


BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
B
228
NAPOLI




922

LECTURES

VARIÉES,

OU BIGARRURES

LITTÉRAIRES.





A PARIS,

Chez J.-Fr. BASTIEN, Libraire, rue Ste.-Hyacinthe, la premiere porte cochere à droite, en entrant par la Place S.-Michel.

M. DCC. LXXXIII.

AVERTISSEMENT
DES ÉDITEURS.

LE plus grand nombre des Pièces qui compoſent ces mêlanges, ont été inſérées depuis quatre ou cinq ans dans le Journal de Paris : on ne peut que nous ſavoir gré de les réunir aujourd'hui dans un ſeul Volume. Les Ouvrages de l'Auteur, à qui on les attribue, ſont en poſſeſſion de plaire au Public, & ceux-ci ont eu du ſuccès à meſure qu'ils ont paru. Il ſeroit à ſouhaiter que des Écrivains diſtingués s'exerçaſſent plus ſouvent dans ce genre qui eſt celui du *Spectateur Anglois* : nous avons beſoin plus que jamais d'*Addiſſons* & *de la Bruyères* ; ceux qui ſont faits pour marcher ſur leurs traces, devroient

continuer cette eſpèce de miſſion, tant que les vices & les ridicules ne ceſſeront pas de prendre de nouvelles formes. L'Auteur des Lettres que nous réimprimons, nous ſemble les avoir peints toujours avec fineſſe & ſouvent avec gaieté. Des Lettres ſur la Comédie qu'on a lues dans le Mercure, & que l'on trouvera auſſi dans ce Volume, prouvent qu'à la qualité de bon Moraliſte, il joint celle de Littérateur très-éclairé. Enfin quelques jolis Contes dont pluſieurs nous ſont parvenus manuſcrits, & qui n'avoient pas encore vu le jour, acheveront ſans doute de le déceler aux yeux des connoiſſeurs.



LETTRE PREMIÈRE.

JE vous prie de me faire justice au moins une fois, d'un homme qui me met tous les jours & plusieurs fois par jour à la torture. Je veux parler d'un ami qui a des mœurs, de la probité, mais qui gâte presque tout cela par un défaut des plus fatigans : c'est une fureur de mentir qui ne le quitte jamais. Sans considérer ici ce défaut du côté moral, sans parler de ces mensonges criminels qui deviennent calomnie, trahison, fausseté, je ne connois rien de plus repoussant & de plus ennuyeux que l'habitude du mensonge même innocent. Qu'un voleur interrogé par la Justice sur son délit, le désavoue pour éviter le châtiment, cela est dans la nature; qu'un homme aime encore mieux mentir que d'avouer une action qui le déshonore, cela se conçoit aisément; mais mentir sur les choses les plus indifférentes, choisir par préférence le mensonge, quand on gagne tout autant à dire la vérité : voilà de ces habitudes dont je ne conçois nullement la vo-

lupté, & qui ne peuvent procurer que le ſtérile plaiſir de faire une dupe.

Si, comme le dit le bon Montaigne, un menteur ne ceſſoit jamais de mentir, du moins en prenant non pour oui, oui pour non, on ſauroit toujours à quoi s'en tenir; mais malheureuſement ces Meſſieurs-là, malgré leur bonne volonté, ſont forcés quelquefois de dire vrai. Il réſulte qu'on ne ſait jamais où l'on en eſt avec eux. Or je vous avouerai que converſer habituellement avec quelqu'un, & avoir ſans ceſſe à douter de ce qu'on entend, me paroît extrêmement pénible, à moi qui ſuis naturellement pareſſeux. J'aime à croire ce qu'on me dit, parce que cela eſt plutôt fait; & le ſoin d'examiner ſans ceſſe le degré de vraiſemblance de chaque aſſertion, me gâte tout le plaiſir de cauſer; en un mot, une pareille converſation eſt un travail.

Telle eſt la poſition où je me trouve avec l'ami dont je me plains; il me fait ſans ceſſe éprouver ou l'humiliation d'avoir été dupe, ou le travail fatigant de la défiance; de façon qu'il compromet à chaque inſtant mon amour-propre, ou ma pareſſe. Aidez-moi,

Meſſieurs, par votre Journal, à compoſer au moins avec lui : on peut s'arranger. Puiſque mentir eſt un beſoin pour lui, je veux bien qu'il le ſatisfaſſe ; il faut, tant qu'on peut, concourir à faire des heureux. Quand il ſe ſentira preſſé de jouir, qu'il prenne une heure, deux heures, un jour entier, deux jours, huitaine, s'il veut, pour bien mentir, & qu'il m'avertiſſe : dès-lors je m'arrangerai pour ne jamais le contredire ; mais au moins qu'il me donne par mois, quelque tems, ne fût-ce qu'une heure, pendant laquelle je puiſſe croire avec ſécurité ce qu'il me dira ; j'aurai au moins par-là une heure de plaiſir qui ne ſera pas empoiſonné par la crainte d'être dupe, ou par le travail de douter toujours. Je ſens combien il va ſouffrir dans cet intervalle ; mais comme on doit quelques ſacrifices à l'amitié, j'oſe compter ſur celui-là. J'eſpère ſur-tout qu'il voudra bien ne pas faire un menſonge, même en me promettant de ne pas mentir.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE DEUXIÈME.

UNE des choſes qui me plaiſent dans votre Journal, c'eſt qu'il eſt gai quelquefois; je ſuis vieux, mais j'aime qu'on rie. Je ſais qu'on aime la gaieté, mais je crois qu'on ne l'eſtime pas aſſez. Je voudrois que quelque plume aimable & exercée, nous en fît voir les avantages, & cette diſſertation arriveroit aſſez à propos. Les plus grandes vertus avoiſinent toujours les excès. Les progrès de la raiſon ont multiplié les vrais philoſophes; mais ces vrais philoſophes ont dû naturellement être contrefaits par quelques frippons, & imités ſur-tout par un grand nombre de ſots, qui, pour avoir voulu être trop ſages, ont ceſſé de l'être; car exagérer la ſageſſe, c'eſt l'anéantir. Ces faux ſages (qui ne dînent jamais chez moi), s'imaginent, Meſſieurs, que la gaieté & la ſageſſe n'ont jamais logé enſemble. Ils ont lu que le françois avoit trop de frivolité; de là ils ont cru qu'on ne pouvoit être gai ſans être frivole, & ils ont

été ſur le point de conclure qu'il ſuffiſoit d'être triſte pour être ſage. Perſuadés qu'un moraliſte ne rit jamais, quand un livre leur tombe dans les mains, ils jugent de la valeur des choſes d'après la meſure & le poids des mots. Si en les inſtruiſant, l'Auteur a eu le malheur de les faire rire, ils croient lui faire grace, en diſant : voilà qui eſt joli; ils ne ſentent jamais le bon ſous le joli. Pour moi, je penſe différemment : la gaieté ne me paroît pas ſeulement un moyen de plaiſir : je crois que c'eſt encore une ſource de vertus. Je le crois; & qu'on ne me mette pas en colère, car je le prouverois. Je me contenterai de dire ici que pluſieurs vertus tiennent à l'amour des hommes; or la triſteſſe, en nous iſolant, nous empêche d'aimer les hommes; & vous ſavez, je crois, qu'il eſt peu naturel de chercher à ſervir ceux qu'on n'aime pas. J'irai plus loin, Meſſieurs, un Théatre Dramatique, par exemple, qui ſans inſtruire, amuſeroit honnêtement, ſeroit encore réellement utile à l'humanité. Il y a bien des erreurs ſur la terre, mais il y a tant de malheurs; & ſi l'homme a beſoin d'être inſtruit, il a grand

besoin aussi d'être consolé. Pardon, Messieurs, j'allois, je crois, passer pour bon moraliste aux yeux de ces Messieurs, car ma morale prenoit une teinte de tristesse. Je vais égayer & terminer cette dissertation par une anecdote que je sais depuis long tems, & qui prouve qu'une gaieté aimable & spirituelle peut nous tirer d'un mauvais pas.

Mon héros n'a rien d'important : c'est un cocher de fiacre. Il étoit sur la place avec son carrosse fêlé, & ses chevaux amaigris. Arrive un jeune Mousquetaire qui monte, & lui dit : à Chaillot, fouette. = A Chaillot, Monsieur, dit le cocher? je ne vous y menerai pas. = Comment? = Je vous dis que je ne vous menerai pas à Chaillot. Je ne veux pas, Monsieur...... mes chevaux ne pourroient pas. La tête du Mousquetaire s'échauffe, il ouvre la portière, s'élance sur le pavé; & la canne en l'air : parbleu, s'écrie-t-il, je te ferai bien aller. = Monsieur, je n'irai pas. = Tu n'iras pas ? = Non, Monsieur, je n'irai pas. Pour le coup le Mousquetaire furieux passoit aux voies de fait, quand le cocher arrêtant sa canne : tenez, Monsieur,

je vous jure que je n'irai pas, & je vais vous en faire convenir vous-même, si vous me faites la grace d'écouter quatre mots. Le jeune Mousquetaire se disposant à l'écouter : vous voulez, dit le cocher, que j'aille à Chaillot; je vous dis que je n'irai pas, & voici comment: vous allez me donner de votre canne sur le dos, je vous donnerai de mon fouet sur la figure : vous me passerez votre épée au travers du corps; ainsi vous voyez bien, Monsieur, que je n'irai pas.

A ces mots le Mousquetaire se met à rire, sa canne s'abaisse, son épée reste dans le fourreau; & il va chercher un autre cocher plus docile & moins plaisant.

J'ai l'honneur, &c. LE BON HOMME.



LETTRE TROISIÈME.

ON diſtribue des Prix pour des Eloges, c'eſt-à-dire qu'on paie pour mentir. Je voudrois bien qu'on payât quelquefois pour dire des vérités; & qu'après tant d'Eloges funèbres, on établît pour varier, des critiques funèbres. Les morts ne s'en plaindroient pas, & les vivans y gagneroient. On me dira ſans doute qu'il y a de la lâcheté à attaquer ceux qui ne peuvent plus ſe défendre. Mais j'ai remarqué que les mêmes perſonnes, qui ſont ſi prodigues de reſpect envers les morts, ſont très-avares de louanges envers les vivans; & elles ſemblent ne défendre la ſatyre contre ceux qui ne ſont plus, que pour la réſerver toute à leurs contemporains. Quoi qu'il en ſoit, fâché d'une réputation uſurpée par un de mes voiſins, je veux m'amuſer aujourd'hui en vous envoyant ſon véritable portrait. Ce n'eſt pas dans le deſſein de lui inſulter, mais dans l'eſpoir de corriger ceux qui peuvent lui reſſembler encore. Ce que je vais dire de lui

ne fera aucun mal. D'abord je ne le trahirai point, car je ne signerai pas mon nom, & je ne dirai pas le sien; ensuite il ne s'y reconnoîtra point, attendu qu'il vient de mourir, & qu'il est déjà enterré.

Ce mien voisin laisse en mourant la réputation d'un brave homme, d'un homme libéral, d'un bon cœur, &c. Je veux vous dire, Messieurs, ce que c'étoit que ces vertus-là chez le défunt. Il vouloit avoir absolument de la considération; il y tenoit par goût & par état. Il connoissoit le monde; il avoit calculé ce qu'il exige & ce qu'il rend; & comme il avoit de l'esprit, il avoit vu en spéculation qu'on pouvoit dans ce commerce-là recevoir beaucoup & donner peu. Voilà sa théorie; vous allez voir sa pratique en peu de mots.

Il s'étoit marié; il eut d'abord pour sa femme les égards les plus marqués, & les soins les plus tendres en public & en particulier; de façon que le public & sa femme chantoient en chœur ses louanges. Il ne vouloit pas non plus qu'on pût attaquer sa fidélité conjugale; il ne laissa éclater aucune

intrigue : je crois même qu'il n'en eut point. Il eut un fils, il lui donna la meilleure éducation; il y préſida lui-même, il lui inſpira des vertus, & lui pardonna ſes fautes; il le rendit heureux & digne de l'être. Sa tendreſſe, ſes ſoins, ſon activité paternelle éclatèrent, firent époque. Sa femme mourut : il eſcorta le convoi, fondant en larmes, & tout cela n'étoit point feint : l'extrême envie de réuſſir exaltoit ſi fort ſon imagination, qu'il étoit en effet ce qu'il avoit voulu paroître. Voilà ce qu'il donna au monde; voici ce que le monde lui rendit.

Il s'eſt remarié deux fois depuis, il a fait mourir ſes deux femmes de chagrin par ſa conduite & ſon abandon; & ſes deux dernières femmes eurent tort avec lui, car il avoit eu raiſon avec la première. Sa réputation étoit faite; il n'avoit plus qu'à en jouir. Il eut deux autres fils qu'il maltraita, déshérita; & quand ces fils ſe plaignoient, ils étoient regardés comme des enfans dénaturés, car ils avoient affaire à un père tendre.

Ce n'eſt pas ſur ces deux points ſeulement qu'il avoit fondé ſa réputation. Dans un

évènement public & heureux pour la Nation, il avoit donné des fêtes, diſtribué de l'argent, fait des heureux : ce fut un argent très-bien placé, car par des épargnes, des léſines au-dedans de ſa maiſon, & des exactions au-dehors, il fut bientôt rembourſé du capital & de l'intérêt; & il lui en demeura la réputation d'homme très-généreux.

Mon voiſin étoit poltron : il fut entraîné un jour, malgré lui, dans une affaire d'honneur; il réfléchit. Outre la conſidération qu'il perdoit en s'y refuſant, il vit que cette ſeule affaire lui en feroit cent à l'avenir, parce que ſa lâcheté enhardiroit contre lui les plus poltrons. Il fit effort ſur lui-même; & ayant dit tout bas avec Soſie :

Si je ne ſuis hardi, tâchons de le paroître ;
Faiſons-nous du cœur par raiſon.

Il ſe fit du cœur en effet, ſe battit, & eut le bonheur de tuer ſon homme. Depuis il eut moins d'affaires qu'il n'en auroit eu; & il refuſa plus d'un cartel, ſans ſe déshonorer, car il avoit fait ſes preuves.

Tout cela s'étoit paſſé dans les premières

années de ſon entrée dans le monde : ainſi il a eu long-tems à jouir du fruit de ſes travaux, car ſa vie a été fort longue. Vous voyez, par-là, Meſſieurs, qu'il fut bon père, bon mari, homme brave & généreux, preſque ſans gêne, ſans frais & ſans danger. En vérité, il y a quelquefois ſi peu de peine à acquérir des vertus dans ce monde, que ce n'eſt pas la peine de s'en paſſer.

J'ai l'honneur, &c.



LETTRE QUATRIÈME.

SOUFFREZ que je consigne dans votre Journal une opinion que j'ai depuis long tems sur un genre d'Ouvrage accrédité par de longs succès. Je veux parler des Romans historiques, dans lesquels l'Auteur prend des noms & des faits connus, souvent pour parodier les uns & les autres, toujours pour dénaturer les actions & défigurer les personnages. Je ne suis pas insensible aux charmes d'une fiction intéressante; mais je desire qu'elle se montre à découvert, & je suis fâché qu'on cherche à m'y faire croire, quand je ne veux que m'en amuser; il me semble, en un mot, que les partisans du vrai ne peuvent voir qu'avec chagrin les vérités historiques noyées dans des Fables romanesques. La passion & la négligence des Historiens ne consacrent que trop souvent l'erreur & le mensonge, sans chercher encore à défigurer volontairement le peu de vérités qui nous restent. Les Contemporains, plus à portée de vérifier les faits, & qui peuvent même quelquefois être

dans la confidence du Romancier, ſont moins ſouvent dupes de ſon imagination; mais la poſtérité doit toujours l'être, vu ſur-tout que le plus ſouvent ces Ecrivains, à la faveur de titres captieux & menſongers, s'étudient à ſurprendre l'attention & l'eſtime des lecteurs, en leur offrant la fiction ſous l'enſeigne de la vérité.

C'eſt par ce mêlange de vérité & de fiction, que l'origine & l'hiſtoire des peuples deviennent ſouvent, pour la poſtérité, un problême à réſoudre; & qu'après de longues diſcuſſions, on finit par renoncer au projet de débrouiller les faits vrais d'avec ceux qu'on a imaginés.

Un autre danger attaché à ce genre d'Ouvrages, c'eſt que l'Auteur en peignant des tems reculés & des peuples anciens, prête ſouvent à ces héros les mœurs de ſon tems, quelquefois même ſon propre caractère; ainſi perdant ſa moralité, l'étude de l'Hiſtoire ceſſe d'être celle des hommes: les mœurs des peuples divers ſont confondus, & les menſonges de l'Hiſtorien néceſſitent les erreurs du Philoſophe.

C'eſt à Madame de Villedieu que la France doit ce genre de Roman. C'eſt elle qui la première a défiguré, ſouvent même déshonoré nos Héros françois par des mœurs qui leur étoient étrangères. C'eſt elle qui a prêté ſérieuſement aux plus ſublimes Héros de l'antiquité, tous les petits travers, tous les ridicules qu'elle a pu trouver dans les mœurs de ſon tems. Chez elle les Alexandre ont le coſtume françois, & les Condé ont la phyſionomie grecque : il y a preſque toujours un contraſte parfait entre les noms & les actions qu'elle retrace ; elle a donné à de petits perſonnages une taille giganteſque, & transformé en nains les plus grands Hommes ; c'eſt d'après elle que les plus belles actions ſont devenues des folies, & que les plus vertueux perſonnages ont eu à ſe louer de leur Romancier, quand il a été aſſez modéré pour ne faire de leurs vertus que des foibleſſes.

Je pourrois pouſſer plus loin ma critique ; je pourrois citer d'autres Ecrivains qui préparent aux Saumaiſes futurs & des tourmens & des erreurs, & qui, chez la poſtérité, laiſſeront le Philoſophe indécis entre le vrai

& le fabuleux, & qui pourroient enfin faire abandonner la recherche de la vérité par le défespoir de la découvrir.

On nous dira que le Sage s'attache moins à la vérité qu'à la morale de l'Hiftoire. Mais n'ôtons pas à l'homme vertueux & à l'homme de génie qui vivent encore, cette douce perfuafion, qu'ils feront célébrés par des Ecrivains qui auront la confiance de leurs neveux; & que leurs actions glorieufes ne feront pas confondues avec des faits imaginaires.

Je voudrois donc qu'un homme verfé dans la Littérature & profond dans notre Hiftoire, lût avec foin tous nos Romans hiftoriques, pour en féparer ce qui tient du Roman, de ce qui appartient à l'Hiftoire; & je fuis perfuadé qu'il pourroit nous enrichir d'un Ouvrage auffi utile qu'intéreffant. Quant à l'utilité, je crois l'avoir déjà démontrée; &, pour l'agrément, un Littérateur exercé, ayant à étaler à nos yeux tant de richeffes hiftoriques & les tréfors de tant d'imaginations plus ou moins fécondes, trouveroit des moiffons de fleurs à cueillir.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CINQUIÈME.

« JE vous adreſſe le fait ſuivant : je
» préſume qu'il pourra intéreſſer ceux qui
» mettent autant d'importance que je le fais,
» à l'éducation de leurs enfans.

» Je n'ai qu'un fils, & je tremble qu'il ne
» reſte fils unique, préjugé terrible contre
» cette éducation. Il n'a que trois ans & de-
» mi. Son péché favori étoit la déſobéiſſance.
» Il pouſſoit ce défaut à l'excès, & je ne
» crois pas lui avoir vu exécuter une ſeule
» fois la volonté de qui que ce fût. S'il tenoit
» une épingle, des ciſeaux, un couteau, &
» que dans la crainte qu'il ne ſe bleſsât, je
» les lui redemandaſſe, c'étoit à ſa mère qu'il
» les portoit. Si c'étoit ſa mère au contraire,
» il accouroit me les remettre. Voyant tous
» les moyens de le corriger infructueuſe-
» ment employés, voici celuid ont je me ſuis
» aviſé. Je vais avec mon fils & un ſeul
» laquais dans la plaine où j'avois donné ren-
» dez-vous à mon Garde. = Que fais-tu là ?
» = Monſieur, c'eſt un chien que je veux

» rendre obéissant. = En viendras-tu à bout?
» = Sous trois jours, Monsieur. = Le Garde
» se met en effet à dresser devant nous l'ani-
» mal, d'une manière un peu rude, comme
» cela se pratique. Mon fils est intimidé de
» cette sévérité affectée, & dont la voix, le
» geste, les menaces faisoient les frais; &
» saisissant l'ordre que le chien n'entendoit
» pas, mais *obéis donc*, mais *obéis donc*,
» ne cessoit-il de lui dire. Au bout d'un
» quart-d'heure, nous rentrons. Mon fils
» fait part à toute la maison de son chagrin,
» & obéit, mais pendant cette matinée seu-
» lement; c'étoit déjà quelque chose. Le
» lendemain je le reconduis pour prendre
» une nouvelle leçon. Bien plus de tapage
» encore que la veille de la part du Garde.
» = Oh! Monsieur, si je ne peux venir à
» bout de le rendre obéissant, je le tuerai.
» = Nous revenons au château. Ce mot je
» le tuerai, chagrine fort mon fils. Aussi à
» deux ou trois petites fantaisies près, la
» journée se passe à merveille. Le troisieme
» jour nous nous acheminons de nouveau;
» on fait au malheureux animal des comman-
» demens qu'on est bien sûr qu'il n'exécutera

» point. Le fouet, le bâton, les pierres,
» tout vole. Le Garde jure, tape du pied.
» = Oh ! Monſieur le Comte, c'en eſt fait,
» il ne ſera jamais obéiſſant, & je le tue. Un
» coup de fuſil lâché à l'inſtant étend le chien
» à terre. L'enfant frémit, devient pâle, ſe
» jette à mon cou, & pleure ; *mon papa*,
» *mon papa*, ſont les ſeuls mots qu'il puiſſe
» prononcer. Ce ſpectacle m'attendrit ; toute-
» fois je prends ſur moi de dire à mon fils :
» mon ami, vous l'avez vu, avant que d'en
» venir à cette cruelle extrêmité, l'on a em-
» ployé tous les moyens poſſibles ; que vou-
» liez-vous qu'on fît ? = Oh ! mon papa, je
» ſerai bien obéiſſant. Je ne vous dirai pas que
» cette ſcène m'arracha des larmes ; mais ce
» qui eſt important à ſavoir, c'eſt que depuis
» trois ſemaines que cette ſcène eſt paſſée,
» mon fils eſt le plus ſouple & le moins vo-
» lontaire des enfans. J'en demande pardon à
» la gent canine ; mais j'ai préféré qu'il y eût
» un chien de moins, & un homme vertueux
» de plus. Car mon fils eſt deſtiné à un état,
» celui du Service, où l'inſubordination eſt,
» après la lâcheté, le plus grand des crimes ».

LETTRE SIXIÈME,

En réponſe à la précédente.

J'AI lu dans votre Feuille de Jeudi dernier, qu'un de vos Correſpondans ne connoît d'autre moyen pour apprendre à ſon fils à obéir, que de caſſer la tête, devant lui, à quelque chien déſobéiſſant. Il eſt certain que c'eſt là mettre la morale en action; mais cette recette m'a paru préſenter le modèle d'une éducation un peu trop militaire; & je vous prie de vouloir bien lui faire parvenir ces réflexions par la voie de votre Journal.

Je lui fais compliment ſur la docilité actuelle de M. ſon fils: mais je vous avoue que la joie de ſon ſuccès m'étonne un peu. Ce n'eſt pas que, par un faſte d'humanité, j'attache à la vie d'un chien plus d'importance qu'elle n'en a; mais ſi j'avois un fils à morigéner, je craindrois fort que, par de ſemblables leçons, il n'apprît bien plutôt à devenir cruel qu'à ſe rendre obéiſſant; & je me regarderois pour lors comme un Médecin

qui voudroit guérir un rhume de cerveau en donnant une fluxion de poitrine. Je ne fais si en s'y prenant de bonne heure, il n'est pas possible d'inspirer, jusqu'à un certain point, la sensibilité; mais je crois fermement qu'il est facile & trop facile de l'éteindre. On a dit qu'il y a des professions qui endurcissent le cœur : ce n'est pas un préjugé ni une calomnie, c'est une triste vérité. Quand par état on est accoutumé à répandre ou à voir répandre le sang des hommes ou des animaux ; quand par état on a l'oreille faite aux cris d'un être souffrant, il est certain qne le cœur est bien moins sensible au spectacle de la douleur & de la mort. Le sensibilité s'affoiblit par l'habitude de voir ce qui l'émeut ; le temps seul parvient à l'user. Or, s'il est vrai que par le temps seul l'homme apprenne à devenir moins sensible, je ne vois pas la nécessité d'en accélérer le moment.

Et d'ailleurs s'il y avoit des cas où l'on pût se permettre un acte de cruauté pour morigéner un enfant, seroit-ce dans le cas dont il s'agit ici? La désobéissance dans un

enfant de trois ans & demi, eſt-elle un vice ſi effrayant ? & en ſuppoſant le ſuccès d'une pareille correction, n'eſt-il pas bien étrange d'entendre dire à ce propos : *J'ai préféré qu'il y eût un chien de moins, & un honnête homme de plus ?* Comme ſi un enfant docile ne pouvoit pas devenir un malhonnête homme ; comme ſi un fils obéiſſant & un homme vertueux étoient néceſſairement la même choſe !

Pour moi, Meſſieurs, qui ne connois point l'Auteur de la Lettre que je réfute, je ne vois aſſurément rien qui ne prouve l'honnêteté de ſes intentions ; mais je ne ſerois pas plus tenté de lui prêter mon chien que de le prier de morigéner mon fils. Je crois qu'un cours de morale dans ce goût-là, s'il étoit adopté par le Gouvernement, ne contribueroit guère à répandre de l'aménité dans les mœurs publiques. A ſa place, loin de me glorifier de la réforme de mon fils, je craindrois, puiſqu'on le deſtine au Service, qu'après avoir appris à obéir par cette voie-là, il ne s'accoutumât dans la ſuite à ſe faire obéir de la même manière ; qu'il ne parlât jamais à ſes Soldats que la

canne ou l'épée à la main, & qu'il ne fît de temps en temps jeter quelqu'un de ſes domeſtiques par les fenêtres, pour lui enſeigner à être plus attentif à la ſonnette de ſa chambre. Dans le Service, on a bien autant beſoin de douceur pour commander, que de docilité pour obéir; & je crois que j'aimerois encore mieux que mon fils eût la tête caſſée pour avoir déſobéi, que s'il s'amuſoit à caſſer celle des autres pour leur enſeigner l'obéiſſance.

J'ai l'honneur, &c.



LETTRE SEPTIÈME.

JE ſuis un bon Pariſien, par conſéquent un bon mari. Envoyez-moi, s'il vous plaît, votre Journal. Pour moi, qui ne lis que mes lettres & le menu de mon dîner, je vous avoue tout bonnement que j'avois cru pouvoir m'en paſſer; mais ma femme m'aſſure que non, & je veux bien le payer, pourvu que je ne ſois pas obligé de le lire.

Il faut vous dire, Meſſieurs, que la manie du Théatre s'eſt emparée de ma femme depuis quelques mois, & qu'elle joue éternellement la Tragédie, la Comédie, & juſqu'à l'Opéra-Comique. N'allez-pas lui dire, au moins, que je vous en ai parlé; mais, en vérité, ſi vous ſaviez tout ce que ſa manie me fait ſouffrir, vous auriez pitié de moi. Elle n'habite plus que ſon Théatre : l'ordre eſt par-tout dans les couliſſes, & le déſordre dans ſon ménage. J'ai voulu lui faire d'abord quelques repréſentations; mais ce ſont toujours des pleurs, des évanouiſſe-

mens : d'ailleurs je vous avoue qu'elle s'eſt fait un ſtyle qui m'en impoſe. Dès que je la contredis, je ſuis un *barbare époux*, & elle menace de *trancher ſa deſtinée :* ajoutez à cela l'attitude, & voyez s'il eſt poſſible de lui réſiſter.

A table, par-tout, je n'entends jamais raiſonner que Théatre ; elle ne lit que les Livres qui en traitent, & n'écoute que les perſonnes qui en parlent. Vous ne ſauriez croire juſqu'où va cette manie. Elle vient de renvoyer un domeſtique qui me ſervoit depuis quinze ans, parce qu'elle ne lui trouve pas la figure théâtrale.

Il y a plus : quelques perſonnes m'ont dit que ce goût étoit pour elle une occaſion & un moyen de me jouer moi-même en jouant la Comédie, & de me traiter.... là, vous m'entendez ? Oh ! pour cela je ne le crois pas ; cependant elle m'expoſe à des bévues dont je ſuis quelquefois bien honteux : par exemple, je la ſurpris l'autre jour tête à tête avec un jeune homme qui lui baiſoit bien tendrement la main, & elle le laiſſoit faire, en le regardant d'un air, oh ! d'un air,

dont elle ne m'a jamais regardé. Je fus un peu étonné d'abord ; elle me dit ſur-le-champ qu'elle répétoit une ſcène avec lui ; cela me tranquilliſa, mais vous m'avouerez qu'on pouvoit s'y méprendre, & qu'elle fit fort bien de s'expliquer.

Au reſte ce ſont des rêveries, des diſtractions perpétuelles. Très-ſouvent après avoir joué la Comédie, je m'apperçois qu'elle me parle en Reine, & que ſes camarades quelquefois la traitent preſqu'en Soubrette. Je ſais que tout cela eſt ſans conſéquence ; mais enfin un pareil ſpectacle n'eſt pas bien divertiſſant pour un mari.

Ce n'eſt pas tout encore. Il me faut, pour vivre en paix, faire ſemblant d'avoir le même goût ; je me ſuis prêté pluſieurs fois à jouer moi-même quelques bouts de rôle. Eh bien ! Meſſieurs, elle ne m'applaudit jamais ; elle me trouve aſſez bon mari, mais elle prétend que je ſuis un fort mauvais *amoureux ;* elle ſe moque de mon talent, & me dit dans ſon jargon, que je ſuis une bien pauvre *doublure.*

Voilà, Meſſieurs, la vie que je mène

depuis quelque temps. Je vous assure que de tous les rôles qui se jouent chez moi, le mien n'est pas le plus facile. J'ai deux enfans, fille & garçon, dont l'aîné n'a pas encore dix ans; elle appelle l'une *Clairon*, & l'autre *Lekain*. Elle vient de donner à son fils, pour étrennes, un beau poignard, parce que dans les Pièces qu'il joue, il a déjà usé le sien à tuer sa sœur; & elle a fait présent à sa fille d'une chaîne de fer-blanc toute neuve & bien légère, afin que le poids ne la gêne pas pour dire des injures au tyran qui la fera *mettre aux fers*. Je ne finirois pas, si je voulois entrer dans tous les détails qui se renouvellent chaque jour sous mes yeux.

Si vous pouviez par humanité, sans faire aucune mention de moi, ridiculiser un peu cette manie dans votre Journal, je m'engagerois bien à lire toute entière la Feuille où vous en parleriez.

J'ai l'honneur d'être, BADAUDET.

LETTRE HUITIÈME.

NOUS avons beaucoup d'exemples de la reconnoiſſance & de l'attachement des chiens; nous en avons moins de leur amitié réciproque, & de leur bienfaiſance. En voici un trait qui mérite une place dans leur hiſtoire.

Vous ſavez qu'à l'Hôtel des Invalides il n'y a que quelques chefs qui aient la liberté d'avoir un chien, & c'eſt à l'un d'eux qu'appartenoit celui dont j'ai à vous parler. Bonne chère & peu de travail étoit ſon régime : auſſi étoit-il gros & gras, & dans toute la fleur de la ſanté. Mais l'abondance & la proſpérité n'avoient pas eu ſur lui l'influence qu'elles ont ſur nous aſſez ſouvent : il n'avoit ni dureté, ni orgueil. Un jour il rencontra, en ſe promenant, un autre chien dont la maigreur annonçoit bien qu'il ne vivoit pas dans la même auberge que lui. Il eut pitié de ſon état ; & le voyant ainſi décharné, il réſolut de lui offrir l'hoſpitalité, & de lui faire partager ſa table. Ce projet

bien édifiant n'étoit pas d'une exécution facile; tous les chiens étoient consignés à la porte, & les Portiers étoient toujours armés d'un fouet qui les écartoit. Les difficultés ne le rebutèrent point. Il guide son protégé & s'avance avec lui vers la porte. A peine est-il apperçu qu'ayant placé derrière soi son camarade, il s'avance vers le Portier, lui présente une gueule courroucée, & par des aboiemens terribles & continuels, s'efforce de le distraire ou de l'intimider. En effet le Portier, soit qu'il fût réellement effrayé, soit qu'il craignît de le frapper lui-même en voulant frapper l'étranger, laisse au dernier le temps de passer; les voilà tous deux dans l'Hôtel, & bientôt à la cuisine. Notre chien hospitalier eut toutes les attentions imaginables pour son commensal, qui ne tarda pas à se ressentir des effets de la bonne chère. Il ne bornoit pas ses soins à ceux de la cuisine, & il se servit long-temps, pour le mener à la promenade, du moyen dont il avoit usé pour le faire entrer dans l'Hôtel. Enfin il vit l'embonpoint de son cher hôte s'augmenter

de jour en jour, & il ne lui permit de s'en aller que lorsqu'il le crut parfaitement remis; encore ne se sont-ils séparés sans doute que parce qu'il y avoit réellement à craindre pour le chien étranger. Depuis ils ont cessé de vivre ensemble; mais ils se rejoignent souvent pour se promener amicalement aux environs des Invalides.

J'appelle en témoignage de ce fait, tout l'Hôtel des Invalides, qui peut confirmer mon récit. Dans ce siècle ombrageux & méfiant, il faut d'aussi fortes preuves pour constater l'honnêteté des animaux, que pour faire croire à la nôtre.

J'ai l'honneur, &c.



LETTRE NEUVIÈME.

RIEN n'eſt plus propre ſans doute à faire juger des mœurs d'une Nation, que le tableau des uſages des Particuliers, & de ſes divertiſſemens. On connoît mieux l'homme qu'on repréſente dans ſes foyers, que celui qu'on met à la tête du Gouvernement, ou dans la ſociété de ſon Souverain. Voilà pour quoi l'Hiſtoire des Républiques eſt plus intéreſſante pour le moraliſte, que celle des Monarchies. C'eſt que l'Hiſtorien d'une République eſt forcé de nous offrir l'Hiſtoire du Peuple, & celui d'une Monarchie ne fait que l'Hiſtoire des Grands.

Le moindre détail, dans le genre dont je veux parler, peut donner lieu à d'utiles obſervations. Par exemple, je voudrois qu'on nous entretînt des paris qu'on fait être la mode des Anglois; mode, eſt ici un mot bien impropre, car cet uſage eſt chez eux auſſi conſtant qu'il eſt univerſel. Nous parions auſſi en France, même aſſez ſouvent, depuis quelques années :

mais ôtez les cas où nous ne portons que l'efprit imitateur, il eft certain que dans cette forte d'efcrime nous devons différer par le genre & par la manière; & voilà, je crois, l'occafion d'un pari que je hafarderois volontiers, moi qui ne parie jamais. Je me fouviens, par exemple, que dans le temps des voyages du Roi de Danemarck, il s'en fit un à Londres pour deviner la fomme que le féjour de ce Monarque avoit pu coûter à la Nation, par le temps qu'elle avoit fait perdre aux ouvriers. Ce Prince étoit encore préfent quand cette queftion fut levée & confignée même dans lespapiers publics de cette Capitale. On ne niera point que l'idée de ce pari ne foit originale, caractériftique. Il eft certain qu'elle annonce un grand amour pour le calcul, mais elle prouve peu de goût pour la galanterie; & je ne crois pas que le Monarque dont il étoit queftion ait trouvé cette difcuffion exceffivement polie. Cette anecdote peut fournir fur la Nation angloife une foule de réflexions en bien & en mal, mais qui nous méneroient trop loin.

A ce pari oppofons-en un autre dont la date

date & le héros sont inconnus. Un jeune homme que je nommerai d'Orval, faute de savoir son nom, étoit au café de ****, lorsqu'il vint à passer dans une brouette un autre jeune homme paré, & dont le visage annonçoit une santé florissante. Il faisoit beau, & d'Orval se scandalisa de voir par un temps pareil, un jeune homme bien portant se faire traîner en brouette. Voilà qui est impertinent, dit-il à son voisin qui se mit à rire de son observation. Mais personne, dit celui-ci, n'a droit de s'en formaliser. Qui pourroit empêcher cet homme-là d'aller en brouette? Parbleu, moi, reprit d'Orval; car je suis piqué; & je le parie. Ah! la bonne folie, s'écria l'autre en éclatant de rire! D'Orval insista, & à la fin son pari fut tenu. Il court sur-le-champ à la brouette, la fait arrêter, & s'adressant au jeune homme: pardon, Monsieur, lui dit-il, si je vous interromps; mais permettez-moi de vous observer qu'il est bien singulier qu'à votre âge, par le tems qu'il fait, & avec votre santé, vous vous fassiez traîner en brouette. Permettez-moi, Monsieur, répondit le jeune

homme fort étonné, de vous obſerver à mon tour, qu'il eſt bien plus étrange encore que vous me faſſiez cette obſervation. = C'eſt qu'en vérité cela eſt bizarre. Bizarre ou non, Monſieur, repliqua l'autre un peu impatienté, vous voudrez bien que je continue; & tout en parlant il ſe diſpoſoit à pourſuivre ſon chemin; mais d'Orval s'y oppoſant : = non, Monſieur, je ne peux pas prendre ſur moi de vous voir en brouette par ce tems-là, & je ne le ſouffrirai point. Nos deux têtes s'échauffent ; le jeune homme ſort de ſa brouette, le fer brille auſſitôt; & d'Orval reçoit un bon coup d'épée. Monſieur, dit alors d'Orval à l'inconnu, vous êtes trop honnête aſſurément pour aller en brouette, vous qui vous portez ſi bien, & me laiſſer à pied quand je ſuis bleſſé. A ces mots, il entre dans la brouette, ſe fait conduire chez lui, & gagne ſon pari.

Ce pari a été fait en France; & on le voit bien.

J'ai l'honneur d'être, &c.



LE PARI,

CONTE.

AIMEZ-VOUS les paris? écoutez celui-ci.
Il eſt d'un homme excellent à connoître,
Le plus grand parieur qu'on ait jamais vu naître,
Qu'à Londres même on cite auſſi,
Car on le connoît là par plus d'un coup de maître.
On le nommoit Sainflour. Sainflour étoit galant,
Il avoit plus d'un ſavoir faire,
Et poſſédoit plus d'un talent;
Ses paris avoient de quoi plaire:
Aſſez ſouvent il les gagnoit;
Mais ils étoient ſi fous, ſi plaiſans d'ordinaire,
Que le perdant lui pardonnoit.

AUX portes du Café nommé *de la Régence*,
Avec d'autres oiſifs, Sainflour
Contróloit les paſſans un jour:
Ses moindres traits étoient la médiſance;
Cavaliers, Fantaſſins, chacun avoit ſon tour.
Au fond d'une brouette, en fort leſte équipage,
Paſſe un jeune homme alors: c'étoit un jour d'été;
Le tems étoit fort ſec, le Ciel pur, ſans nuage;
Et le galant ſur ſon viſage
Portoit un brevet de ſanté.
Sainflour ſcandaliſé de voir ce perſonnage,

Avec ce teint fleuri, par un tems si ferein,
Se faire voiturer à la fleur de son âge,
Le trouve mauvais; & soudain
Se retournant vers son voisin,
D'un ton d'humeur il lui tient ce langage :
« Que fait donc là-dedans & par ce beau tems-là,
» Ce drôle à l'œil brillant, à la face vermeille ?
» Le faquin se porte à merveille :
» Que ne va-t-il à pied? — Eh! que te fait cela,
» Dit le voisin? c'est son affaire.
» S'il a de quoi payer sa brouette en sortant,
» De tes avis il n'a que faire,
» Et libre à toi d'en faire autant.
» — C'est que vraiment cela me blesse;
» Et je voudrois le voir malade ou bien à pié.
» — En effet il a tort, grand tort, je le confesse,
» De n'être pas estropié.
» Mais tu lui permettras... — non, je veux qu'il descende;
» Ou tout-à-l'heure il me dira
» S'il est malade ». — Paix! je crains qu'on ne t'entende.
On en riroit. — Parbleu cela sera;
« Gageons — gageons », on dépose une somme;
Sainflour, à la brouette, arrive avec deux sauts,
L'arrête, aborde le jeune homme,
Et poliment il lui parle en ces mots :
« Pardon, Monsieur; mais d'où vient qu'à votre âge,
» Vous allez en brouette, & par un si beau jour ?
» Mais vous, dit l'étranger, d'où vient à votre tour
» Que vous venez ainsi m'arrêter au passage » ?
— C'est qu'il est singulier, bizarre en vérité,
A votre âge, un beau jour d'été,
De vous voir là : cela peut faire rire.
« — Il est plus singulier, je croi,

» Que vous y trouviez à redire ;
» Ainſi, de grace, laiſſez-moi ».
— Rien n'eſt plus étonnant, Monſieur, je le répète.
— Soit ; mais permettez.... — Non, je ne ſouffrirai point
Que, par un ſi beau tems, avec cet embonpoint,
Vous courriez la Ville en brouette.
« — Oh ! vous le ſouffrirez, j'eſpère. — Non, d'honneur.
» — Oui ! nous allons voir. — Soit, Monſieur.
Le jeune homme au cocher, crie auſſi-tôt, avance ;
Mais Sainflour l'arrête ſoudain.
L'autre ouvre ſa brouette ; & l'épée à la main,
Courroucé, furieux, vers Sainflour il s'élance :
« Allons, dit-il, il faut juger
» Ce procès-là ; Monſieur, en garde ».
Sainflour s'arme auſſi-tôt ; puis tous deux ſans ſonger
A la foule qui les regarde,
Se meſurent des yeux, & plus prompts que l'éclair,
Auprès de la brouette ils ont croiſé le fer.
Par l'adreſſe long-tems l'adreſſe fut trompée :
La valeur s'eſcrimoit en vain,
Tout étoit paré ; mais enfin
Sainflour embourſe un coup d'épée :
« Je ſuis bleſſé, dit-il, je le ſens, je le vois ;
» Mais ſans former ici de prière indiſcrette,
» Après m'avoir bleſſé, vous rougiriez, je crois,
» De me laiſſer à pied, pour aller en brouette.
» Adieu, nous nous verrons quand je ſerai guéri ».
Sainflour alors entra dans la voiture ;
Et s'il faillit mourir de ſa bleſſure,
Il gagna du moins ſon pari.

LETTRE DIXIÈME.

JE commence par vous dire que je m'appelle, je ne ſais pourquoi, Fulvius. J'ai lu dans l'Hiſtoire Ancienne qu'un nommé Fulvius auſſi étoit Cenſeur chez les Romains, c'eſt-à-dire, à ce que j'imagine, qu'il étoit chargé de la Police de Rome. Je ne vous dirai pas ſi c'eſt de lui que je deſcends, car ſur cet article-là je nè ſuis pas plus ſavant qu'un autre; mais je me ſuis toujours ſenti du goût pour l'état qu'exerçoit ce Fulvius; je veux dire que je m'amuſe à obſerver les ridicules & les abus qui circulent dans Paris. Je crois, entre nous, que je ne dois ce goût-là qu'à la conformité du nom, & je vous prie de n'en être pas ſurpris. Rien n'eſt plus ordinaire que cette influence des noms & des parentés. J'ai un de mes voiſins qui ſe croit obligé d'être un mauvais rimailleur, parce qu'un de ſes aïeux étoit bon Poëte; & tel autre fait de pitoyables tableaux, par la ſeule raiſon qu'un homme de ſon nom en a fait autrefois d'excellens.

Vous voyez, Meſſieurs, que je vous parle aſſez modeſtement de ma vocation. Cela doit vous intéreſſer en ma faveur, & je compte déjà ſur votre complaiſance à communiquer au public mes obſervations, triſtes ou gaies, ſelon le tems, ſelon même que j'aurai digéré la veille; ce qui ne laiſſe pas, comme vous ſavez, que d'influer ſur nos jugemens.

Autrefois quand la ſociété m'offroit quelque nouveau ridicule, je me contentois de rire ou de me fâcher; aujourd'hui je veux écrire : il faut bien à mon tour que je ſois utile au public, puiſque la mode en eſt venue, que chacun l'eſt de ſon côté, & qu'il en donne des preuves par écrit; car je ne déſeſpère pas de voir un des nouveaux balayeurs qu'on vient de créer, nous prouver éloquemment qu'il n'a d'autre but que de procurer la ſanté à ſes concitoyens.

Peut-être que déjà vous me trouvez un peu bavard; eh bien! Meſſieurs, puiſque vous me prenez ſur le fait, je veux bien vous avouer que cela eſt vrai. Je ne veux tromper perſonne : me voilà tel que je ſuis; c'eſt à prendre ou à laiſſer.

Comme cette lettre a déjà quelque étendue, vous voudrez bien permettre qu'elle me ſerve de préface ; un Auteur d'ordinaire a du goût pour les préfaces, or me voilà Auteur auſſi, ſi vous m'imprimez Je ne ferai pas, en tout cas, le premier de vos correſpondans qui vous aura écrit ſeulement pour vous promettre de vous écrire. Mais ſi je promets, je tiendrai parole ; ce que n'ont pas fait quelques-uns de vos Meſſieurs, qui ont promis de nous éclairer, & qui nous ont laiſſés dans les ténebres. Pardon, ſi cette réflexion vous touche un peu vous-mêmes; elle ſervira du moins à vous prouver ma franchiſe. Je me propoſe de l'exercer, même ſur vos feuilles, ſi l'occaſion s'en préſente ; car je vous avertis que j'ai la fureur de dire mon avis ſur tout.

J'ai, &c. FULVIUS.



LETTRE ONZIÈME.

GRAND merci, Meſſieurs, me voilà Auteur; vous avez imprimé ma lettre. Le jour même qu'elle a paru dans votre Journal, avant de l'y avoir lue, j'aurois dû le preſſentir au changement ſubit qui s'opéroit en moi, & qui me déclaroit bien évidemment Auteur. Dès ce jour-là, comme aujourd'hui, j'ai jugé dédaigneuſement nos modernes Ecrivains; je me ſuis mis à critiquer ſévèrement tout le monde, & j'ai conçu la plus grande averſion pour la critique; j'ai dénoncé, comme perturbateurs du repos public, tous les Journaliſtes, hors vous pourtant, mes chers bienfaiteurs; j'ai défendu à mon portier quand il m'annoncera des viſites, de ſe ſervir du ſifflet, regardant cet inſtrument-là comme ſiniſtre & affligeant; j'ai protégé dans mes diſcours les Grands qui avoient protégé les Lettres; j'ai même déjà ſongé aux penſions du Gouvernement, & j'ai déclamé hautement contre l'envie: voilà je crois, Meſſieurs, des ſignes

d'une vocation inconteſtable. Le Public vous remerciera ſans doute de l'avoir preſſentie ; & je vous remercie, moi, de la conſidération que vous m'avez attirée en m'imprimant. Ma lettre, que je trouve fort jolie, commence à ſe répandre dans le quartier que j'habite ; je m'apperçois, quand je ſors, que je ſuis ſalué plus fréquemment ; & l'un des Suiſſes de l'Académie Françoiſe, qui me connoît & qui lit vos feuilles, m'a dit que j'écrivois fort bien le françois.

Il m'eſt arrivé, Meſſieurs, à l'occaſion de vos feuilles, une aventure qui prouve la conſidération dont je jouis déjà dans le monde. Quand je ne me ferois pas chargé de vous en parler, la reconnoiſſance m'en feroit un devoir. Un jeune homme d'une naïveté précieuſe, comme vous allez en juger vous-mêmes, marié depuis peu, & qui lit aſſiduement votre Journal, eſt venu me trouver fort myſtérieuſement, pour me prier de le ſeconder de mes lumières & de mes ſoins dans un projet qu'il a conçu. Il a lu cette lettre de l'Anonyme qui cherche à ſe marier, & qui propoſe une loterie, dont il ſera lui-

même le gros lot. Cette idée, digne en effet d'être perfectionnée, lui en a fait naître une autre qu'il juge plus naturelle encore. Votre anonyme propose une loterie pour acquérir une femme; le mien veut en proposer une pour mettre en loterie la femme qu'il a déjà. « Je n'ai qu'une crainte, m'a-t-il » dit fort ingénuement, & elle est vraiment » embarrassante. Je ne peux exécuter mon » projet sans le rendre public; & si je le » rends public, j'ai peur qu'à mon exemple » on n'ouvre de tous côtés des loteries sem» blables, & que la mienne ne soit jamais » remplie ».

Il m'a fallu convenir que sa crainte étoit fondée; mais je l'ai rassuré sur ce qu'il m'a dit que sa femme étoit jeune & jolie; & j'ai pris sur moi de publier son projet par la voie de votre Journal.

Conseillez, je vous prie, à votre Anonyme de se pourvoir de beaucoup de billets de cette nouvelle loterie; c'est un moyen pour lui de remplir deux fois son objet, puisque si la chance est pour lui, il peut se trouver avec double dot & double femme. Comme le mien

eſt fort riche, il m'a promis, pour aider à remplir promptement ſa propre loterie, de me fournir une aſſez bonne ſomme, afin de prendre pour moi ou pour mes amis un grand nombre de billets.

Le fonds de cette loterie ſera le même que celui de la précédente; cent mille écus, avec une femme. Eh bien ! Meſſieurs, ce mari généreux & déſintéreſſé m'a déclaré qu'après le tirage, il auroit autant de plaiſir en livrant la femme & la dot, que celui qui recevroit l'une & l'autre; & qu'il ne croiroit pas avoir un moindre lot que le gagnant. Je vous prie d'annoncer cette nouvelle loterie; ſi elle réuſſit, je ſuis chargé d'offrir un billet à chacun de vous.

J'ai l'honneur, &c. FULVIUS.



LETTRE DOUZIÈME,

Écrite le joür de l'An..

JE fors de mon lit. J'ai vu cette nuit tant de chofes fi curieufes, que je fuis tenté d'en jouir encore par le fouvenir. En me les rappellant, je vais les tranfcrire pour vous prier de les imprimer dans votre feuille; car depuis que vous m'avez délivré mon brevet d'Auteur, j'ai la rage de parler au public, perfuadé que tout, jufqu'à mes rêves, eft fait pourl'intéreffer.

J'étois dans une vafte enceinte fort peuplée, & fur-tout fort bruyante. C'étoit un mouvement perpétuel qui préfentoit à chaque inftant quelque chofe de curieux à voir, & quelque danger à courir. Je marchois continuellement entre le plaifir d'admirer, & la peur d'être tué; enfin ce que je voyois étoit le compofé le plus bizarre & le plus contrafté. A terre, la vue & l'odorat étoient également affligés; à deux pieds au-deffus, s'exhaloient les plus doux parfums, & les plus riches métaux refplendiffoient; c'étoient l'or & les

diamans qui se traînoient dans la boue : l'un porté sur un char étincelant écrasoit un malheureux sur son passage, & après avoir été barbare, il prenoit la fuite pour n'être pas forcé d'être généreux ; un autre dans un coin versoit tous ses trésors au sein d'un infortuné qu'il baignoit de larmes. A chaque instant & presque à la fois, il falloit s'écrier : ah ! que cela est beau ! ah ! que cela est laid ! ah, les honnêtes gens ! quels monstres que ces hommes-là !

Vous noterez, s'il vous plaît, Messieurs, que ce qu'un autre n'auroit vu qu'en détail & séparément, je le voyois en bloc, & je l'embrassois d'un regard. Telle est, comme vous savez, la nature des songes ; on voit plusieurs tableaux & l'on est dans plusieurs lieux à la fois.

Comme je réfléchissois sur ce que je voyois, j'ai entendu annoncer une fête, qu'on est dans l'usage de célébrer tous les ans ; & tout-à-coup de tous les côtés à la fois, j'ai vu s'élancer une foule de personnes de tout sexe & de tous rang, qui, vêtues d'un air de cérémonie & de parure, se sont répandues en un moment par

toute la ville, comme une nuée de sauterelles. Dans leur course rapide ils se croisoient, se heurtoient, & ils sembloient n'avoir tous qu'un seul but & une même affaire. Mais ce qui m'étonna, ce fut de les voir à tous momens se précipiter dans les bras l'un de l'autre à mesure qu'ils se rencontroient, & s'embrasser avec transport & avec les propos les plus affectueux. La scène finie, ils se séparoient & s'éloignoient brusquement, pour recommencer à deux pas les mêmes propos & les mêmes caresses. Tout cela ressembloit à un rendez-vous général ; mais cette cérémonie se faisoit avec tant de rapidité, qu'ils avoient l'air tous à la fois de se chercher & de se fuir.

De tems en tems ils se mettoient aussi à frapper aux portes, à monter dans les maisons ; & comme, par le privilege des songes, étant dans la rue, je me trouvois témoin de ce qui se passoit dans les appartemens, je les voyois y multiplier les caresses & les tendres propos. Tantôt c'étoit un jeune homme poli qui baisoit rapidement tout le monde pour aller embrasser un peu moins vîte une jeune

& jolie personne qui rougissoit sans se fâcher ; & tantôt une laide femme qui, embrassée par un beau garçon, ne rougissoit pas, mais étoit bien-aise.

J'étois enchanté, Messieurs, de ce spectacle. Ah! Dieu, m'écriai-je, la charmante famille que ce peuple-là ! ce sont tous des amis. Mais je ne tardai pas à faire une découverte ; je m'apperçus qu'en se quittant, tous ces amis rétractoient mutuellement tout bas leurs bénédictions ; qu'ils se déchiroient aussi cordialement qu'ils s'étoient embrassés ; & qu'ils n'interrompoient leurs insultes, que pour baiser encore quelqu'autre ami, qui en s'en allant entroit aussi pour sa part dans les railleries, & qui les rendoit bien libéralement de son côté. Ah ! les frippons, me suis-je dit, & j'étois en colère ; j'aurois volontiers frappé d'un soufflet chaque joue que je voyois baiser. Il ne sortoit plus de ma bouche que des ciel! des hélas ! Les Dieux avoient tort d'avoir fait des hommes pareils. J'en étois quasi aux imprécations, lorsqu'un génie que je ne voyois pas, mais dont j'ai entendu la voix très-distinctement,

tinctement, m'a invité à redoubler d'attention, en m'annonçant que j'allois voir tomber la pluie de vérité. Je ne ſavois pas trop ce que c'étoit que cette pluie de vérité; mais tout-à-coup une roſée s'eſt répandue ſur toute la ville, & en même tems toutes les langues devenues pour la premiere fois & malgré elles les organes du cœur, ont manifeſté hautement ce que penſoient les uns des autres tous ces tendres amis. Vous auriez entendu ſoudain le neveu en embraſſant ſon vieux oncle, lui dire affectueuſement: bon jour mon oncle, quand vous faites-vous enterrer? Un mari de la veille diſoit à ſa femme en ſoupirant: il y a bien long tems que tu es ma femme; & je vis une femme qui mordit un peu ſon mari en le baiſant; un courtiſan flatteur qui pourſuivoit les honneurs & la richeſſe, traita de frippon un homme en place en l'abordant pour le ſolliciter; un Auteur en ſaluant ſon confrère pour le complimenter, s'eſt mis à ſiffler comme les Dieux d'Homère rioient; un ami à deux pas, diſoit à ſon ami: je ſuis l'amant de ta femme; ainſi du reſte. En un moment je vis la diſcorde & la guerre ſe

répandre dans toute cette vaſte enceinte : l'oncle courut chez un Notaire pour déshériter ſon neveu ; l'ami ſe battre en duel contre ſon ami ; les époux voulurent plaider en ſéparation ; & je vis le peuple tout prêt à s'arracher les yeux. Je pouſſai un cri, & comme vraiſemblablement j'étois bien avec le génie qui faiſoit pleuvoir, ce cri-là diſſipa ſur-le-champ la pluie, & avec le beau tems, ramena par-tout autour de moi la politeſſe, les complimens & les careſſes.

Je fus content, & je m'éveillai. Je viens de réfléchir à tout cela, Meſſieurs ; & toute réflexion faite (car je veux tirer une moralité de mon rêve) je crois qu'il ne faut jamais ſe mettre en colère contre la ſottiſe des hommes, & qu'un mal eſt quelquefois tel, que le remède ſeroit encore pis. Le Miſanthrope eſt plus triſte, ſans être plus ſage. Dans le commerce de la vie, on doit réduire ſa philoſophie à plaindre les dupes, & à n'être jamais frippon.

J'ai l'honneur, &c. FULVIUS.

LETTRE TREIZIÈME.

Cécile à ſon Amie.

SI tu veux avoir, ma bonne amie, un tableau parfait de l'ennui, de l'impatience & de la mauſſaderie perſonnifiés, envoie-moi ton Peintre, & qu'il faſſe mon portrait. Je crois que j'en mourrai ſi le Carême dure encore long-tems. Il n'a commencé que d'hier, & je le trouve ſi long! oh! ce paſſage eſt trop bruſque auſſi. Le ſilence, qui ſuccede au bruit du Carnaval, me paroît reſſembler à celui du tombeau. Quel bouleverſement, grand Dieu! On ſe couche, & l'on dort la nuit! D'honneur, les veilles, le bal m'ont exténuée; ma poitrine & mon eſtomac ſont dans un état affreux; & cependant je me trouve encore plus malade d'ennui que de laſſitude. En vérité, je me meurs. Quel vuide inſupportable! Ce repos me fatigue horriblement, & ce ſilence me donne un mal de tête épouvantable. Je voudrois que la ſaiſon du Carnaval ne fût

pas la même par-tout ; je voudrois qu'il commençât dans un pays au moment où il finit dans l'autre ; qu'en un mot, nous autres jolies femmes, nous puſſions, en voyageant à l'exemple des hirondelles, pourſuivre le Carnaval de climats en climats, comme elles pourſuivent le printems.

Mais ce n'eſt point de cela que j'ai à t'entretenir. Mon mari s'eſt apperçu de mon ennui ; tu n'imaginerois jamais le moyen dont il ſemble s'être aviſé pour me guérir. Il paroît décidé à reſter aſſiduement auprès de moi, à ne me plus quitter. Tu conviendras que cela n'arrive qu'à moi. Mais tu peux me rendre un ſervice eſſentiel ; & je l'attends de ton amitié, ſi tu veux me ſauver la vie. Mon mari eſt le meilleur homme du monde ; tu as de l'eſprit ; il a de la confiance en toi ; voilà ſur quoi je fonde mon eſpérance. Je te ſupplie de le voir, de cauſer avec lui ; &, ſans avoir l'air d'être dans ma confidence, de lui parler de ce qui me touche. Tâche de le rendre raiſonnable. Fais-lui entendre qu'après avoir paſſé les vingt-quatre heures ſans voir ſon mari, le voir tout-à-coup une journée en-

tière, peut avoir des suites fâcheuses; que cela peut faire à la tête d'une jeune personne le mal que le passage brusque du grand chaud au grand froid fait à la santé; qu'un choc aussi imprévu est dangereux pour une complexion aussi foible que la mienne; qu'en un mot, s'il faut que nous nous voyons plusieurs heures par jour, il tâche au moins d'en amener l'habitude par une gradation presque insensible. On peut se voir un quart-d'heure aujourd'hui, quelques minutes de plus demain, & augmenter ainsi de jour en jour, afin de passer par degrés des courts momens aux longues heures. Tu vois que je ne demande que des choses raisonnables, des procédés. Enfin, ma chère amie, je n'espère plus qu'en toi. Agis pour moi, & réussis. Encore un mot; fais qu'il cesse de me reprocher mon goût pour les plaisirs vifs & bruyans, quoiqu'il me les reproche avec toute la douceur possible; (car, en vérité, c'est le meilleur mari du monde); & persuade-lui bien qu'il vaut encore mieux voir sa femme malade de fatigue, que mourante d'ennui.

LETTRE QUATORZIÈME.

JE fuis Docteur en Médecine. J'étois venu pour pratiquer à Paris ; mais j'ai beau montrer mes lettres bien fignées, bien fcellées ; le malheur me fuit par-tout, & depuis que je fuis Médecin, je ne vois plus que des gens qui fe portent bien. C'eft une fort bonne chofe affurément que la fanté ; mais encore faut-il que les Médecins vivent. Je vous affure, Meffieurs, que je n'ai point mérité ce difcrédit : foyez bien convaincus qu'il n'y a pas deux morts de ma façon, car je n'ai pas vu deux malades.

Je me fuis apperçu que vos feuilles s'étoient répandues par-tout. Je vois que le matin, en fe levant ou avant de fe lever, il faut trouver fur fa table fon café & le Journal de Paris. Je ne crois pas que vos correfpondans fachent tout ; mais je crois qu'ils parlent de tout : ne pourriez-vous pas engager un de ces Meffieurs à parler de moi, à m'accorder la place d'un de vos articles de mode ? Tant que je ne ferai

pas connu, je ne ferai pas appellé; & j'aurai beaucoup de fcience dès que j'aurai de la réputation. Ah ! Meffieurs, je vous en fupplie; quatre lignes de moi dans votre Journal. Recommandez-moi au public; je crois que pour la fortune, il vaudroit mieux à Paris tuer authentiquement, que de guérir à la fourdine.

Donnez-moi donc un peu de renommée; & je vous le revaudrai. Je vous promets, Meffieurs, que fi je vois des malades, parmi les drogues qui entreront dans mes ordonnances, je ne manquerai jamais de compter vos feuilles, & que j'écrirai toujours en groffes lettres : *recipe* le Journal de Paris.

Délivrez-moi, je vous prie, de l'humiliation de n'être rien, & de voir tout le monde autour de moi devenir quelque chofe. J'ai vu un de mes camarades, qui n'eft pourtant qu'un demi-Docteur, je l'ai vu languir long-tems comme moi dans la Capitale. Savez-vous le parti qu'il vient de prendre ? Il s'eft retiré dans un petit endroit à douze lieues de Paris, pour y pratiquer; mais en même tems il a eu l'adreffe de s'établir Marchand de Vin; ainfi

quand il n'a plus de malades, il en fait. Voilà, je crois, une idée d'or. C'eſt étayer un art par un autre, & tirer parti de tous les deux à la fois pour ſa fortune. Il ne devra jamais rien à l'influence des ſaiſons; il ne dépendra plus de leur caprice; & c'eſt lui ſeul déſormais qui rendra l'année bonne ou mauvaiſe pour la recette.

Vous conviendrez, Meſſieurs, que mon ami mérite au moins ſa bonne fortune; mais comme je n'ai pas ſon génie, je vous prie d'y ſuppléer par deux mots de recommandation. C'eſt peu de choſe pour vous, & ce ſera tout pour moi.

J'ai l'honneur, &c. BALDUS.



LETTRE QUINZIÈME.

SI la curiofité nous inftruit, nous payons cher quelquefois les leçons qu'elle nous procure. J'ai voulu voir les deux plus célèbres Maifons de force & de charité établies autour de Paris. Je viens de les vifiter, & j'en apporte un fentiment douloureux que je garderai long-tems dans mon cœur. Plein de l'impreffion que j'ai reçue, j'ai befoin d'en parler ; & je vous écris pour vous communiquer quelques-unes de mes réflexions.

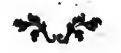
En rappellant les deux fameux établiffemens de Bicêtre & l'Hôpital-Général, on doit toujours commencer par rendre hommage à l'Adminiftration actuelle. Ses foins éclairés & vigilans ont fu introduire dans ces maifons un ordre & une propreté qui ne pouvant nous dérober le fpectacle du crime & du malheur, nous confolent au moins par celui de la bienfaifance. J'ai été charmé de voir ces malheureux habitans condamnés à divers travaux. C'eft en châtiant le crime, rendre

utile le criminel; c'eſt adoucir ſon malheur, en le dérobant à l'oiſiveté, qui devient un nouveau châtiment pour des coupables. Mais ſi c'eſt un vaſte ſujet de méditation pour le Philoſophe, c'eſt un tableau bien affligeant pour un homme ſenſible. On y embraſſe, pour ainſi dire, d'un regard les deux claſſes d'hommes qui offrent aux yeux la nature dégradée; les criminels & les inſenſés. Cette dernière claſſe ſemble promettre aux ſpectateurs oiſifs une ſcène fort amuſante. Rien n'eſt plus triſte cependant; le ſpectacle de la douleur afflige; celui de la démence afflige & humilie. Comme la pitié n'eſt autre choſe qu'une paſſion qui nous tranſporte à la place du malheureux que nous voyons ſouffrir, elle ne nous frappe jamais qu'en proportion de la crainte que nous avons de tomber dans les mêmes revers. Les tourmens d'un criminel puni effraient peu l'honnête homme, parce qu'il croit ne les mériter jamais; mais le ſpectacle d'un inſenſé alarme le ſage, parce qu'il ſait que le plus léger accident peut le reduire au même état de dégradation. Quelle leçon pour l'amour-pro-

pre ! l'homme orgueilleux qui, ayant vifité les fous que renferme cette enceinte, en fortiroit avec un fentiment d'orgueil, ne mériteroit pas d'en fortir. La feule chofe qui m'ait arraché un léger fourire, c'eft de les entendre fe moquer les uns des autres, & fe traiter de fous mutuellement. C'eft ainfi, me fuis-je écrié, que nous nous traitons dans le grand Bicêtre ; je voulois dire dans le monde.

Enfin, Meffieurs, je me fuis retiré, en convenant que c'étoit une fort bonne leçon de morale, mais bien réfolu de ne plus revenir à cette école. Le defir que j'avois d'en effacer la trifte impreffion dans mon efprit, n'a pu me fournir qu'une réflexion confolante. Heureux, me fuis-je dit, les gouvernemens, dont la fageffe établit au moins des maifons, où le crime puiffe expier le paffé par le repentir, le malheur trouver un afyle, & le déshonneur fe cacher !

J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE SEIZIÈME,

A L'AUTEUR

DE LA LETTRE PRÉCÉDENTE.

« COMBIEN de Docteurs, Monsieur, de » Métaphysiciens & de Moralistes fameux » nous ont laissé d'énormes ouvrages, dans » lesquels on trouve moins d'idées & de » bonne morale, que dans votre lettre, qui » n'est que de quelques lignes! Je ne vous » connois pas; mais, à coup sûr, vous en » valez bien un autre, & si je dois juger » de votre manière ordinaire de voir par » celle dont vous avez vu nos deux célè- » bres Maisons de corrections, je vous tiens » pour un homme appellé à jouer parmi » nous le rôle que remplissoient à Londres » Adisson & Stelle.

» Après ce compliment sincère, permet- » tez-moi de vous communiquer une ob- » servation que j'ai faite à la lecture de vo-

» tre lettre. Elle ne tombe que ſur un mot;
» mais, à mon avis, il pourroit donner, aux
» étrangers ſur-tout, une idée fauſſe des
» motifs qui ont déterminé l'Adminiſtration
» à occuper les priſonniers de Bicêtre. J'ai
» été charmé, dites-vous, de voir ces mal-
» heureux habitans condamnés à divers tra-
» vaux. Je ne puis, Monſieur, vous paſſer
» ce *condamné*. Les priſonniers de Bicêtre
» ne ſont point condamnés au travail: cha-
» cun d'eux eſt libre de donner la préfé-
» rence à l'inaction; ils enviſagent au con-
» traire la faveur d'être occupés dans les
» atteliers nouvellement établis, comme
» une grace réelle qu'ils ſollicitent avec em-
» preſſement; c'en eſt une en effet, qu'on
» n'accorde même qu'aux moins puniſſables
» d'entr'eux. Eh! comment n'en ſeroit-ce
» pas une? Outre la diſtraction bienfaiſante
» aux maux de la captivité qu'ils trou-
» vent dans le travail, n'eſt-il pas accom-
» pagné d'un ſalaire honnête & fixe, qui
» les met à portée de ſe procurer la ſatis-
» faction des beſoins ſecondaires?

» Pardon, Monſieur, d'avoir tant inſiſté

» fur un feul mot ; mais, je vous l'ai déjà
» dit, il m'a femblé que de votre part, l'er-
» reur la plus légère pourroit tirer à confé-
» quence.

» Nous avons des établiffemens modernes
» qui méritent de fixer votre attention ; par-
» courez-les, & faites-les connoître ; l'huma-
» nité y gagnera ; les vertus font comme les
» talens, l'émulation les fait fructifier.

» J'ai l'honneur, &c. PRO PATRIA JUNIOR ».



LETTRE DIX-SEPTIÈME.

Réponse à M. Pro Patria Junior.

Vous avez été content, Monsieur, de ma petite notice sur Bicêtre & l'Hôpital-Général. Je crois devoir vous remercier des éloges que vous me donnez à cette occasion ; & quoique je n'aie pas l'honneur d'être connu de vous, vous devez compter assez sur mon amour-propre, pour ne pas douter de ma reconnoissance. Ce qui est un peu moins ordinaire, c'est que je vous remercie tout aussi sincèrement de votre critique. Vous m'apprenez ce que j'ignorois. Je croyois que ces malheureux étoient réellement condamnés aux travaux qu'ils exercent. Je vous rends graces de m'avoir détrompé. C'est un nouveau sujet d'éloge que je dérobois à l'Administration actuelle, & que je suis charmé de lui rendre. Plus on est affligé de voir les hommes malheureux, plus on est enchanté d'avoir des graces à rendre à ceux qui les gouvernent.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE DIX-HUITIÈME.

J'ARRIVE de la campagne. Pour me remettre au courant, je viens de parcourir votre Journal, depuis le premier d'Août jusqu'aujourd'hui; & j'ai été fort scandalisé de la manière dont vous parlez des corps de baleine. Je vous avoue que le procès qui vous avoit été fait par un Maître Tailleur, & qui ne vous paroît que plaisant, me semble à moi fort raisonnable (*). Y pensez-vous, Messieurs? attaquer les corps de baleine, parce qu'ils peuvent nuire à la santé? Vous comptez donc la taille pour rien? il me semble que vous avez la morale un peu relâchée en fait de beauté. Si vous n'avez nul plaisir à voir une taille bien faite, tant pis pour vous; mais permettez que d'autres puissent en avoir.

(*) Il est réellement vrai qu'un Tailleur, à l'époque dont il est ici question, ayant vu dans le Journal de Paris un article contre les Corps de baleine, assigna les Journalistes en réparation, & leur intenta un procès.

Quels

Quels ſont donc les funeſtes inconvéniens qui peuvent réſulter de l'uſage des corps pour nos jeunes Demoiſelles? un état valétudinaire? de la maigreur? Eh! pourquoi voulez-vous qu'une femme ait de l'embonpoint? Autant vaudroit être né peuple. Le défaut d'embonpoint annonce des veilles, des inſomnies, & voilà les ſeuls vrais plaiſirs; le teint doit en ſouffrir néceſſairement; mais on ſait que de ce côté-là il y a de la reſſource. D'ailleurs une jolie femme n'eſt faite que pour être vue aux bougies, & les bougies répandent ſur tous les teints une officieuſe uniformité qui répare tout. Enfin, Meſſieurs, il eſt bien étonnant que vous ne ſentiez pas combien une belle taille eſt préférable à une bonne ſanté.

Toutes ces déclamations, prétendues philoſophiques, contre les Arts utiles (puiſqu'ils ſervent à la beauté) ont toujours une funeſte influence. J'ai déjà obſervé que nos belles ont dégénéré de leur ancienne fermeté. J'ai vu autrefois de jolies femmes, ces êtres ſi délicats & ſi ſenſibles, ſe coucher avec tous leurs cheveux ſous la papillote. Elles ne dormoient point de la nuit;

mais le lendemain elles avoient leurs cheveux bien artiſtement arrangés. Soyons juſtes pourtant; ce relâchement, en fait de parure & de beauté, n'eſt pas encore un vice bien généralement répandu. J'ai pour voiſin un fort aimable homme, père de pluſieurs filles, dont il a eu le plus grand ſoin. J'ai du plaiſir à voir cette famille à qui l'on a prodigué les corps, les chauſſures étroites, enfin tous les inſtrumens de la beauté. Elles ſont faites à peindre. Tout cela mourra bientôt, mais il faut voir ces tailles-là! chacune tiendroit dans les deux mains de leur frère, qui n'a que dix ans.

L'autre jour encore (& c'eſt là le principal objet de ma lettre), en me promenant aux Champs-Eliſées, je rencontrai une jeune fille avec un collier de métal qui me parut aſſez intéreſſant pour vous prier d'en faire part au Public. Ce collier aſſujettiſſoit & redreſſoit le cou de l'enfant, & par deux branches qui deſcendoient, l'une ſur ſon dos, & l'autre ſur ſa poitrine, tenoit une partie de ſon corps bien emboîté. Je ne crois pas cette invention de nouvelle date; mais la

gloire d'être utile eſt bien préférable, ſelon moi, à la gloire d'imaginer.

Ce collier m'a paru d'une ſi grande utilité que je l'ai fait deſſiner ſur-le-champ, & je ne m'en ſuis pas tenu là; je l'ai fait auſſi graver, afin d'en multiplier les copies. C'eſt le moyen non ſeulement de le faire connoître à nos contemporains, mais encore de le tranſmettre à nos neveux. Je vous en envoie deux ou trois mille exemplaires, en vous priant de les diſtribuer *gratis* à vos Souſcripteurs.

Je vous préviens que dans ce moment-ci je m'occupe de pluſieurs inventions dans le même genre, & que je me ſuis aſſocié pour cela une aimable Couturière, qui vous a écrit une lettre à ce ſujet. J'ai déjà trouvé, par exemple, des mitaines de laiton qu'on gardera nuit & jour, pour empêcher le bras de s'arrondir & de prendre de l'embonpoint. Vous conviendrez qu'il eſt bien malheureux pour un galant homme de voir à ſes filles de ces bras dodus & potelés qu'on croiroit deſtinés à un travail ſervile. Je finis actuellement un nouvel étui pour la bouche, dont

on pourra faire usage pendant la nuit, fabriqué pourtant de façon à laisser la faculté de respirer. Cet étui pressera & dirigera les lèvres d'un enfant, de manière à les accoutumer à ne produire jamais qu'un sourire agréable.

Je joins à la peinture du collier le modèle d'une coëffure qui m'a puru fort agréable, & dont vous pourrez distribuer la gravure à vos Souscripteurs ; mais c'est à condition que vous communiquerez aussi, par la même voie, la découverte du collier. Au reste dans tout ceci, je n'ai d'autre intérêt que celui de la beauté ; & je vous confierai que, malgré le projet que j'avois formé de mourir célibataire, je cherche depuis quelques jours à me marier, afin d'être à portée d'exercer mes talens au sein de ma famille, avant de les communiquer au Public.



LETTRE DIX-HUITIÈME.

JE fors d'une Province méridionale, où je fuis né. Une des chofes qui m'ont étonné le plus dans cette Capitale, c'eft la manière dont un fils en général fe comporte envers fes parens. Soit raifon, foit préjugé, je vous avoue que je fuis tombé de mon haut, quand j'ai vu des hommes eftimés, même eftimables, fe permettre contr'un père des propos, des procédés même fort légers; quand je les ai vus fe plaindre ouvertement de lui, à lui-même, le pourfuivre en Juftice; en un mot, quand j'ai cru trouver à la fois dans la même perfonne l'honnête homme & le mauvais fils. Il ne faut pas plus de droit ici pour avoir raifon contre fes parens, qu'il n'en faut contre un étranger. Chez moi, avoir des torts contre fon père eft un crime déshonorant; avoir raifon contre lui eft le plus grand des malheurs. Dans le pays où je fuis né, un fils marié, père lui-même, n'eft pas difpenfé de l'obéiffance la plus refpectueufe.

J'ai vu plus d'une fois une mère aller châtier ses filles jusques dans les bras de leurs maris ; & j'ai vu ces mêmes filles, nées avec la vivacité naturelle à ces climats, n'oser sortir des bornes du respect. Ce despotisme tient tout à la fois sans doute à la différence des loix & de l'éducation, & je sais qu'il peut être un mal : mais l'abus contraire me paroît plus révoltant & peut-être plus dangereux. J'oserois presque dire qu'on peut permettre à un père de haïr ses enfans, sans craindre qu'il en abuse ; la nature y a si bien pourvu, que, dans la classe des monstres qu'elle peut produire, les pères homicides de leurs fils, sont les plus rares sans doute. Quoi qu'il en soit, je desirerois que quelqu'un voulût bien traiter cette question, non seulement en Politique, mais en Moraliste ; je voudrois qu'on pût balancer les droits de la société, & ceux de la nature. Pour moi, je sais que, dans cette discussion, les préjugés de l'éducation & de l'habitude pourroient ne pas me laisser l'exercice d'une raison impartiale ; & je craindrois de donner pour opinion ce qui n'est peut-être en moi qu'un sentiment.

LE VA-TOUT (*),

CONTE.

ON trouvera, peut-être avec raison,
Du merveilleux au récit qu'on va lire;
Mais j'écris ce qu'un autre avant moi fut écrire,
Et je n'y mets que la façon.
Je crois, Messieurs, & vous devez tous croire
Aux Saints Apôtres, au Démon;
Mais oserai-je, ici, répondre de l'histoire
De mon Ménétrier? franchement je dis non.
Sans rien garantir, je vous donne
Tous ces graves détails tels que je les reçus:
Pareil aveu ne peut tromper personne;
Car qui dit je mens, ne ment plus.

DANS une Ville de Provence,
Vivoit jadis certain Ménétrier,
Le meilleur fils du monde, ami sans défiance
Point querelleur, point tracassier,
Qui détestant les noms de tyran, de victime,
De fâcher un enfant se feroit fait un crime.
De son insouciance il sembloit glorieux;
Ses affaires étoient dans un désordre extrême:

(*) Cette folie est imitée d'un des *Fabliaux* publiés par M. L. G.

Il aimoit toujours beaucoup mieux
Les laiſſer aller mal, que les faire lui-même.
Buvant, jouant & les jours & les nuits,
(Quand il ne pouvoit faire pis).
Brelans & cabarets logoient le perſonnage.
Gagnoit-il quelqu'argent? c'eſt là qu'il le portoit.
Si pas un ſou ne lui reſtoit,
Son violon y demeuroit gage.
Auſſi vous l'auriez vu toujours déguenillé,
Des ſaiſons affrontant l'injure,
Nuds pieds, n'ayant au plus que ſes bas pour chauſſure,
Et toujours, pour l'hiver, fraîchement habillé.
Cependant ſa gaîté ſe montroit des plus franches,
Toujours léger, toujours badin,
Se faiſant un chapel avec de jeunes branches
De myrte ou de roſier, riant ſoir & matin,
Ne demandant à Dieu que de mettre à la fin
Toute la ſemaine en Dimanches.
Or il mourut. Un Diable, & jeune & peu malin,
Qui, depuis près d'un mois, couroit en vain le monde
Pour accrocher quelqu'ame en ſon chemin,
Tandis qu'il expiroit, faiſant par-là ſa ronde,
Le chargea ſur ſon dos; & fier de ſon butin,
Dans les enfers il l'emporta ſoudain.

C'ÉTOIT l'heure où, dit-on, revenus de la chaſſe,
Les Démons rentroient aux enfers;
Et ſelon leur gibier divers,
Faiſoient gaie ou triſte grimace.
Pour les voir arriver, leur Prince ténébreux,
Lucifer, ſur ſon trône, en rugiſſant de joie,
S'étoit aſſis; & chacun d'eux,
A ſes pieds, en entrant, venoit jeter ſa proie.

L'un apporte un bigot, des vivans révéré;
L'autre, un héros chargé des lauriers de la guerre;
Une vieille Coquette; un Auteur expiré
Au bruit des sifflets du parterre;
Des Chanoines morts de santé;
Un Prélat mort de volupté;
Tant d'autres étonnés, qu'aux enfers on les livre;
Tous morts au même instant qu'ils ne songeoient qu'à vivre.
Devant lui, tour-à-tour, le Monarque infernal,
Afin d'examiner sa bande prisonnière,
Les appelloit; puis, d'un signal,
Les faisoit tous jeter dans sa chaudière.
Quand l'heure fut passée: « Eh bien! dit Lucifer,
Secouant sa fourche de fer,
» Etes-vous tous entrés? Non, Sire,
Lui répondit un Diable en train de rire;
» Il manque encor un pauvre Diablotin,
» Bien neuf, bien idiot, innocente pécore,
» Qui, depuis près d'un mois, fait sa tournée en vain.
» Il ne se montre plus; il a honte à la fin
» De revenir la griffe vide encore ».

A peine il a fini, que, d'un air cavalier,
Ce jeune Diable arrive à l'infernale porte,
Chargé de son Ménétrier,
Qu'aux pieds de son Monarque humblement il apporte.
« Viens, approche, dit au chanteur
» Le grand Roi Lucifer, parle, qu'es-tu? voleur?
» Espion? Procureur? — Non, Sire.
» J'étois Ménétrier, j'ai bien fait mon devoir;
» Et fansv anité, je peux dire
» Que je savois là-haut tout ce qu'on peut savoir.
» Mais malgré ma science infuse,

» J'eus bien du mal. Enfin puisque dès ce moment
» Vous daignez me donner *gratis* le logement,
« Je chanterai, si cela vous amuse.
» Oui, corbleu, des chansons! c'est fort bien s'aviser!
» Me fredonner quelque fragment lyrique!
» C'est bien là vraiment la musique
» Qu'il faut ici pour m'amuser!
» Sache à quel soin je veux que ton savoir s'applique.
» Tu vois cette chaudière-là?
» Il faut, nud comme te voilà,
» Il faut la chauffer à toute heure.
» Oui, tel est le vouloir de ton Roi Lucifer;
» Feu, grand feu, qui jamais ne meure:
» C'est toujours, chez moi, feu d'enfer.
» Volontiers, je le ferai, Sire,
» Dit le Ménétrier. Allons, quoi qu'il en soit,
» Désormais, au moins, je puis dire
» Que je suis à l'abri du froid ».

A ces mots, oubliant sa liberté première,
Il se rend à son poste; & sans se détourner,
Il sut d'abord si bien se gouverner,
Que, pas un seul instant d'une semaine entière,
L'eau de l'infernale chaudière
N'avoit cessé de bouillonner.
Mais Lucifer, un jour, s'étant mis dans la tête
D'aller faire lui-même, avec tous ses suppôts,
De nouveaux prisonniers pour honorer sa fête,
A son chauffeur en chef il adresse ces mots:
« Je pars, c'est toi seul que regarde
» Le soin de mes captifs confiés à ta foi.
» Tu m'en réponds; & prends-y garde,
» S'il en manquoit un seul à mon retour!... — Grand Roi,

» Vous pouvez, ſans danger, vous en fier à moi.
» Toutes vos loix ici ſeront exécutées.
» Vous trouverez bien & dûment
» Toutes vos ames bouillantées,
» Sans qu'une ſeule y manque, & j'en fais le ferment.
» — Songes-y bien. Pluton, après cette menace,
» Franchit avec les ſiens, dociles à ſes loix,
» La porte des enfers qui s'entr'ouvre à ſa voix:
» Porte immenſe, car il y paſſe
» Des millions d'hommes à la fois ».

C'est là ce qu'attendoit Saint Pierre.
Du haut des Cieux il venoit d'écouter
Les projets que tramoit l'enfer contre la terre;
Et ſon œil épioit l'inſtant d'en profiter.
Dès qu'il vit les Démons, pour chercher leur pâture,
Quitter leur gouffre ſouterrain,
Lui-même, déguiſant ſa taille & ſa figure,
Aux enfers deſcendit ſoudain.
Il avoit eu grand ſoin, comme vous pouvez croire,
De mettre ſes clefs à l'écart:
Sur ſa barbe argentée, & tombante au haſard,
Il en avoit mis une, & touffue & bien noire,
Qu'il avoit treſſée avec art.
Le Saint ſous ce coſtume, avec un air affable,
Aborda le Ménétrier;
Et le ſaluant le premier:
« L'ami, dit-il, tu me parois bon Diable.
» Nous pourrions, à nous deux, ſans trop te détourner,
» Faire une partie agréable.
» Tiens, voilà des dez, une table,
» Et de bon argent à gagner ».
Tout en parlant il tenoit étalée

Une bourſe bien longue, & ſur-tout bien enflée.
« Hélas! c'eſt bien en vain que vous venez ici
» Me tenter avec cette bourſe,
» Dit le Ménétrier, car je ſuis, Dieu merci,
» Sans un denier, ſans la moindre reſſource.
» Eh bien! mets pour enjeu (s'il ne te reſte rien),
» De ces ames qui ſont ta proie:
» C'eſt peu pour toi; moi, je veux bien
» Me contenter avec cette monnoie.
» Tu ne crains pas, je crois, d'en manquer de ſi-tôt,
» Car il en vient tant de là-haut!
» — Des ames! ah tudieu! je ſais trop de quel ſtyle
» Monſeigneur m'a fait ma leçon.
» Votre expédient n'eſt pas bon;
» Il eſt riſqueux, & point du tout facile:
» Ainſi, ſerviteur. — Imbécile,
» Comment veux-tu qu'il puiſſe le ſavoir?
» Des ames, en ce lieu, la denrée eſt commune.
» Sur tant de millions, crois-tu, s'il en manque une,
» Trois, ſix, que Lucifer va s'en appercevoir?
» Tiens, vois cette bourſe; elle eſt mienne:
» Pièces neuves y ſont dedans;
» Quelques bons dez peuvent, en peu de temps,
» Les faire paſſer dans la tienne.
» Profite du moment, tandis que me voilà.
» Allons, je mets au jeu vingt ſols, toi, mets une ame ».

Le malheureux frémit à ce ſpectacle-là:
Sa vieille ardeur pour le jeu ſe renflâme.
Les dez ſont étalés, & ce n'eſt pas en vain:
Son œil les touche, les dévore;
Il ſe rapproche, il les prend dans ſa main,
Les laiſſe aller, pour les reprendre encore.

Il faut qu'il joue enfin. Mais pour hasarder peu,
Il ne joûra qu'une ame à la fois. « Va, pour une,
» Répond l'Apôtre; blonde ou brune,
» Mâle ou femelle; allons, n'importe, mets au jeu ».
L'un prend une ame alors d'une main peu hardie;
L'autre entr'ouvre sa bourse, objet toujours nouveau;
On s'assied au bord du fourneau,
Et l'on commence la partie.
Mais le Saint gagna constamment:
Le Saint, par une adresse aujourd'hui trop commune,
Savoit par l'art corriger la fortune;
Le Chroniqueur l'a dit, mais le Chroniqueur ment.
D'ailleurs, s'il employa cette utile science,
L'intention l'excuse, & ce fut là, je crois,
L'unique & la première fois
Qu'on put tricher en conscience.
Pour rattraper ce qu'il avoit perdu,
Le Ménétrier confondu,
Met double, & perd encor. Un dez toujours funeste
Roule pour lui. Dieu sait s'il jure & peste!
Etonné d'un pareil guignon,
Il ne peut vaincre sa colère;
Il s'en prend à son adversaire,
Et traite l'homme Saint d'escroc & de frippon.
Il veut, dans son dépit, se battre avec l'Apôtre:
Mais ce dernier, plus fort, lui donna du souci,
Et le Ménétrier, à ce dernier jeu-ci,
Ne fut pas plus heureux qu'à l'autre.
Enfin il fut forcé de lui crier merci;
Il demande pardon; il s'excuse, & le prie
De vouloir bien renouer la partie.
Saint-Pierre avoit déjà pris feu;
Il est peu fait aux affronts qu'il endure;

Mais pour Dieu voulant bien pardonner cette injure,
Il ſe laiſſe fléchir, & ſe remet au jeu.

« Cette partie eſt la dernière,
Dit le Ménétrier »; mais hélas! ſon guignon
Fut pire encor qu'à la première;
Et vous en ſavez la raiſon.
Le jeu le pique, il accroît ſon audace.
Enfin tout en rongeant ſes doigts,
Il joua cent, mille ames à la fois,
Changea de dez, changea de place,
Et n'en perdit pas moins. Alors plein de fureur,
Il frappe à grands coups ſur la table,
Maudit & donne de grand cœur,
Avec le jeu, ſon joueur même au Diable.
Saint Pierre, loin de dédaigner
Une victoire preſqu'entière,
Va, tout joyeux, tirer de la chaudière,
Les ames qu'il vient de gagner.
Chacune implore de ſon mieux;
Chacune le ſupplie auſſi-tôt de la prendre;
Ce ſont des cris à ne plus rien entendre.
Mais tout-à-coup le perdant furieux
Accourt; il vient, dans ſa rage funeſte,
Oubliant tout-à-fait ſon maître Lucifer,
Propoſer de jouer ſon reſte.
Quel Va-tout! un ſeul coup peut dépeupler l'enfer.
Saint Pierre accepte, & chacun renouvelle
Dez & cornets de ſon côté;
Mais notre Saint triomphe de plus belle;
Par une rafle il a tout emporté.
Tous ces pauvres captifs ſont devenus ſa proie:
Dieu ſait s'ils ſont ravis! Tout l'enfer étonné,

Pour la première fois, entend des cris de joie,
Et le Saint, avec eux, au Ciel eſt retourné.
Admirons un moment ſa ſageſſe profonde !
Quand Lucifer, ſorti de ſes goufres ouverts,
S'évertue à damner le monde,
Lui, s'occupe du ſoin de ſauver les enfers.

Quelques heures après, rentra plein d'aſſurance,
Le noir Monarque avec ſes noirs ſoldats;
Il s'arrête d'abord, ſurpris par un ſilence
Très-inconnu dans ſes États.
Mais quelle fut ſa douleur, ſa colère,
Quand ſon œil en entrant (ô comble des revers) !
Vit éteints ſes braſiers, & vide ſa chaudière,
Et pas une ſeule ame en ſes vaſtes déſerts!
Bouillant de courroux, il appelle
Le malheureux chauffeur déjà tremblant d'effroi :
« Approche, ſcélérat; qu'as-tu fait, réponds-moi,
» Des priſonniers commis à ta tutelle ?
» — Ah! Sire! hélas! calmez votre courroux ».
Le pauvre diable a l'air, à ſes genoux,
D'un linot ſur qui l'aigle a déployé ſa ſerre.
Il confeſſe tout, & lui dit
Qu'il a joué, perdu; que le guignon le ſuit
En enfer comme ſur la terre.
« Quel eſt donc le butor, dit le Prince en fureur,
» Qui m'amena ce miſérable ?
» Lors il fit fuſtiger le diable
» Qui du Ménétrier avoit été porteur ».
Puis il s'écrie : « Allons, qu'on me renvoie
» Ce maudit chanſonnier. Holà!
» Qu'il parte. Dieu peut bien recevoir ces gens-là :
» La Cour céleſte aime la joie;

» Mais moi, je n'en veux plus ». Le chanteur s'en alla
Sans se faire prier. Il traverse la terre,
Va, sans s'arrêter un moment,
Droit aux portes du Ciel : il y frappe ; & Saint Pierre
Le reçoit très-obligeamment.
Là des enfers il bénit sa sortie.
Ainsi notre joueur, contre toutes les lois,
Eut mauvais jeu, perdit tout à la fois,
Et fit une belle partie.

Fin de la première Partie.

SECONDE PARTIE.

LETTRE PREMIÈRE.

QUAND je ſuis venu à Paris pour faire mon chemin, je ſavois bien ce que je venois y chercher, je ne ſavois pas ce que j'y trouverois. Après ſix ans de ſéjour je ne ſuis pas plus avancé que le jour de mon arrivée. Lorſqu'on eſt près d'entrer dans Paris, on s'imagine que chaque barrière eſt une porte du Temple de la Fortune, & que chaque pas que l'on fait en entrant devient un droit à ſes faveurs !

En arrivant je crus devoir m'attacher à un de mes couſins, qui joignoit les dons de l'eſprit à tous les charmes de la figure. Il tenoit déjà le grand chemin de la fortune, & il promit d'y guider mes pas. Mon cher couſin avoit pris le parti des armes, & pour être plus à portée de profiter de ſon crédit, je me fis auſſi Militaire. La nature lui avoit donné tous les genres de ſéduction;

auſſi l'amitié des hommes & l'amour des femmes le firent marcher rapidement. Enfin j'étois à la veille d'une heureuſe révolution. Je voyois déjà de loin le grade de Lieutenant-Général des Armées du Roi, & ſi j'avois eu moins de pudeur, j'aurois vu juſqu'au bâton de Maréchal; quand tout-à-coup un caprice, dont je n'ai jamais ſu le motif, fit changer à mon couſin & de principes & d'état: il prit le petit collet. Mais il n'avoit point changé de morale; c'eſt-à-dire que toujours décidé à courir après la fortune, il voulut le faire peut-être avec moins de danger & moins de peine. Pour moi, dont le ſort dépendoit du ſien, toujours fidèle à mes principes, je me fis Abbé comme lui. Ce ne fût pas ſans regret, Meſſieurs, que je vis tomber ſous le cizeau meurtrier la plus belle chevelure du monde; je l'arroſai de quelques larmes, & je ſongeai à prendre un nouvel eſprit pour mon nouvel état. Mon parent en changeant d'habit, n'avoit fait qu'ajouter à ſes moyens de ſéduction : ſes ſuccès furent plus rapides encore dans ſa nouvelle carrière; & bientôt on pouvoit lui

appliquer ce que Rousseau a dit du soleil :

> Il prend sa course, il s'avance,
> Comme un superbe géant.

enfin je croyois déjà voir sur sa tête le chapeau, & une crosse d'or dans mes mains.

Un beau matin comme je portois mes regards sur le tableau de mes dignités futures, je reçus une lettre de mon cousin, qui étoit alors absent pour un voyage. C'en est fait, me disoit-il, je renonce à l'État ecclésiastique; & d'après les réflexions que j'ai faites & que je vous communiquerai à mon retour, je vous conseille d'en faire autant. Il me donnoit ensuite de nouvelles assurances de son amitié. Je n'hésitai pas un moment; & dès le lendemain, il ne me resta de mon costume clérical, que mes cheveux ronds, qu'il m'étoit moins facile d'alonger que d'écourter. Mon cher cousin arriva, & me confia ses nouveaux sentimens. Devinez, Messieurs, le motif qui l'avoit déterminé ? Il lui étoit venu un goût de philosophie; il avoit reconnu le néant des grandeurs; il prenoit

le parti de la retraite, & me conſeilloit de l'imiter. Cette confidence fut pour moi un coup de foudre : je l'aurois volontiers donné au diable avec ſa morale. Ne ſuis-je pas bien payé d'une pourſuite de pluſieurs années, moi qui ne ſens pas encore le néant des grandeurs ? avoir employé une partie de ſa vie à demander tout, pour ſe décider à ne rien prendre ! J'allai trouver ſur-le-champ un de nos amis communs, homme puiſſant, que je priai de s'intéreſſer à ma fortune. Sa réponſe fut une vive mercuriale ſur ma légèreté, ſur mon inconſtance ; il me repréſenta que ma facilité à changer d'état & d'habit, annonçoit peu de tenue dans le caractère ; & voilà comme on eſt jugé ! Parce que mon couſin a été inconſtant, on m'accuſe d'être léger ! Je n'ai pourtant jamais eu qu'un ſeul but, celui de faire mon chemin ; & ce qui me fait paſſer pour un homme léger, c'eſt préciſément l'effet & la preuve de ma conſtance. Voilà ma ſituation, Meſſieurs ; & j'attends qu'il plaiſe au Ciel de me rendre riche, ou philoſophe.

LETTRE DEUXIÈME.

J'ai une queſtion à propoſer dans votre Journal ; je n'ai point de prix à fonder pour cela ; mais j'eſpère que cela n'empêchera point qu'on ne la traite. La déciſion que je demande n'exige point de grandes recherches, ni de longues diſſertations, quoique le ſujet pût fournir peut-être un diſcours intéreſſant. Voici ce que c'eſt. J'ai vu, & vous avez vu ſans doute, Meſſieurs, de ces gens amis des bêtes, qui ne ſauroient s'empêcher d'en avoir chez eux ; qui ſe paſſeroient plutôt de toute autre ſociété que de celle de leurs chiens, de leurs chats, de leurs oiſeaux, &c. &c. &c. ; qui renferment dans leur maiſon autant d'eſpèces d'animaux que Noé en avoit fait entrer dans l'arche ; qui ne font de tout leur appartement qu'une volière & une ménagerie ; de ces gens qui ſont aux petits ſoins avec leur ſinge, qui font la cuiſine de leurs chats, & la toilette de leurs chiens ; qui apprennent la muſique à leur linot, & la gram-

maire à leur perroquet ; qui, en un mot, tiennent lieu de tout à ces chers commensaux, les amusent en santé, les choient dans leurs maladies, & les pleurent après leur mort.

D'un autre côté, Messieurs, vous voyez tous les jours des gens qui ont une aversion décidée pour toutes les bêtes ; que l'aspect d'une chate effraie ; que les caresses d'un chien importunent ; qui crient à la tyrannie quand il leur a fallu prendre la patte de Raton pour faire la cour à sa Maîtresse ; qui tournent en ridicule ceux qui trouvent du plaisir à tout cela ; & qui sont même tentés de crier au sacrilège, quand ils voient des larmes couler sur la mort d'un chien ou d'un perroquet.

Je voudrois, Messieurs, que quelqu'un s'amusât à discuter les causes de cette sympathie & de cette antipathie. Est-ce un excès de sensibilité chez les uns, & défaut de sensibilité chez les autres? Plusieurs observations que j'ai faites dans l'un & dans l'autre cas, me font penser que cette question tient plus du problême qu'on ne l'imagineroit d'abord. J'ai

vu des perſonnes fondre en larmes pour la mort d'un ſerin, & conſidérer d'un œil ſec la mort de leurs amis & de leurs proches; & je ne peux penſer que celui qui avec ſon pied repouſſe un chat ou un barbet, ſe déclare par cela ſeul capable de rebuter les careſſes d'un ami. Je crois qu'une pareille diſcuſſion pourroit fournir des détails intéreſſans, qui ne dépareroient point une de vos Feuilles; & je vous prie de vouloir ſeconder mes vues par la publication de ma lettre.

J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE TROISIÈME,

En réponse à la précédente.

« AVANT de discuter les causes de l'antipathie & de la sympathie que plusieurs » personnes paroissent avoir pour les animaux » domestiques, il faudroit dépouiller cette » apparence de tout ce qui appartient sou- » vent à l'affectation, aux faux airs, à l'or- » gueil, à la frivolité & à l'inattention. » Tant que ces petitesses entrent dans le » goût ou la répugnance que de jolies fem- » mes, les hommes qui leur ressemblent, » ceux qui cherchent à leur plaire ou à les » blâmer, témoignent pour les chiens, les » oiseaux, &c. ce goût & cette répugnance » n'ont rien de naturel.

» Il seroit injuste de conclure, soit à l'a- » vantage, soit au désavantage du caractère » qui semble se passionner pour ou contre » ces innocentes brutes; tout est facile dans » cette espèce de passion.

» Il est des femmes qui amusent leur igno-

» rance & leur désœuvrement des gentil-
» lesses d'un épagneul, d'un serin, d'un per-
» roquet, & croient les aimer à la folie,
» parce qu'ils leur servent de ressource con-
» tre l'ennui, lorsqu'elles ne sont ni à leur
» toilette, ni aux spectacles, ni au jeu.

» D'autres, dont l'indolence prétend à la
» sensibilité, étalent leurs foiblesses, comme
» si c'étoient les vertus d'une belle ame. Il
» faut s'attendrir avec elle sur la grossesse d'une
» levrette, & sur la mort d'un angora; se faire
» écrire à leurs portes dans ces grandes oc-
» casions; célébrer les belles larmes qu'il leur
» en coûte, & n'en pas être moins certain
» qu'elles ne vouloient être qu'intéressan-
» tes, & n'aimoient que les éloges prodi-
» gués à leur touchante douleur.

» Celle-ci, vive, étourdie, seroit impor-
» tunée des soins qu'exigent de petits ani-
» maux domestiques, les honore à peine d'un
» regard, ne voit en eux que des machines
» mouvantes & bruyantes, qui le sont pour-
» tant moins qu'elle; repousse leurs caresses
» ses qui pourroient déchirer, chiffonner, sa-
» lir les gazes & les fleurs dont elle est sur-

» chargée, & croit briller en ſe moquant à
» grands éclats des gens qui examinent dif-
» féremment qu'elle, le mérite de ces ingé-
» nieux ouvrages de la nature.

» Celle-là, diſſipée, entraînée dans le
» tourbillon du grand monde, inſtruite &
» curieuſe de tout ce qui s'y paſſe, active
» par tempéramment, obligeante par carac-
» tère, conſéquement toujours affairée,
» ſe multipliant en quelque ſorte pour pou-
» voir rendre de bons offices, ou procurer
» des amuſemens qu'elle partage, n'a vrai-
» ment pas le loiſir de donner la moindre at-
» tention à des êtres réduits au ſeul inſtinct,
» & dont elle n'entend ni ne parle la langue.

» Une troiſième, fière de ſa beauté, de ſa
» naiſſance, de ſon rang, de ſa faveur, dé-
» daigne tout ce qui n'eſt pas gens de la cour,
» intérêt de cour, intrigue de cour, étiquette
» de cour. Comment deſcendroit-elle de
» ſa grandeur à étudier, aimer, ſoigner de
» vils animaux?

» On peut compter encore dans la claſſe
» des indifférentes à leur égard, le bel-eſprit
» & la dévote de profeſſion; elles auroient

» honte ou fe feroient fcrupule de commer-
» cer, pour ainfi dire, avec eux; de leur fup-
» pofer des idées & des fentimens; de fe laif-
» fer affecter ou diftraire par des machines à-
» peu-près femblables à une pendule; d'in-
» terrompre, pour s'en occuper, ou des dif-
» fertations métaphyfiques, ou des exercices
» de piété oftenfible; & en total de dégrader
» la dignité de leur être propre, en recon-
» noiffant plus d'un rapport entre le genre
» humain & les animaux.

» Les hommes ne font pas plus exempts
» de ce faux mépris ou de ce faux enjoue-
» ment. Même ceux qui aiment, difent-ils,
» les chevaux à la fureur, n'aiment en effet
» qu'à montrer leur adreffe à les manier, leur
» habileté à les choifir, & la dépénfe qui en
» réfulte.

» Rien de tout cela ne conftate ni une vé-
» ritable averfion, ni un goût réel pour les
» animaux.

» Mais quiconque les détefte affez fran-
» chement pour les voir traiter fans pitié,
» leur faire du mal fans regret, ne ménager
» que les brutes indifpenfablement néceffai-

» res à ſes beſoins, & les y croire ſeulement » deſtinées ; quiconque uſe du pouvoir inſo- » lent & barbare de détruire ou tourmenter » des êtres qu'on n'a point créés ; qui ne ſont » point nuiſibles ; auxquels le droit de vi- » vre & d'être heureux appartient comme à » nous ; quiconque entend ſans émotion » le cri plaintif de l'animal qu'on mal- » traite, qu'on égorge ſans néceſſité, a cer- » tainement un cœur froid & même cruel.

» Qu'on obſerve ce que deviennent les » enfans qui ſe plaiſent à tordre le cou à » des oiſeaux ; les domeſtiques qui ſe diver- » tiſſent à faire jouer un chat en lui jetant » une ſouris vivante, ou à empoiſonner des » chiens qui les impatientent ; qu'on remar- » que quelle eſt l'humeur habituelle, le de- » gré de bienfaiſance des gens qui écartent » toujours avec brutalité l'animal qui les » flatte, qui aſſomment les chevaux, ou les » excèdent de fatigues ; on verra que cette » férocité ne fait que s'accroître par l'habi- » tude de ne pas la combattre, & au con- » traire de s'en applaudir ; par les occaſions » ou l'intérêt mal-entendu qui les engagent

» à s'y livrer; & finit par être dangereuſe à
» la ſociété.

» Mais on n'a rien à craindre des ames
» douces, tendres, réfléchies, attentives,
» qui apperçoivent dans les animaux fami-
» liers, des êtres ſingulièrement bien or-
» ganiſés, reconnoiſſans, fidèles & dignes
» de ménagemens & de ſecours.

» L'homme aſſez équitable pour reſpecter,
» prolonger leur exiſtence; qui craint de
» faire, de voir ſouffrir tout ce qui eſt ſuſ-
» ceptible de douleur; qui veut rendre heu-
» reux les compagnons de ſa retraite, de
» ſes travaux, & ſouvent de ſes infortunes;
» avoir le plaiſir de les connoître, d'étudier
» leurs mœurs, de les aimer, d'en être
» amuſé, ſera ſûrement bon père, bon maî-
» tre, bon mari, bon ami, & par conſéquent
» bon citoyen ».



LETTRE QUATRIÈME.

J'AI un fils que j'aime beaucoup; on prétend que je l'aime trop. Je fuis fans ceffe en guerre avec ma famille qui foutient que je le gâte. Ils difent tous qu'il faut mettre fur mon compte les fottifes qu'il fait. Je crois bien qu'ils ont de l'amitié pour mon fils; mais l'un a l'amitié d'un oncle, l'autre d'un coufin, &c. moi, j'ai l'amitié d'un père, & cette amitié-là ne reffemble à rien. Je vous prie de m'accorder une place dans votre Journal, pour leur déclarer une fois pour toutes, qu'ils ne parviendront jamais à me prouver que j'ai tort, & qu'ils m'ennuieront fans me changer. Pour prix d'un tel fervice, Meffieurs, je crois devoir vous énoncer leurs prétendus griefs, & vous communiquer mes défenfes.

Les fottifes que fait mon fils, font, difent-ils, inexcufables, par cela feul qu'il a beaucoup d'efprit. Le drôle n'en manque pas; il fait même de très-jolis vers; il a une ma-

nière de narrer, vive & ſpirituelle ; & ſi je lui apprends quelque aventure plaiſante, je la trouve encore plus jolie quand il la raconte lui-même ; enfin je ſerois l'homme du monde le plus content s'il étoit auſſi irréprochable dans ſa conduite, qu'il eſt aimable par ſes manières. Mais il s'aviſe de donner dans la dépenſe, d'avoir des intrigues galantes ; & ce n'eſt pas encore aſſez pour moi de les payer, il me faut encore eſſuyer des reproches de toute ma famille. Si je fais l'éloge de l'eſprit de mon fils ; c'eſt ce qui le condamne, s'écrie-t-on. Voilà leur refrein, & quand une fois ils y ſont entrés, ils n'en ſortent plus. Or, moi, Meſſieurs, je ſoutiens que l'eſprit ne détermine jamais la conduite d'un jeune homme ; ce ſont nos ſens ou notre cœur qui nous font agir ; & nos ſens & notre cœur ne dépendent point de notre eſprit ; en un mot, bien voir n'eſt pas toujours une raiſon pour bien faire ; & c'eſt par ce principe-là ſeul qu'on peut expliquer les contradictions qui ſe trouvent ſi ſouvent entre nos actions & nos diſcours. C'eſt ainſi que nous voyons chaque jour le même homme faire de beaux

livres dans ſon cabinet, & des ſottiſes dans le monde.

On ne manquera pas de me dire qu'un homme d'eſprit a cet avantage ſur un ſot, qu'il peut au moins raiſonner ſa conduite. Cela eſt vrai. Qu'en réſulte-t-il? C'eſt qu'il voit beaucoup mieux les ſottiſes qu'il a faites. Je veux même qu'il ſoit plus à portée de voir celles qu'il peut faire : c'eſt un avantage ſans doute, mais il eſt bien contrebalancé; car ſi, d'un côté, un homme d'eſprit a de plus puiſſantes armes pour combattre ſes paſſions, d'un autre côté auſſi ſes paſſions n'en ſont que plus fortes ordinairement. De là je conclus, Meſſieurs, que mon fils n'eſt pas plus repréhenſible que ſi c'étoit un ſot; & j'ai cette reſſource encore, qu'au moment où ſes paſſions ceſſeront de contrarier ſon eſprit, il n'en ſera pas moins ſage, & qu'il en ſera plus aimable.

J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE

LETTRE CINQUIÈME.

SI les femmes, Meſſieurs, n'ont aucune autorité légale ſur l'ordre public, elles ont au moins le droit de ſe plaindre. Eh! quoi, Meſſieurs, ce ſera donc toujours le 25 du mois d'Août, à trois heures après midi, que ſe tiendra la Séance publique de l'Académie Françoiſe? Ah! bon Dieu! quelle horrible nuit je viens de paſſer, pour y avoir été hier! J'en ai encore une migraine horrible; & mes nerfs ſont dans un état déplorable. Obliger des femmes de changer l'heure de leur dîner, ou de s'en paſſer, pour ſe raſſembler dans une étroite enceinte, pendant les plus fortes ardeurs de l'été! Il me ſemble que l'Académie, ſur ce point-là, ne fait pas preuve de galanterie; que ce n'eſt pourtant pas pour rien qu'elle eſt nommée par excellence l'Académie Françoiſe; & qu'elle pourroit répondre mieux au titre dont elle eſt honorée. Il eſt vrai, Meſſieurs, qu'on ne peut guère changer le jour; mais l'heure, pouvoit-on en

choifir une plus incommode? Cet ufage a fans doute été établi dans un tems où l'on dînoit à midi; dans un tems où l'on avoit de groffiers eftomacs qui digéroient vîte & facilement : mais aujourd'hui ce n'eft pas fe conformer à la délicateffe de nos organes. En vérité, cela crie vengeance. D'ailleurs on prétend qu'autrefois les femmes ne paroiffoient pas aux Séances publiques. Aujourd'hui qu'elles font devenues favantes, Meffieurs de l'Académie auroient dû devenir plus galans. Je vous prie donc de vouloir bien leur faire parvenir mes plaintes par la voie de votre Journal, & de les engager, s'il fe peut, à ne plus condamner de jolies femmes à fe paffer de dîner ou de digeftion.

J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE SIXIÈME.

JE viens d'avoir une maladie qui m'a cruellement & très-long tems inquiété ; mais je ne ſavois pas ce que je viens d'apprendre en entrant en convaleſcence ; c'eſt que j'étois malade d'un rhume fort à la mode, & qu'on appelle *la Coquette*. J'avoue que je ne l'aurois pas ſoupçonné. Il n'eſt que les François pour donner les noms les plus plaiſans aux choſes les moins plaiſantes ; car j'imagine que cette dénomination eſt moderne ; & je ne crois pas qu'on l'ait jamais trouvée dans les ouvrages du ſavant Hippocrate. Je préſume que le premier qui a inventé ce nom, c'eſt quelque Amant jaloux d'une Coquette, qui s'eſt trouvé auſſi tourmenté par ſa maladie qu'il l'avoit été par ſa Maîtreſſe. Quoi qu'il en ſoit, je ne peux plus douter que cette dénomination n'exiſte réellement, car je viens d'être témoin d'une Anecdote que je vais vous raconter.

Un jeune homme de Province avoit été

fort amoureux, éperduement amoureux d'une femme charmante, mais qui avoit bien au moins autant de coquetterie que de beauté, & dont le caractère étoit si fort connu, qu'on ne la nommoit plus autrement que *la Coquette*. Le jeune homme en étoit fort jaloux; & l'on sent que l'humeur de sa Maîtresse a dû le mettre à de rudes épreuves. Quoique heureux avec elle, il souffroit jour & nuit d'un amour dont il vouloit & ne pouvoit se guérir. Il voyoit moins souvent sa Maîtresse; il essayoit d'en dire du mal; il se plaignoit toujours : mais il étoit toujours amoureux de la Coquette; car je vous ai dit que c'est ainsi qu'on la nommoit. A la fin, il résolut de recourir au grand spécifique, c'est-à-dire à la fuite. Il est incontestable que c'est le remède le plus souverain : mais il n'est pas facile à prendre; il le prit, il s'expatria pour venir à Paris : il avoit prié qu'on ne lui parlât plus de la Coquette; il n'osoit ouvrir aucune lettre, de peur d'y lire son nom; il n'osoit presque regarder, de peur de la trouver sous ses yeux, tant ce qu'il avoit souffert avoit laissé dans son ame une profonde terreur.

Il étoit enfin parvenu à y songer un peu moins en approchant de Paris; il se flattoit presque de l'avoir oubliée, lorsqu'en arrivant, il se trouva assez sérieusement malade. Il se consoloit de cet accident, en songeant au moins qu'il n'auroit plus à souffrir de sa Maîtresse. Le lendemain comme il se plaignoit de sa maladie, & qu'il en expliquoit les symptômes : savez-vous, lui dit-on, ce qui vous rend malade? c'est la Coquette. A ce mot, le pauvre garçon se trouva presque mal. Ah! bon Dieu, s'écria-t-il! le croyez-vous? = Je suis donc bien malheureux! quoi! c'est encore elle! je ne pourrai donc jamais lui échapper! c'est donc en vain que j'aurai quitté mon pays pour la fuir. = Comment, lui dit-on, vous avez quitté votre pays pour la fuir! mais elle est à Paris. = Ciel, reprit le malade! que m'apprenez-vous? elle est à Paris? = Assurément. = Et où, s'il vous plaît? = Parbleu, par-tout. = Oh! oui, je le crois; elle est toujours partout. Ah! je vois bien qu'il me faudra mourir. Alors on se mit à le rassurer, en lui disant qu'on n'en mouroit pas. *L'imbroglio* dura quelque tems encore; mais un mot lâché le

fit cesser. On s'apperçut que l'un parloit d'un rhume, & l'autre d'une Maîtresse. La scène ne laissa pas que de m'amuser, moi, qui aime la Comédie, & qui en étois sevré depuis quelque tems. Enfin le jeune homme sortit d'erreur, un peu honteux pourtant de la méprise. Il ne songe maintenant qu'à guérir, non sans avoir pesté contre un Peuple, dont les étranges dénominations nous exposent à confondre un rhume avec une jolie femme.

J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE SEPTIÈME.

JE ſuis rendu : je n'en peux plus; mais la colère me donnera la force de vous écrire. Quel chemin j'ai déjà fait! Que de courſes inutiles! Maudits ſoient les uſages qui font courir les gens en vain! Pardon, Meſſieurs, vous n'entendez rien à mes plaintes; mais les perſonnes en colère crient toujours long-tems avant de s'expliquer. Voici enfin mon aventure.

Je reçus hier un billet de Mariage, qui, ſuivant l'uſage reçu, contenoit les noms, ſans les qualités, des perſonnes intéreſſées. Il faut vous dire que je ſuis très-ponctuel; j'ai cru devoir ce matin faire ma viſite. Mais le haſard veut que je connoiſſe quatre ou cinq perſonnes qui portent le nom du marié. J'ai penſé que c'étoit celui qui logeoit le plus près de moi; j'y trouvois plus de vraiſemblance, peut-être parce que j'y voyois moins de chemin à faire. J'ai trouvé mon homme; & en l'abordant, je l'ai complimenté ſur le ma-

riage de fon fils. De mon fils, m'a-t-il répondu? eh! Monfieur, je n'ai qu'une fille. = Ce n'eft donc pas de vous que j'ai reçu ce billet de Mariage? = Il m'a dit que non; fur cela je me fuis excufé; j'ai repris mon compliment, afin de l'adreffer mieux, & je fuis forti.

C'eft donc celui de la rue du Temple, ai-je dit à moi-même. Et auffi-tôt du Fauxbourg S. Germain où j'étois, je me fuis acheminé vers la rue du Temple. Je trouve encore celui à qui j'allois faire mon compliment de mariage. Jugez, Meffieurs, de l'à-propos : il venoit juftement de payer les frais de l'enterrement de fon fils. Vous fentez comment a été reçu mon compliment; vous fentez combien j'ai été honteux de ma politeffe. Je me fuis efquivé bien vîte, comme un homme qui a fait un mauvais coup. Je tordois mon maudit billet dans mes doigts, & j'aurois terminé là mes courfes, fi je n'avois dit : ce ne peut être que celui du Palais Royal; & je m'en voulois bien de n'avoir pas commencé par lui. Je ne lui trouvai pas, à la vérité, un air bien gai en arrivant. Cepen-

dant une partie du billet que j'avois reçu ſe rapportoit au mieux à ſa ſituation. Son fils s'étoit marié; mais au moment où j'entrai, il venoit de faire enfermer ſa femme pour crime de lèze-mari au premier chef. Or, figurez-vous ma ſituation & la ſienne (car il étoit préſent), lorſqu'en ſaluant ſon père & en l'embraſſant, je lui ai dit : Monſieur, je me réjouis fort du mariage de M. votre fils; je ne doute point qû'il n'y trouve ſon entière ſatisfaction! Ce *je me réjouis fort*, cette *ſatisfaction* appliquée à ce mari qui étoit furieux, l'ont jetté dans un tranſport dont il n'a pas été le maître. Il m'a dit que cette plaiſanterie étoit auſſi cruelle qu'indécente; il a vomi un torrent d'invectives; & je vous avoue qu'en ſortant (ce que j'ai fait le plutôt poſſible), je me ſuis eſtimé heureux d'en être quitte pour des injures.

Enfin j'étois ſi honteux de mes complimens de congratulation, qu'ayant rencontré dans la rue le père du véritable marié, je ne lui en ai pas dit un ſeul mot : je ne lui ai parlé que de choſes vagues & d'un ton d'humeur. Il a fallu qu'il m'en ait parlé le premier;

auſſi m'a-t-il dit que j'étois bien froid ou bien dédaigneux; je me ſuis excuſé le moins gauchement qu'il m'a été poſſible; & je ſuis rentré chez moi, bien las & bien en colère.

Vous conviendrez, Meſſieurs, qu'il eſt fâcheux pour un homme auſſi exact que moi ſur les bienſéances, de remplir ainſi en vain ſes devoirs de politeſſe, & de recevoir des injures pour des complimens. C'eſt un impertinent uſage, un attentat contre le repos des Citoyens polis, que d'inſcrire des noms ſans qualités dans un billet; & j'avertis par cette Lettre tous mes amis & connoiſſances que, ſi j'en reçois de pareils, malgré mon amour pour la politeſſe, je ne ſors pas de mon fauteuil.

J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE HUITIÈME.

TOUT Paris lit votre Journal. Il m'a pris envie d'y consigner des plaintes que je n'ose faire directement à la personne qui en est l'objet. Il est à présumer qu'elle les lira; & peut-être en aurai-je satisfaction.

Il faut vous dire que j'ai pour voisin un homme qui devroit, & qui voudroit peut-être n'en point avoir. Cet homme, grand ami du silence, feroit beaucoup mieux d'habiter une Chartreuse dans une forêt, qu'un hôtel à Paris. Ce sont des plaintes continuelles sur ses voisins toujours trop bruyans; & comme il est considéré dans la maison, il a déjà fait donner congé à nombre de locataires. Il n'y a pas un seul de nos domestiques qui n'ait été aux prises avec lui. Il prétend que *ces gueux-là* ne doivent pas chanter. *Cet homme assurément n'aime pas la musique.* Le rire même l'incommode; il trouve qu'il y a autant de plaisir & plus de décence à rire tout bas. Une porte poussée un peu trop rudement

le fait crier contre la Police de Paris ; & l'autre jour, il alla porter des plaintes aux Magiſtrats, parce que ſouvent le ſoir, on s'amuſe à donner du cor à l'autre extrêmité de la rue, qui eſt fort longue. Il faut l'entendre ſurtout déclamer contre cet inſtrument infernal, qu'on devroit, dit-il, bannir de tout bon Gouvernement. Il fait autant de bruit que le cor lui-même. Enfin, ce matin même il eſt monté chez un de nos voiſins, qui a le malheur d'être enrhumé depuis quelques jours ; & il l'a fortement grondé ſur ſon rhume impatientant & attentatoire à la ſanté des Citoyens, prétendant qu'il a mal à la poitrine, toutes les fois qu'il l'entend touſſer dans l'eſcalier.

Je pourrois, Meſſieurs, pouſſer ces détails juſqu'à l'infini : mais j'aurois l'air de vouloir faire ſa ſatyre ; & mon ſeul but eſt de lui faire entendre que paſſer ſa vie à ſe plaindre du bruit, c'eſt être plus incommode que ceux qui le font ; & qu'auſſi-tôt qu'un ſeul homme eſt importuné par vingt autres, il ſeroit plus naturel que l'homme importuné ſe retirât, que de chaſſer les vingt importuns.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE NEUVIÈME.

J'AI à vous consulter; mais si vous voulez que je suive vos conseils, conseillez-moi, je vous prie, ce que j'ai envie de faire. J'ai la manie d'avoir chez moi toutes sortes d'animaux : on m'y trouve sans cesse environné d'oiseaux de toute espèce, de chats, de chiens, &c. Il n'y a dans ma maison qu'un Maître & un Domestique, & je ne crois pas qu'il y ait dans Paris d'Hôtel ni de Palais aussi peuplé que mon appartement. Mes bêtes me font grand plaisir; mais j'avoue que l'ennui de vivre avec les hommes, entre pour quelque chose dans mon amour pour les animaux. Quelques personnes qui viennent chez moi, me semblent fâchées d'y trouver cette nombreuse compagnie, & paroissent toutes prêtes à me demander la préférence. Je vous prie, Messieurs, de me dire quel parti vous croyez que je dois prendre; mais je vais vous dire, moi, celui que j'ai pris. Je me suis absolument décidé à fermer ma porte à tout le monde,

plutôt que de chaſſer mes chers commenſaux ; & je me ſers de la voie de votre Journal pour le ſignifier à qui il appartiendra. Je trouve chez moi tout ce qu'il me faut pour m'occuper & pour me diſtraire; & je ne rougis point d'en faire l'aveu, depuis ce qu'on m'a appris du fameux Crébillon. On aſſure que ce Poëte Tragique avoit pour les chiens le plus tendre penchant; il ramaſſoit & emportoit ſous ſon manteau tous ceux qu'il rencontroit dans la rue ; beaux ou laids, propres ou non, ils trouvoient chez lui l'hoſpitalité; mais il exigeoit de chacun d'eux certain exercice; & quand, au terme preſcrit, l'élève étoit convaincu de n'avoir pas profité de l'éducation qu'on lui donnoit, l'Auteur de Rhadamiſte le reprenoit ſous ſon manteau, l'alloit poſer ſur le pavé où il l'avoit ramaſſé, & détournant les yeux en gémiſſant, il l'abandonnoit à ſon mauvais ſort.

Pour moi, Meſſieurs, au milieu de mes chers animaux, je n'ai plus rien à deſirer; je trouve mon ami dans mon chien, & je compte ſur ſa fidélité. Il garde ma maiſon; il veille ſur ma perſonne ; j'ai même obſervé qu'il

avoit ſoin d'aboyer plus bas quand j'étois malade : quand je me porte bien, il réjouit mes yeux par ſes ſauts & ſes gambades ; & il guidera mes pas, ſi je deviens jamais aveugle.

Je cauſe avec mon perroquet ; & en vérité plus d'une fois, quand j'ai été forcé de converſer avec quelqu'un dans le monde, & que je reviens à mon cher perroquet, il me ſemble que je n'ai pas changé de converſation.

Je m'amuſe avec mon ſinge, & depuis que je ſais qu'un certain Empereur jouoit avec le ſien aux échecs, je ne ſuis pas honteux de jouer avec le mien.

Mes oiſeaux me donnent des concerts ; ils m'épargnent les frais d'un quart de loge : leurs chanſons ſont pour moi des opéras, & ce qu'il y a de plus heureux, c'eſt que ce ſont des opéras ſans paroles.

Mes hôtes me donnent occaſion d'exercer plus d'une vertu ; ma patience quelquefois, mais ſouvent auſſi ma bienfaiſance. Je rends des ſervices, je porte des ſecours moi-même, & j'ai le bonheur de voir tout un peuple vivre de mes bienfaits : j'ai auſſi des jouiſſances d'amour-propre ; car enfin je m'apperçois

que j'ai plus d'esprit que toutes mes bêtes ; mon singe en a pourtant assez pour exciter mon émulation, & pour ne pas affliger mon orgueil par des triomphes trop faciles.

Telle est, Messieurs, ma société habituelle ; elle me procure un bonheur qui n'est pas envié & des plaisirs exempts de crainte. Je n'ai jamais de mauvais tours à redouter : dans le monde, les frippons & les honnêtes gens se ressemblent ; parmi les animaux, la taille & l'habit annoncent toujours le caractère ; le loup se montre toujours sous l'habit d'un loup ; le serpent sous la peau d'un serpent.

J'espère, Messieurs, que vous voudrez bien approuver mes principes & communiquer mes intentions.

J'ai l'honneur d'être, &c. L'HERMITE.



LETTRE

LETTRE DIXIÈME,

D'UN jeune homme à ſon ancien Ami de Collège.

AH ! mon ami, ouvre-moi ton ſein ; j'ai tant de chagrins à y épancher ! Ne m'abandonne pas dans ce cruel moment : j'ai beſoin des conſeils & des ſecours de l'amitié. Je t'ai vu jaloux de mon bonheur, & il étoit digne d'envie. Je dois poſſéder une fortune conſidérable : voilà pour mon ambition ; mais tu m'as connu des jouiſſances plus pures & plus douces ; tu m'as vu m'applaudir mille fois de la tendreſſe d'un père & d'une mère qui ſembloient ne reſpirer que pour moi. Tu as été le témoin de leurs ſoins continus, de leurs tendres inquiétudes. J'étois le plus heureux des fils ; & j'oſe le dire, ma tendreſſe pour les auteurs de mes jours, me rendoit digne de l'être. Ce langage t'allarme peut-être ſur les ſentimens, ſur la conduite de ton ami. Raſſure-toi : mon cœur eſt toujours irréprochable ; je mérite toujours leur tendreſſe, & je la poſsède

encore. Mais, mon ami, combien ce bonheur est empoisonné! mes parens qui m'aiment toujours, ont cessé de s'aimer entr'eux; la discorde a divisé leurs esprits & leurs cœurs; enfin je les vois sur le point d'être séparés ou volontairement ou par la voix de la Justice. Eh! quoi! l'amitié d'un père & d'une mère ne suffit donc pas à un fils pour être heureux! Peins-toi mon horrible situation, si le Ciel ne détourne point le malheur dont je suis menacé. Je cesserai d'habiter avec l'un des deux. Suivre un père sera sans doute un bonheur pour moi; mais pourquoi faut-il que j'abandonne une mère? Quand j'irai la voir, faudra-t-il que j'en fasse un mystère? faudra-t-il cacher comme un acte de devoir comme un crime, une action punissable? Pourrois-je me résoudre, pour plaire à un père qui m'est toujours cher, à condamner une mère que je chéris? Entendrai-je blâmer tout ce que j'aime sans avoir le pouvoir d'en prendre la défense? Pourrois-je me décider à condamner l'un ou l'autre, quand je les aime tous les deux? Que dis-je? si j'avois le malheur de me décider? si j'allois les juger & faire un choix? l'un des

deux feroit perdu pour mon cœur. Ah ! cette idée me fait frémir. Non, il me faut un père, une mère : tous deux font néceffaires à mon bonheur.

O mon ami ! je t'en conjure : va les trouver, fi mon repos, fi ma vie t'intéreffe. Si tu crains que ton âge ne te donne trop peu de pouvoir fur leurs efprits, ton père fut toujours l'ami du mien ; daigne l'intéreffer en ma faveur ; qu'il voie l'un & l'autre, qu'il leur dife que ma vie eft attachée à leur union. Oui, mon ami, fi on les fépare, je fens que j'en mourrai. Ce motif les fléchira peut-être ; car ils n'ont pas ceffé de m'aimer. Ils ne voudront pas avoir à fe reprocher la mort d'un fils. Dis-leur bien que je veux les aimer tous les deux ; que je ne veux pas prononcer entre deux cœurs qui me font également chers ; & que je me croirois criminel, fi je trouvois l'un des deux injufte. Va, cours, ne perds pas un moment ; & fonge que du fuccès de tes démarches dépend le bonheur de ton ami.



LETTRE ONZIÈME,
RÉPONSE DE LA MÈRE
DU JEUNE HOMME.

On m'a communiqué, mon fils, une lettre que tu avois écrite à ton ami. Elle m'a fait verser de douces larmes, dont je veux te remercier. Elle a fait plus; elle a opéré une révolution dont je veux t'annoncer moi-même la nouvelle : ce sera l'expiation du chagrin que je t'ai fait souffrir, & la récompense du plaisir que tu m'as causé. Tu viens de changer mes sentimens; & ce projet de divorce que j'avois conçu, est déjà bien loin de ma pensée.

Deux jours plus tard, il alloit s'exécuter. Pour éviter un éclat qui effrayoit ton père & moi, nous avions discuté nos intérêts & pris nos arrangemens : nous étions d'accord; c'est-à-dire que dans deux jours nous allions être séparés. Je le confesse, je ne voyois dans ma démarche que le retour de ma liberté; & je

n'avois pas songé encore si elle pouvoit me dédommager des plaisirs qu'elle me coûtoit, des sacrifices que je lui faisois volontairement. Ta lettre a décillé mes yeux, elle a éclairé mon esprit, en parlant à mon cœur.

Tu as donc craint d'avoir à choisir entre ton père & moi! Ah, mon ami! cette idée qui ne s'étoit pas encore présentée à mon esprit, m'a fait frémir en lisant ta lettre. A quel malheur s'exposoit mon cœur maternel! Je risquois donc de perdre ta tendresse! Peut-être cette crainte ne se seroit point réalisée: peut-être n'aurois-tu pas cessé de m'aimer: mais enfin il s'agissoit de ton cœur, & j'étois mère. J'ai cherché à me vaincre moi-même, je me suis rappellé mes devoirs: le desir de trouver mon époux plus aimable, m'a rendue plus indulgente à son égard; j'ai vu en lui des qualités qui m'étoient échappées jusqu'alors; enfin ce projet, qui ne me sembloit que raisonnable, je rougis maintenant d'avoir pu le concevoir. Je ne te cacherai pas, mon fils, que la même révolution s'est opérée dans le cœur de ton père. En cherchant à se rapprocher, nos cœurs se sont

mieux connus. Nous ne pouvons pas nous diſſimuler que tu as été le ſeul objet de nos premières démarches ; mais nos efforts n'en ont pas été moins heureux : la diſcorde n'habite plus parmi nous ; nous nous ſommes vus d'abord pour toi ; nous nous voyons aujourd'hui pour nous-mêmes. Que ne te dois-je pas, mon fils, (cet aveu ne m'humilie point) ! Vois quel bonheur tu m'as procuré ! J'allois renoncer à un époux : je m'expoſois à perdre un fils ; tu m'as rendu l'un & l'autre. Que je t'en remercie ! Pour jouir des plaiſirs d'une mère, j'ai appris à remplir les devoirs d'une épouſe. Tu as étendu, multiplié les objets de mon bonheur, & tu m'as fait connoître une vérité que je n'oublierai jamais : c'eſt que l'amour marternel eſt la ſource de bien des vertus.



JUSTICE ET GRACE,

CONTE, OU FABLIAU.

DU tems des galans Chevaliers,
Artus à Graduel tenoit sa cour plénière.
Par-tout autour de lui sa faveur coutumière
Prodigua l'or & les lauriers.
Dans cette fête solemnelle,
Un Preux chéri de tous, fut par lui délaissé:
Nul bienfait ne paya sa valeur & son zèle;
Des Chevaliers du tems il étoit le modèle,
Le plus brave, le plus fidèle,
Et le plus mal récompensé.
Lanval (c'étoit son nom) vivoit dans la détresse;
Et le tableau de la prospérité
L'affligeoit plus encor, le tourmentoit sans cesse.
Quelle est triste, la pauvreté,
Quand on la voit assise auprès de la richesse!

N'Y pouvant plus tenir un jour,
Sans faire ses adieux, il partit de la Cour.

Quelle route a-t-il prise? il n'en a pris aucune;
Ne guidant pas, mais suivant son cheval
Qui ne peut le mener plus mal
Que n'a fait l'aveugle fortune.
Notre languissant Chevalier
Arrivé dans un pré qu'arrose une onde pure,
Pour laisser reposer & paître son coursier,
Va se coucher sur la verdure.
Sur son coude appuyé, près de l'eau qui murmure,
Il la voit des yeux de l'ennui,
Pour qui chaque minute, a la lenteur d'une heure;
Les flots s'écoulent devant lui,
Et sa tristesse lui demeure.

Tandis qu'il rêve assez profondément,
Un bruit soudain lui fait tourner la tête:
Deux Nymphes en habits de fête
Viennent vers lui : leur taille & leur regard charmant
Le font rêver encor, mais autrement.
Beauté fleurit sur leur visage;
Plaisir éclate dans leurs yeux;
Et leur sourire gracieux
Est garant d'un heureux message.
On l'aborde; & d'un air joyeux,
Chacune l'invite à se rendre
Sous une tente assez près de ces lieux,
Où leur jeune maîtresse a promis de l'attendre.
Ces mots ont réveillé Lanval:
Tout fier d'un rendez-vous qu'il a peine à comprendre,
Il oublie en partant jusques à son cheval.

Arrivé sous la tente, un dais où l'on admire
Richesse & goût, graces & majesté,

Lui laiſſe voir une jeune beauté,
Dont l'éclat l'éblouit, dont le charme l'attire.
D'un aigle d'or le dais eſt ſurmonté.
Sur un lit qu'a paré la pompe orientale,
Placée artiſtement, à ſa vue elle étale
De ſes appas le luxe éblouiſſant.
Leur pouvoir, leur nombre eſt ſi grand,
Qu'à ſes yeux les deux demoiſelles,
Qu'en allant il trouvoit ſi belles,
Ceſſent de l'être en arrivant.
Un manteau qu'a rougi la pourpre, & qu'avec grace
L'hermine, au blanc duvet, a doublé mollement,
Semble tomber négligemment
Sur ſes épaules qu'il embraſſe.
Il étoit entr'ouvert. Le ſoleil chaleureux
(L'été lançoit alors ſes feux)
Etoit le motif ou l'excuſe
De ce déſordre ingénieux :
D'amour peut-être auſſi c'étoit là quelque ruſe ;
Souvent Amour dans ſes loiſirs,
Par ruſe, ô le méchant! augmente nos plaiſirs.
Enfin, par un art qu'on devine,
Ce manteau laiſſe voir à l'œil obſervateur
Une peau plus blanche & plus fine,
Que cette hermine
Qui perd en la touchant un peu de ſa blancheur.

IMMOBILE & muet en voyant cette belle,
Lanval n'a de vivant que le cœur & les yeux ;
« Beau Chevalier, c'eſt vous ſeul, lui dit-elle,
» Que je viens chercher en ces lieux.
» Je ne vous vis qu'une heure, & j'aime pour la vie ;
» Et je ſaurai ſi bien vous prouver mon amour,

» Que votre sort assez triste en ce jour,
» Aux plus grands Rois va faire envie ».
A ce discours aussi clair que galant,
Lanval s'enflamme ; & plus fier & plus tendre,
« Belle, dit-il, ordonnez à l'instant ;
» Il n'est rien que pour vous mon cœur n'ose entreprendre ;
» Il est à vous, si vous daignez le prendre.
» Soit ; mais, répond la belle avec un doux souris,
» N'attendez pas, je vous en avertis,
» Que de long tems on veuille vous le rendre ».

Les Nymphes qu'appelle un signal,
Des plus riches habits viennent orner Lanval.
Quand sa parure fut complette,
On le trouva bien plus beau, fait au tour ;
Mais la joie & sur-tout l'amour
L'ont embelli bien plus que sa toilette.
Vint le dîner après ! ô comme il est ravi !
Outre une chère exquise autant qu'elle est nouvelle,
Par deux belles il est servi,
Et sa mie est encor plus belle.
On verse le nectar ; & sans le savourer,
Distrait, il consent à le boire ;
Bacchus vouloit bien l'enivrer,
Mais l'amour seul en eut la gloire.
Le dîner lui parut chamant ;
Il se trouva bien mieux, quand les gens desservirent.
Mais que firent après la belle & son amant ?
Je n'en sais rien ; l'histoire seulement
Dit qu'au dessert les deux Nymphes sortirent.

Lanval n'est plus le même ; en lui dans ce beau jour,
Le courtisan n'est plus, l'homme semble renaître ;
Il ne connoît d'autre Roi que l'amour ;

Et d'autre Cour qu'un pavillon champêtre.
Tel étoit son bonheur, qu'en ce séjour charmant
Il eût passé sa vie entière
Qui n'eût été qu'un doux moment.
Mais quand le jour au bout de sa carrière,
Eut vu dans l'ombre expirer sa lumière;
« Du destin rigoureux il faut subir la loi,
» Nous quitter, dit la Fée : auprès de votre Roi,
» Allez vivre dans l'opulence;
» Vous pouvez étaler une magnificence,
» Digne de vous, digne de moi.
» Ne craignez rien; par mon art votre bourse;
» En se vuidant, va se remplir encor;
» Vous pouvez y puiser de l'or,
» Sans jamais en târir la source ».

Le beau présent! quel bien vaut ce trésor?
Telles bourses seroient commodes.
Par malheur dans ce siècle où l'art
Et des *Bertin* & des *Beaulard*
A si fort enrichi les modes,
On n'en fait plus. « Si vous me desirez;
» Continua la Fée aussi tendre que belle,
» Qu'un mot, un soupir me rappelle,
» Et soudain vous me reverrez.
» Mais gardez sur nos feux un éternel silence;
» Un seul mot pour jamais vous ravit ma présence ».
Elle le chasse alors bien tendrement;
C'est en pleurant qu'elle le quitte;
Elle lui dit enfin : allez-vous-en,
Comme on dit, revenez bien vîte.
Lanval, en s'en allant, a peur de sommeiller

Dans le sein d'un heureux mensonge
Il craint d'avoir fait un beau songe,
Et tremble de se réveiller.

Monté sur son cheval, orgueilleux de son maître,
Il arrive à la Cour, plus digne d'y paroître.
Un cortège nombreux signale sa grandeur,
Et fait briller sa moderne opulence;
Du mérite oublié devenu protecteur,
Il mêle les bienfaits à la magnificence;
Pour la vertu, pour le talent,
De tous côtés, sa bourse se délie;
Il la vuide à chaque moment,
Et la trouve toujours remplie.
Le voilà donc enfin le héros de la Cour;
Les plaisirs à sa voix s'empressoient de renaître;
Mais le plus grand de tous, c'est que la nuit, le jour,
Si-tôt qu'il appelloit l'objet de son amour,
Il le voyoit soudain paroître.
Ces plaisirs sont bien vifs, seront-ils bien constans?
Non: la Reine depuis long tems
Aimoit Lanval, mais d'une ardeur secrète.
Un jour elle fut moins discrète;
Elle osa tout lui révéler.
Il le faut bien. Cœur de sujette
Peut attendre en amour l'aveu qu'elle souhaite;
Mais cœur de Reine a besoin de parler.
« Tout, de ma part, dit-elle, a dû vous faire entendre
» Que je vous estimois, Lanval: de jour en jour
» Mon estime devient plus tendre;
» Si vous voulez, ce sera de l'amour ».
L'embarras de Lanval est facile à comprendre.
De ce double péril qui sauroit se garder?

Si l'on risque tout à céder,
On risque tout à se défendre.
Lanval l'eprouva bien. Mais quoi!
Peut-on donner ce qui n'est pas à soi?
D'une façon froide & polie,
Il fit parler, pour sortir d'embarras,
Zèle, respect, dont on fit peu de cas;
L'amour est une maladie
Que le respect ne guérit pas.

Un respect aussi téméraire
Force la Reine à la colère,
A l'invective même; & Lanval irrité,
Oubliant le respect, & s'oubliant lui-même;
Malgré tous vos mépris, dit-il avec fierté,
Soit Reine, soit sujète, il n'est point de beauté
Qu'on puisse comparer à la beauté que j'aime.

Sans dépit, sans fureur, qui pourroit écouter
Un tel discours? à cette horrible offense,
La Reine dans son lit court soudain se jeter,
Et promet hautement de ne le plus quitter
Que le Roi son époux n'ait juré sa vengeance.
Le Roi chassoit alors. Le soir à son retour
Son épouse, à grands cris, lui demande justice.
Un insolent, trop digne du supplice,
Vient d'oser la *prier d'amour*.
Par ses discours & par ses larmes,
Il a vainement combattu;
Et n'ayant pu séduire sa vertu,
Il ose insulter à ses charmes.
Sans respect pour Sa Majesté,
Il a, dit-il, pour dame & souveraine;
Une beauté cent fois plus belle que la Reine.

Ce discours que des pleurs rendent plus éloquent,
Au cœur de son époux fait passer sa colère;
Et l'ordre est donné sur-le-champ
Pour arrêter le téméraire.

Que fait Lanval? Il s'étoit tristement
Acheminé vers son appartement.
D'un juste effroi son ame étoit remplie;
Il sentoit du remords. Pour lui c'est un tourment,
Non d'avoir à la Reine insulté gravement,
Mais d'avoir parlé de sa mie;
De son parjure il craint le châtiment.
Cette incertitude est mortelle;
Il veut la voir finir, il le craint toutefois;
A peine entré chez lui, tout tremblant il l'appelle;
Mais tout est sourd pour la première fois.
Cette beauté sensible à ses tendres alarmes,
Un seul mot, un soupir, l'amenoit devant lui;
Hélas! il y perd aujourd'hui
De longs discours, & ses cris, & ses larmes.
Tandis que d'ennuis oppressé,
Il laisse sur son sein ses larmes se répandre,
On vient le sommer de se rendre
Aux ordres du Roi courroucé.
Il part. Mais des chagrins qu'on cause à sa tendresse,
Plus que de ses périls son cœur est affligé;
Ce qu'on va prononcer n'a rien qui l'intéresse:
D'avance à mort il est jugé,
Puisqu'il déplait à sa maîtresse.

Triste, mais fier, il comparoît
Au Tribunal qui trâme son Arrêt.
On l'interroge, & sa bouche confesse

Moitié des torts que l'on vient d'énoncer ;
Puis il ſe retire, & leur laiſſe
Le tems d'aller aux voix avant de prononcer.

MAIS cependant plus d'un Juge balance
Tout près d'opiner ſur ſon ſort,
Et craint de condamner à mort
Un Chevalier ſi beau, jeune & plein de vaillance.
Un d'eux (& ſon avis eſt ſur l'heure adopté)
Prétend qu'on le contraigne à montrer ſa maîtreſſe
Pour connoître de ſa beauté,
Et voir s'il a du moins bleſſé la politeſſe,
Sans outrager la vérité.
Triſte & vaine reſſource offerte à la victime !
Par ſa maîtreſſe il n'eſt plus entendu :
C'eſt par ſon crime même, hélas ! qu'il a perdu
Ce qui pouvoit juſtifier ſon crime.

ON alloit prononcer enfin :
C'en étoit fait. On annonce ſoudain
Deux Nymphes que la richeſſe
Pare moins que la beauté ;
Qui ſur deux chevaux gris fringans avec fierté,
Viennent au Roi lui-même annoncer leur maîtreſſe.
Artus leur fait accueil, les traite avec douceur.
Bientôt deux autres damoiſelles,
Même parure, mais plus belles,
Font le même meſſage ; on leur fait même honneur,
Et la dame arrive après elles.
Sur un beau courſier blanc de ſa charge orgueilleux,
Elle attire & charme les yeux,
En étalant fleur de jeuneſſe,
Taille de Nymphe, & beauté de Déeſſe.

Sur ses pas marche un lévrier ;
Un fastueux manteau marque son opulence,
Et sur ses doigts un épervier
Atteste sa haute naissance.

De tous côtés, Chevaliers & bourgeois ;
Gens de tout rang & de tout âge,
Avec grand bruit volent sur son passage ;
Et l'on n'entend qu'un seul cri, qu'une voix,
Ah ! qu'elle est belle ! Artus, sa Cour entière,
Vont l'accueillir sur le seuil du palais ;
« Artus, & vous, Bârons, dit la belle étrangère ;
» Sachez pour quoi devant vous je parois.
» Un de tes Chevaliers, Artus, m'avoit su plaire,
» Lanval qui de t'aimer s'étoit fait une loi,
» Qui t'avoit servi sans salaire ;
» Que j'ai récompensé pour toi.
» Il m'a désobéi : quelque tems par vengeance ;
» Je l'ai soumis à ta sévérité ;
» Mais son cœur m'est toujours resté ;
» Si j'ai puni sa désobéissance,
» Je dois un prix à sa fidélité.
» Bârons, votre justice exige ma présence ;
Pour l'absoudre ou le condamner ;
» Me voici : comparez ; & portez la sentence
» Qui doit punir ou pardonner ».
Tout le monde applaudit. On la trouva trop belle ;
Pour trouver coupable Lanval ;
Près de la Dame on le rappelle ;
Averti par un doux signal,
Il s'élance sur son cheval ;
Et sans autres adieux, il s'enfuit avec elle.

J'IGNORE

J'IGNORE quel climat reçut nos deux époux;
Mais on prétend que jusqu'en leur vieillesse,
Leur bonheur a fait des jaloux.
Lanval de ce jour-là se ressouvint sans cesse;
Et depuis, fort souvent, il disoit à part soi:
Toi, de qui l'espèce humaine
En tout tems reçoit la loi,
Garde, en plaisir comme en peine,
Mon corps sain, mon ame saine;
Et sur-tout préserve-moi
De la haine de mon Roi,
Et de l'amour de ma Reine.



L'AVARE
ET
LE PRODIGUE,
ÉPIGRAMME.

OH! qu'il eſt ſot, ce cynique Harpagon,
Surchargé de travaux, privé de jouiſſance,
Qui fait de ſon logis ſe faire une priſon,
Et vivre pauvre au ſein de l'abondance!
Oh! qu'il eſt ſot ce prodigue Cliton,
Qui s'eſt imaginé que perdre ſes richeſſes,
C'eſt en jouir; qui donnant à foiſon,
Sans répandre un bienfait, fera mille largeſſes!
A les entendre diſcourir,
A voir le train qu'ils oſent ſuivre,
Vous croiriez qu'Harpagon ne doit jamais mourir;
Et que Cliton n'a plus qu'un jour à vivre.



LETTRE DOUZIÈME.

JE ſuis dans une colère épouvantable; & c'eſt contre un de mes amis; contre un homme que j'aime, qui m'aime, & qui me fait tout le mal qu'un homme vindicatif peut faire à ſes ennemis. Comme ſon ami, je crois devoir lui confier tous mes ſecrets; & ſon malheureux caractère le porte à les trahir tous ſans le vouloir. Voilà la ſixième fois qu'il me jette dans les plus grands embarras, ou qu'il me donne les plus violens chagrins par ſon étourderie & ſon indiſcrétion. Que je lui faſſe part d'un projet dont le ſuccès dépende du myſtère, il va m'en demander des nouvelles devant tout le monde, ſans ſonger qu'il eſt écouté. Voudriez-vous bien, Meſſieurs, conſacrer une colonne de votre Journal à repréſenter les dangers de l'indiſcrétion. Vous ne ſauriez employer plus utilement votre éloquence; & il vous feroit aiſé de prouver qu'un homme indiſcret eſt plus dangereux qu'un méchant homme. J'en ai

fait l'épreuve plus d'une fois. Un méchant ne trahit que quand il le veut; un indiſcret trahit ſes amis & lui-même aſſez ſouvent. Je ſais qu'en morale, un méchant homme eſt toujours criminel, & qu'un indiſcret peut faire du mal en ſûreté de conſcience; mais il n'en eſt pas moins vrai que l'indiſcrétion eſt un vrai fléau dans la ſociété; qu'elle nuit, même en voulant ſervir; que ce défaut ſe contracte d'autant plus facilement, qu'il ne ſauroit être puni ſans injuſtice; que la honte n'y eſt point attachée; & que par lui un homme peut s'eſtimer encore, après avoir cauſé la perte d'un ami. Enfin, Meſſieurs, un méchant peut être retenu par la crainte des loix ou tout au moins du déshonneur; la honte peut lui tenir lieu de conſcience; mais on n'échappe point à l'indiſcrétion. Que ſera-ce encore, ſi, comme il arrive aſſez ſouvent, il vient à s'y mêler de l'amour-propre. Les repréſentations alors deviendront tout-à-fait inutiles. Quand vous direz à votre ami, vous êtes un indiſcret; il vous dira, c'eſt que j'ai de la franchiſe. Ainſi votre reproche, loin de le corriger, deviendra pour lui un compliment,

qui flattera sa vanité; & il donnera pour une qualité de son cœur, le vice de son esprit.

Je vous prie donc, Messieurs, de vouloir bien m'aider à corriger mon ami d'un défaut qui peut s'extirper en naissant, & qui se renforce par l'habitude; ou si vous croyez que cette réforme soit trop difficile, dictez-moi, de grace, la conduite que je dois tenir avec lui. Dois-je lui conserver mon amitié, & lui ôter ma confiance? C'est une bien pénible situation pour un cœur sensible! D'ailleurs je dois vous avertir que mon ami est exigeant sur les devoirs de l'amitié. Il se croiroit offensé, si je lui fermois mon cœur; & en effet il a droit d'y lire, tant que je l'appellerai mon ami. Vous voyez, Messieurs, que ma situation n'est pas peu embarrassante. Je voudrois bien ne point passer pour un froid ami, & ne pas exposer à chaque instant mon bonheur. Plaignez-moi, si vous ne pouvez m'en indiquer les moyens; mais que ne vous devrois-je point, si vous pouviez réussir à faire cesser un aussi cruel embarras?

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE TREIZIÈME.

J'AI lu plusieurs fois dans votre Journal des lettres où l'on vous faisoit juges de divers procès de famille. Il est vrai que vous prononcez rarement; mais les plaignans ont au moins la satisfaction d'exposer leurs griefs, & de voir par cette publicité leurs adversaires corrigés ou punis.

Je n'y tiens plus, Messieurs; il faut que j'éclate à mon tour. J'ai beaucoup à me plaindre du sort. Pourquoi cela? Le voici en trois mots : Je suis mariée; je suis jeune; on me trouve jolie; mon mari est riche, & si cela continue, il faut m'enterrer dans six mois. Cela vous étonne? Je vais m'expliquer mieux; vous faire l'histoire de mon mari, c'est vous offrir le tableau de mes douleurs.

Mon mari est riche, mais il est vieux; ce n'est pas là son plus grand tort. Etant jeune, il avoit pris une vieille femme; & étant vieux, il m'a épousée, moi, qui n'ai pas encore dix-sept ans. Voilà qui peut paroître plaisant, &

j'en rirois peut-être la première, si je n'y étois pour rien; mais par malheur je fais les frais du dénouement, & cela gâte l'aventure. Sa première femme, dont il avoit épousé la fortune, & qui croyoit que son or devoit lui tenir lieu de jeunesse & de beauté, étoit pour lui une compagne aussi exigeante qu'importune. Sa jalousie en faisoit un argus aussi ennuyeux qu'incorruptible. Enfin le bonheur du jeune époux ne commença que le premier jour de son veuvage. Il trouvoit les procédés de la dame très-ridicules; il les regarde comme tels encore aujourd'hui. Eh bien! Messieurs, la conduite dont il fut la victime, comme jeune époux, il la tient envers moi, comme vieux mari. Mon air, mes manières, mes habits, mon style même, tout excite son humeur & même sa jalousie. Il se plaint tous les jours à mes parens de mon indiscrétion & de ma légèreté; & mes parens prétendent qu'il a raison quand je me plains de son humeur. On me dit que je savois bien qu'il étoit vieux en l'épousant, & je réponds qu'il savoit bien aussi que j'étois jeune quand il me prit.

Lorsque je consentis à le recevoir pour

époux, malgré ſon âge avancé, je ſavois l'hiſtoire de ſon premier mariage; lui-même me l'avoit racontée plus d'une fois. Je crus au moins qu'en l'épouſant, je le trouverois tout corrigé par ſa propre expérience. Je me figurai qu'il n'adopteroit pas des ridicules dont il s'étoit moqué tant de fois, & dont il avoit été le martyr. Point du tout. On diroit que c'eſt une revanche qu'il veut prendre. Il voudroit toujours me voir louer le tems paſſé que je n'ai pas connu, & blâmer le préſent qui me plaît beaucoup. Il trouve tous nos Acteurs déteſtables, toutes nos Pièces mauvaiſes, tous nos livres bêtes, nos modes extravagantes, & ſur-tout nos jeunes gens ridicules; c'eſt-à-dire qu'il faudroit, ſelon lui, n'aller jamais aux Spectacles, ne plus lire aucun Roman, renoncer aux modes, & ne fréquenter que des vieillards. Vous conviendrez, tout riche qu'il eſt, que c'eſt exiger un peu trop; que ſes procédés ſont uſuraires, & que c'eſt vendre trop cher ſon argent. Il me dit à tout moment de prendre un air plus raſſis; mais que me répondroit-il, Meſſieurs, ſi je le priois de devenir plus jeune?

Je voudrois que vous miſſiez dans vos Feuilles quelque bonne diſſertation ſur les diſproportions d'âge entre deux époux, & que vous priſſiez la peine de tracer une eſpèce de code marital qui marquât les ſacrifices que doit faire le plus jeune, & l'indulgence qui convient au plus âgé. Vous voyez, Meſſieurs, que malgré la légèreté dont on m'accuſe, je viens d'indiquer une nouvelle branche de légiſlation ; j'attends de votre amour pour le bien public tous les efforts néceſſaires pour la réaliſer.

J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE QUATORZIÈME,

En réponſe à la précédente.

LA femme d'un mari âgé vous a porté des plaintes que vous avez accueillies. Cette lettre m'a donné auſſi l'envie de vous parler de mon mariage. J'ai pris comme elle un vieux mari; mais loin d'avoir à m'en plaindre, je n'ai qu'à remercier mes parens qui me l'ont donné. Je vous en fais juges vous-mêmes. Les plaintes de la Dame qui vous a écrit ſont fondées ſans doute; elle s'eſt vengée d'un mari ennuyeux : je veux rendre juſtice à un homme aimable. Ce dernier motif mérite bien autant votre indulgence que le premier : c'eſt ce qui me fait eſpérer l'inſertion de ma lettre.

Mon mari eſt au moins ſexagénaire, & j'ai à peine vingt ans. Eh bien! Meſſieurs, je m'eſtime la femme du monde la plus heureuſe! Et ne croyez pas que ce ſoit par vertu que je m'applaudis de mon ſort: ma conduite ſeroit toujours la même quand j'aurois à m'en plaindre; mais je ne pourrois pas prendre ſur

moi de m'en louer. Ce n'eſt pas non plus la reconnoiſſance qui me fait parler : je dois à mon mari une aſſez belle fortune ; mais le ſentiment de ce bienfait ne me fait aucune illuſion dans ce moment-ci. Si je me loue de lui, c'eſt que je le trouve, c'eſt qu'il eſt réellement aimable. Je ne veux point faire la ſatyre des jeunes gens : je leur connois des défauts, mais je leur trouve auſſi des agrémens analogues à mon âge ; ainſi mon bonheur ne prend pas ſa ſource dans la ſingularité de mon caractère. Je ne préfère pas les vieillards aux jeunes gens ; mais je préfère aux jeunes gens le vieillard qu'on m'a donné pour époux. Je ne ſais pas ſi c'eſt véritablement de l'amour que j'ai pour lui : c'eſt au moins un ſentiment qui me tient lieu d'amour, & qui ſuffit à mon bonheur.

Je vous dirai plus, Meſſieurs : il m'inſpire ſouvent malgré moi quelques mouvemens de jalouſie, parce je ſens que d'autres femmes que moi peuvent le trouver aimable. Je ne ſuis pas ſurpriſe que m'aimant comme il le fait, il ait pour moi des ſoins plus aſſidus, plus empreſſés que n'en auroit peut-être un

jeune homme, parce que la vieilleſſe qui ſent le beſoin de plaire n'a pas la confiance & par conſéquent la négligence de la jeuneſſe. Ce n'eſt pas ſa galanterie qui m'étonne, mais ſon amabilité. Ne croyez pas qu'il affecte de compoſer ma ſociété d'hommes de ſon âge; il y admet nombre de jeunes gens. N'allez pas conclure de ce trait-là, qu'il doive être mis au rang de ces *vétérans de la fatuité*, qui penſent ſe rajeunir, en affectant les airs & la légèreté de la jeuneſſe. Il ne ſonge qu'à ſuppléer, par les agrémens qu'il me procure, à ceux qu'il croit lui manquer. Il eſt toujours le premier à plaiſanter ſur ſon âge. Comme il a vécu dans le grand monde, il en a conſervé les graces, & ſemble n'en avoir perdu que les ridicules. Loin de me condamner aux privations, il n'eſt occupé qu'à créer pour moi de nouveaux plaiſirs : ſouvent même il s'en prive lui-même, parce qu'il craint de les attriſter par ſa préſence; & voilà le ſeul chagrin qu'il me donne : encore ſe garde-t-il bien dans ces occaſions-là de me laiſſer voir le motif qui le fait agir. Quand la goutte, ou ſes affaires l'empêchent de voir une fête ou un divertiſſe-

ment, il trouve toujours quelque prétexte, il invente quelque rufe pour me forcer d'y aller. A la moindre faveur qu'il obtient de moi, il la tourne en plaifanterie; il me fait honte d'avoir des bontés pour un homme de fon âge; & il m'appelle dupe avec un fourire aimable & un air que je ne faurois vous exprimer. Enfin, de toutes les perfonnes qu'on voit chez moi, c'eft le convive le plus gai, & le vieillard le plus jeune; & fi j'avois le pouvoir de le rajeunir, je le ferois pour lui, & ne croirois rien faire pour moi.

Je m'arrête, Meffieurs, non que j'aie fini le portrait, mais de peur que ma lettre ne devienne trop longue. Vous ajouterez à mon bonheur en donnant de la publicité à ma reconnoiffance.

J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE QUINZIÈME.

JE ſuis dans une colère épouvantable. Le dépit va m'étouffer, ſi je ne fais du bruit. Permettez donc que je me ſoulage ou que je me venge, en vous adreſſant mes plaintes. Le malheur me pourſuit par-tout, comme vous allez voir. J'ai une paſſion aſſurément bien innocente, celle de la muſique. Elle m'a donné des plaiſirs que je n'oublierai jamais; mais depuis quelque tems il ſemble que le ſort s'attache à me punir de mes jouiſſances. J'avois un appartement des plus agréables, en bon air, commode & aſſez ſpacieux. Un barbare voiſin eſt venu gâter tout cela avec un maudit violon dont il apprend à jouer. Ah! Meſſieurs, qu'un pareil apprentiſſage eſt un ſupplice cruel pour des oreilles voiſines & amies de l'harmonie! j'en étois ſi fort tourmenté pendant le jour, que la nuit, je l'entendois encore quand il ne jouoit plus; & cinq ou ſix fois au moins je m'éveillois en me bouchant les oreilles. Meſſieurs, on en

dira ce qu'on voudra, mais je penſe qu'une Nation, dès qu'elle a eu le bonheur une fois d'entendre de la muſique de Gluck, de Piccini ou de Grétry, ne doit plus ſouffrir un pareil guet-à-pens. Des écoliers ſemblables devroient être relégués dans un quartier iſolé, comme des gens attaqués d'une maladie contagieuſe; & je ſoutiens qu'un pareil inconvénient devroit fournir à un locataire un motif ſuffiſant de caſſation de bail. J'ai voulu porter une plainte criminelle contre mon homme & ſon violon; j'ai voulu l'attaquer comme perturbateur du repos public; le Commiſſaire s'eſt moqué de moi, comme ſi nuire à ma ſanté n'étoit pas me voler mon bien. Il eſt pourtant certain qu'un bâton ne fait pas plus de mal au dos d'un homme qui en eſt frappé, qu'un mauvais violon n'en fait à mes oreilles.

Savez-vous, Meſſieurs, le parti qu'il m'a fallu prendre? J'ai quitté mon appartement, que je louerai quand je pourrai, au premier martyr qui aura des oreilles à écorcher. J'en ai pris un autre. Eh bien! Meſſieurs, il faut que je ſois dévoué au démon antiharmonique. Le

jour que je ſuis entré dans mon appartement, il a fait emménager auſſi, tout à côté, un homme qui apprend à donner du cor. Ah! pour le coup, je ſuis entré en convulſion. Ce nouvel écolier bleſſe autant l'harmonie que l'autre, avec cette ſeule différence, qu'il fait beaucoup plus de bruit. Je l'ai prié d'avoir pitié de moi: je l'ai conjuré de m'avertir des heures où il prendroit leçon, afin de pouvoir m'enfuir dans un fauxbourg oppoſé. Il m'a répondu qu'il n'a point d'heur efixe, parce qu'il ne prend ſon inſtrument, que lorſqu'il ſe ſent inſpiré. Vous conviendrez, Meſſieurs, que cela crie vengeance. Accordez au moins à mes plaintes une publicité qui pourra intéreſſer en ma faveur les hommes bienfaiſans, & peut-être la Légiſlation.

J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE DIX-SEPTIÈME.

MAUDIT foit votre Journal, j'ai prefque dit, & les Journaliftes ! On affure que vous amufez, que vous inftruifez, que vous avez même occafionné des actions de bienfaifance. Si vous recevez des complimens fur le bien que vous faites quelquefois, il faut auffi que vous receviez mes injures pour le mal que vous venez de me faire; il eft vrai que vous ignorez comment : & c'eft pour cela que je veux vous l'écrire. Je veux me venger au moins, en vous donnant des remords.

J'ai reçu une affez bonne éducation ; c'eft le bienfait de mes père & mère : je fuis obligé de fervir, c'eft le tort de la fortune; car, en vérité, je vaux quelque chofe. J'avois trouvé une maifon où j'avois beaucoup de peine; mais j'y étois feul, ce qui me plaifoit affez. Je me fouviens d'un certain Maître *Jacques*, qui m'a fait beaucoup rire un foir à la Comédie; eh bien ! je n'aurois pas changé ma condition contre la fienne. Il n'étoit que

le cocher & le cuiſinier de ſon maître; & moi j'étois tout à la fois le coëffeur, le cuiſinier, le ſecretaire & le lecteur de ma maîtreſſe. Voilà bien des titres. Je viens de m'appercevoir que le faîte des honneurs eſt étroit & gliſſant. Je ſuis encore tout étourdi de ma chûte; mais avant de vous la raconter, à vous qui en êtes les auteurs, je dois vous faire connoître ma maîtreſſe.

C'eſt une aſſez bonne femme, que cette maîtreſſe. Mais elle a une foibleſſe, qu'il faut bien lui pardonner; car elle n'en a pas d'autre, & cela par bénéfice d'âge. Elle a paſſé cinquante ans preſque d'une dizaine; auſſi tout ce qui lui rappelle l'idée de la mort lui cauſe une frayeur preſque mortelle. Elle prétend que tous les livres qui en parlent devroient être proſcrits par le Gouvernement, comme attentatoires à la vie des citoyens. On n'a jamais pu la réſoudre à aller voir la plus brillante proceſſion; elle dit que la plus belle proceſſion a toujours un air de convoi funéraire. Son Portier a ordre de ne laiſſer monter chez elle aucune perſonne en deuil. Vous ne verrez jamais un habit noir à ſon di-

ner. Bien plus, elle se permet de critiquer jusqu'aux deuils de Cour. Enfin, Messieurs, dernièrement elle avoit fait faire une menuiserie très-considérable à son appartement. L'ouvrage touchoit à sa fin. Eh bien! elle fit tout défaire & tout emporter, & elle chassa le menuisier, parce qu'elle avoit appris qu'il faisoit des bierres pour tous les morts de sa Paroisse.

J'étois destiné sans doute à subir le sort du menuisier. Avant-hier, d'après l'envie que je lui en avois inspirée, elle s'abonna pour votre Journal; & c'est moi-même qui allai faire enrégistrer à votre Bureau son abonnement. Hélas! Messieurs, je ne prévoyois pas qu'il me coûteroit plus cher qu'à elle-même. Hier matin la feuille arrive, & suivant mon emploi, on me charge de la lecture. Tout alloit bien d'abord; elle avoit souri à plus d'un article. Mais ne voilà-t-il pas que, poussant ma lecture jusqu'au bout, je m'avise d'entamer le chapitre des enterremens. Ah! Messieurs, figurez-vous le soufflet le mieux assené; c'est là ce qui tomba sur ma joue bien innocente, & qui me ferma la

bouche très-hermétiquement; & pour me guérir, mon congé me fut donné à l'inſtant même. Quel dure fatalité! il faut qu'il y ait entre votre Journal & moi quelque choſe d'antipathique; le jour qu'il eſt entré dans la maiſon, il m'a fallu en ſortir. Je crus que la pluralité de mes emplois pourroit me ſauver; je voulus repréſenter que le cuiſinier, le ſecretaire, &c. ne devoient pas payer les ſottiſes du lecteur; qu'il étoit ſeul à ſupprimer, parce qu'il étoit ſeul coupable. On ne voulut rien entendre; & en me congédiant, ma Maîtreſſe renvoya tout à la fois ſon cuiſinier, ſon coëffeur, ſon lecteur & ſon ſecretaire.

Voilà, Meſſieurs, le beau coup que vous avez fait. Je ne crois pas qu'elle reliſe votre Journal, à moins que vous ne ſupprimiez l'article des enterremens; & pour moi, Meſſieurs, je ne crois pas que je m'aviſe encore de vous chercher des Abonnés.

J'ai l'honneur d'être, &c. PICARD.



LETTRE DIX-HUITIÈME.

J'ENTENDS crier par-tout qu'il n'y a plus d'amitié : moi, je me trouve dans une position qui me fait dire qu'il y en a trop. J'ai un oncle qui est bien le plus honnête & le plus cruel homme du monde. Il m'aime à la folie, cet oncle-là ; & je crois que j'en mourrai, si cela continue. Nous ne logeons point ensemble, & nous ne nous quittons pas ; car il est toujours après moi. Il a pris en main la direction de mes affaires & de mes plaisirs. Il arrange assez bien les unes ; & c'est fort bien fait à lui ; mais il trouble presque toujours les autres : voilà le mal. Vous ne sauriez concevoir, Messieurs, toute l'activité de mon oncle, & son attention imperturbable. Ce sont tous les jours nouveaux détails qui me tuent. Si je commande un habit élégant, mon tailleur me rend un habit grossièrement commode : j'interroge, je gronde, on me répond que mon oncle a fait changer tout cela pour ma santé. Un jour que, prêt à pa-

roître dans quelque cercle brillant, je me promenerai avec mon bel habit & une coëffure à prétention; ſi l'air vient à ſe refroidir, mon oncle qui craint les rhumes, ſe ſaiſira malgré moi de mon chapeau, & me l'enfonçant rudement ſur la tête, bouleverſera l'élégant édifice de mes cheveux, & inondera de poudre mon habit. Preſque tous les matins il me fait viſite; & pour lors il ne m'eſt plus poſſible de déjeûner que comme il lui plaît; je ne ſors qu'à l'heure qu'il lui plaît; & je ne dîne que dans la maiſon où il lui plaît de me mener, car ſon carroſſe eſt toujours à ma porte. A table, il prend pour moi tout juſtement le rôle du Médecin de *Sancho Pança;* il a grand ſoin de me demander ce que je veux pour me le refuſer; & ne croyez pas que la perſpective d'un riche héritage faſſe de moi un eſclave, & de mon oncle un tyran; je n'attends rien de ſa fortune; ce n'eſt pas l'intérêt qui détermine ma complaiſance pour lui; & lui ne fonde pas ſon droit de maître ſur ſes bienfaits à venir; il m'aime ſeulement pour le plaiſir de m'aimer: il eſt né affectueux; & ce beſoin ſe manifeſte en lui

ſi ouvertement, qu'un de mes amis qu'il a vu fort ſouvent chez moi, & à qui pluſieurs fois il a fait politeſſe, a preſque ceſſé de me voir, de peur qu'à force de le rencontrer, il ne prenne fantaiſie à mon oncle de l'aimer auſſi.

Pour moi, Meſſieurs, ma patience eſt à bout; je ſuis pénétré de reconnoiſſance pour ſes bontés; mais ce ſeroit de ſa part y mettre le comble que de les faire ceſſer dès ce moment-ci. Voilà l'objet de la lettre que je vous écris, & que je vous prie de vouloir bien imprimer dans votre Journal. Si mon oncle, qui le lit aſſidûment, s'y reconnoît, il prendra peut-être ſon parti: ſinon ma lettre le fera réfléchir ſur ſon amitié; & j'oſe eſpérer qu'il finira par apprendre à m'aimer d'un peu plus loin. Que ne vous devrois-je point, Meſſieurs, ſi ce bonheur alloit m'arriver? En mémoire de ce précieux bienfait, je prie Dieu qu'il vous délivre à jamais de gens qui vous aiment trop.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE DIX-NEUVIÈME.

Vous donnez place dans votre Journal à tout ce qui peut donner lieu à des réflexions de politique, de morale, &c. J'ai à propoſer une queſtion qui, je crois, mérite d'être décidée par quelque Philoſophe. Je me ſuis trouvé voiſin & ami commun de deux jeunes gens différens de ſexe & de couleur; c'étoit un Blanc & une Négreſſe, venus depuis peu à Paris. Leur hiſtoire eſt étrangère à l'objet qui me fait prendre la plume; il ſuffira de vous dire que l'amour, à qui la couleur ne fait rien, avoit rapproché leurs cœurs; ils s'aimèrent, & furent tentés de ſe marier. Ils ſont tous les deux ſimples, naïfs; ils tiennent à l'amour : mais ils ſont fort jaloux de leur honneur. Ils m'ont choiſi tous deux pour confident; & j'avoue qu'ils n'ont pas laiſſé que de m'amuſer. Le Blanc m'a parlé le premier. Mon ami, m'a-t-il dit, je ſuis amoureux d'une jeune perſonne que vous connoiſſez; & je voudrois en faire ma femme. Le cœur,

l'eſprit, la figure, tout en elle me convient aſſez, hors la couleur, car elle eſt noire. Dans ma famille, voyez-vous, il n'y a pas eu un ſeul viſage de cette couleur-là; & je vous avouerai que j'ai été un peu ſurpris de me trouver amoureux d'elle. Ce n'eſt pas que mes yeux ne la trouvent réellement jolie, telle qu'elle eſt; mais je ne ſais ſi je dois me permettre de l'épouſer. Au fond, il faut que Dieu ait voulu diſtinguer ces êtres-là de l'eſpèce humaine : car vous ſentez que s'il eut voulu les faire ſemblables à nous, il leur auroit donné notre couleur. Les formes de l'homme s'y trouvent, j'en conviens; mais la couleur n'y eſt pas; & vous ſavez que pour exprimer qu'une choſe eſt contraire à l'autre, on dit qu'il y a la différence du blanc au noir. Toutes ces réflexions, a-t-il ajouté, me jettent dans une perplexité qui m'afflige : car, en vérité, j'aime cette jeune perſonne de tout mon cœur.

L'inquiétude de ce pauvre jeune homme me toucha réellement; cependant je ne pus prendre ſur moi de lui donner un conſeil. J'aurois voulu le décider en faveur de ſon

amour; mais j'avoue que je n'eus pas le courage de lui conseiller de confondre les couleurs.

A peine m'avoit-il quitté, que sa maîtresse entra chez moi. Je fus moins surpris de sa visite, que de la confidence qu'elle venoit me faire. Elle me dit qu'elle avoit eu le malheur de prendre de l'amour; & qu'elle venoit là-dessus consulter mon amitié. Je voudrois bien, me dit-elle, épouser mon Amant; mais je n'ose pas. Pourquoi donc, lui dis-je, est-il trop vieux? pauvre? estropié? libertin? Non, reprit-elle; il est blanc. Ce reproche me surprit bien un peu; mais je ne voulus rien témoigner. Pardon, reprit-elle, si je parle de cela devant vous, qui êtes blanc aussi. Tenez, moi, je n'ai pas beaucoup d'esprit: mais malgré cela je raisonne; & je pense que si la nature, en créant les blancs, avoit voulu en faire tout-à-fait des hommes, il ne lui en auroit pas coûté davantage d'y mettre la dernière main, d'y donner ce fini, c'est-à-dire, la couleur noire. Sans cela, c'est comme une toile tendue, qui attend que le Peintre la colore. Vous êtes, vous, Monsieur, un

homme de bon-ſens : ainſi conſeillez-moi. Je crains, en cédant à l'amour, de contrarier la nature ; j'aurois cependant envie de céder à l'amour. Pourriez-vous me déterminer là-deſſus ?

Cette ſeconde confidence ne fit que redoubler mon embarras ; & loin de décider la queſtion, j'avouai mon incompétence. Je deſirerois que quelque Moraliſte voulût bien me ſuppléer auprès de ces bonnes gens qui vraiment me font pitié, & nous apprendre au moins lequel des deux eſt plus fondé à rayer l'autre de l'eſpèce humaine.

J'ai l'honneur d'être, &c.





LA

DOUCE VENGEANCE,

FABLIAU.

Un voyageur, d'esprit assez malin,
Par la nuit surpris en chemin,
Résolut de coucher dans le prochain village.
Il arrive, & soudain s'informe en homme sage
De quelqu'auberge où l'étranger
Commodément puisse loger
Et faire bonne chère. Oh! nous en avons une;
Lui dit une femme du lieu;
Mais on n'y trouve, grace à Dieu,
Que lit fort dur, & chère très-commune.
Allez plutôt chez le Curé:
Chez lui vous êtes assuré
De trouver bon lit, bonne chère,
Bon vin sur-tout, car l'eau ne lui sert guère
Qu'au bénitier. Notre homme s'en alla
Chez le Curé : c'étoit son moment d'abstinence;
Car il dormoit. A peine eut-il la complaisance,
En s'éveillant, de crier qui va là?
Il étoit fort grossier, & n'avoit d'indulgence
Que pour lui seul. Le voyageur se dit
Un malheureux piéton qui craint quelqu'embuscade;
Et qui demande à la passade,

Pour la nuit ſeulement, un bon ou mauvais lit.
Paſſez votre chemin bien vîte,
Répond le bon Paſteur, ſans quitter l'oreiller:
Je n'ai pas de maiſon propre à ſervir de gîte
Au premier vagabond qui viendra m'éveiller.

A cette réponſe incivile,
Le voyageur uſant d'un autre ſtyle,
Lui dit qu'aux yeux du ſage & du chrétien
Un homme eſt toujours homme; & que pour ſon aſyle,
S'il faut payer, il n'épargnera rien.
Le Curé fait pour mener ſes ſemblables
En Paradis, l'envoie à tous les diables.

Notre Bourgeois s'en va, bien réſolu pourtant
De punir, s'il le peut, ce refus inſultant:
Reſſentiment de ſon cœur étoit maître.
Comme il juroit entre ſes dents,
Il voit venir un troupeau qu'on dit être
A ce Curé ſi rude aux pauvres gens.
Ce haſard le comble de joie.
Puis derrière une haie, allant guetter ſa proie,
Il voit de là défiler le troupeau;
Des gras moutons il choiſit le plus beau;
Il le ſerre ſous ſon manteau,
Er vous l'emporte ſans mot dire.
Quelques momens après il revient plus diſpos
Frapper chez le Curé, toujours prêt à maudire
Quiconque trouble ſon repos.
Mais plus malin, moins véridique,
Le Bourgeois ſe dit un boucher,
Portant un mouton gras à l'homme apoſtolique,
Et qui, pour prix de ce préſent modique,

Lui demande un lit pour coucher.
Tout change à ce nouveau langage;
La porte s'ouvre; il offre ſon mouton;
Fait voir comme il eſt beau, le maintient auſſi bon;
Au reſte, ajoute encor le ruſé perſonnage,
Je n'en veux que la peau. Lors d'un pas aſſuré,
Il entre à la cuiſine, y dépoſe la bête,
Puis s'en revient; & tandis qu'on l'apprête,
Il converſe avec le Curé.

Outre ſa ſervante Claudine
A l'œil furet, à la peau douce & fine,
Notre bonhomme de Paſteur
Avoit encor chez lui ſa douce amie;
Mais il l'enfermoit par pudeur,
Quand il lui venoit compagnie:
Ce ſoir-là dans ſa belle humeur,
Il l'appella, dont notre voyageur
Fut très-content, car elle étoit jolie.
De pareils traits doivent toujours
Scandaliſer la pudique innocence.
Mais les mœurs de ces tems avoient plus de licence;
On ſait bien que jamais un Curé de nos jours,
De pareils traits n'arme la médiſance.
Le ſouper fut fort gai. Le Curé plus joyeux,
Remonte avec ſa belle, & donne ordre à Claudine
De mener l'hôte généreux
Dans la chambre qu'on lui deſtine,
Et de le traiter de ſon mieux.

Notre Bourgeois reſté ſeule avec elle,
Fit des complimens dont on rit;
Puis tour-à-tour s'égaya, s'attendrit;
Offrit de ſon mouton la peau qu'on trouva belle;

On a plus d'eſprit ſans témoins ;
Bref, il s'y prit ſi bien auprès de la donzelle,
Qu'elle eut à faire un lit de moins.

TANDIS que le Curé vaque à ſon miniſtère,
Notre homme en ſe levant, le lendemain matin,
Chez la *mie* eſt monté ſoudain ;
Comme pour dire adieu, mais Dieu ſait pour quoi faire.
Elle étoit dans ſon lit. Il voit, il conſidère
Des appas! .... il fait maint larcin,
D'abord des yeux, puis de la main ;
Entr'ouvre un peu les draps, timide & téméraire ;
Propoſe encor la peau de ſon mouton ;
On accepte, & du même don,
Il reçoit le même ſalaire.
Vers le Paſteur il retourne à l'inſtant ;
A moitié perte il offre de lui vendre
Sa peau que le Curé lui paie argent comptant.
Puis lui diſant adieu, celui - ci d'un air tendre,
L'invite à revenir ainſi de tems en tems ;
Tous deux ſe quittent fort contens ;
Et chez lui le Curé ſe hâte de ſe rendre.

LA *mie* auſſi s'empreſſa de deſcendre,
Pour demander la peau ; de ſon côté,
Claudine veut l'empêcher de la prendre,
Comme un joyau qu'elle a bien acheté.
Chacune dit avoir même propriété,
Sans expliquer quel titre elle a pour y prétendre ;
Vinrent les durs propos : le geſte s'en mêla ;
Et bonnets & cheveux alloient voler entr'elles,
Si le Curé n'avoit mis le hola.
Mais en queſtionnant, ſans peine il démêla
Ce que vouloient cacher les diſcrètes donzelles.

Survient le Berger désolé
Qui tout pleurant court à son maître
Se plaindre d'un mouton volé.
— Eh! quel est le voleur? — C'est un quidam peut-être
Qui la nuit hier m'a parlé.
En le peignant, il le fit reconnoître;
Et cette peau que le pâtre éploré
Connut pour sienne en la voyant paroître,
Ne laissa plus aucun doute au Curé.

De tous ces tours, en effet sans finesse
On pouvoit découvrir l'auteur;
Le malicieux voyageur
Au Curé fit payer largement sa rudesse.
Le drôle fut en se vengeant,
Après avoir joui, par ses ruses nouvelles,
De ses lits, de sa table, & de ses deux donzelles,
Avoir encor de son argent.

Fin de la seconde Partie.

TROISIEME PARTIE.

RÉFLEXIONS
SUR LA COMÉDIE,
OU
PREMIÈRE LETTRE
A MADAME *****.

Enfin, Madame, ennuyé de m'avoir rappellé long-tems en vain ſous les drapeaux de Thalie, vous exigez au moins que je vous expoſe les raiſons de mon éloignement ; il faut, vous me l'avez répété encore hier, ou que je travaille pour le Théâtre, ou que je diſe pour quoi. Je dirai pour quoi, Madame ; & l'un me ſera beaucoup plus facile que l'autre. Mais cette diſcuſſion peut nous mener un peu loin ; & comme j'ai adopté la deviſe du bon la Fontaine, *les longs Ouvrages me font peur*, ſouffrez que je diſpoſe

ma courſe de manière à prendre haleine au besoin. J'ai choiſi pour cela la forme épiſtolaire. Je diviſerai ma correſpondance en plus ou moins de lettres, plus ou moins longues, ſelon que l'exigera mon ſujet, ou que ma pareſſe le permettra. Vous ſavez que, pour ce dernier point, les enfans d'Apollon ont beſoin de quelque indulgence, & j'oſe compter ſur la vôtre. Je préſume d'ailleurs que cette forme nous ſera également agréable à vous & à moi; car ſi j'ai beſoin de repos en écrivant, peut-être en aurez-vous beſoin vous-même pour me lire. Au reſte, ſi votre patience, Madame, ſe trouve épuiſée avant que mon ſujet le ſoit, vous voudrez bien m'en avertir, & au premier ſignal, je me tairai.

Je dois, avant tout, vous rappeller que vous avez voulu d'abord me faire chauſſer le cothurne; que vous avez eu l'air enſuite de vous reſtreindre au brodequin, & que vous m'avez dit (je me ſouviens de vos expreſſions): ſi la Tragédie vous fait peur, faites-nous au moins des Comédies. Cet *au moins* ſuppoſe, Madame, que vous attachez plus de prix & de difficulté à la Tragédie qu'à la

Comédie ; & cette opinion me paroît aussi accréditée qu'elle est facile à détruire. C'est à la réfuter que cette première lettre est consacrée. Je crois avoir pour moi les moyens les plus victorieux : le raisonnement & les faits. En soutenant, Madame, qu'une bonne Comédie est plus difficile à faire qu'une bonne Tragédie, je ne crois pas avoir besoin de vous avertir que j'entends parler d'une grande Comédie de caractère.

Je prévois déjà une objection, avec laquelle on croira sans doute m'arrêter dès le premier pas. De deux hommes, me dira-t-on, doués d'un mérite égal dans des genres opposés, l'un, en se renfermant dans son genre, va faire bien & sans travail, ce que l'autre ne fera qu'avec peine & mal, en quittant le sien ; & il ne faut pas en conclure que l'un des deux genres est plus ou moins difficile, mais que l'un des deux rivaux y a plus ou moins d'aptitude. Oui, sans doute ; mais il n'en est pas moins vrai que si l'on connoît les deux genres, si l'on fait en compter & en peser les difficultés, on peut déterminer par le raisonnement celui qui exige

plus de qualités estimables, & qui mérite par conséquent un plus fort tribut de gloire. C'est ce que je vais essayer de faire pour les deux genres dramatiques.

Un Ecolier, en sortant du Collège, peut faire une Tragédie; il est inoui qu'on ait fait une bonne Comédie pour son coup d'essai. La première de ces deux assertions peut se prouver par plusieurs exemples; citez-moi, je vous prie, un seul ouvrage qui puisse réfuter la seconde. La première Tragédie de Voltaire est *Œdipe;* la première Comédie imprimée de Molière est l'*Étourdi.* Trouvez-vous entre *Œdipe* & *Adélaïde du Guesclin*, l'un des derniers Ouvrages de son Auteur, la différence qu'on remarque entre l'*Étourdi* & le *Tartuffe?* Encore Molière avoit-il fait des Comédies avant l'*Étourdi.* Il arrive même assez souvent qu'un Auteur tragique débute par son chef-d'œuvre, comme si la première effervescence de la jeunesse lui étoit plus nécessaire que l'étude & la méditation; comme s'il avoit plus besoin de passions que de génie. L'exemple de plusieurs Écrivains pourroit justifier aisément cette

vérité. J'en demande pardon à Melpomène : ſouvent un jeune homme donne avec ſuccès une Tragédie, avant même d'être en état d'en écrire la Préface.

Ou l'Auteur tragique choiſit un fait conſigné dans l'Hiſtoire, ou bien il met au Théâtre un ſujet imaginé. Dans le premier cas, combien de ſecours ne lui offre point la ſource où il a puiſé, ſoit pour l'intrigue, ſoit pour les caractères ! Non ſeulement l'action, qu'il a choiſie, lui préſente d'elle-même la phyſionomie des perſonnages, il en trouve encore le portrait dans les réflexions de l'Hiſtorien.

Si, au contraire, il ne doit ſon ſujet qu'à ſon imagination, quelles facilités n'a-t-il pas encore ? Il n'a jamais à nous offrir que des caractères qui n'exiſtent point pour nous, ou qui n'exiſtent que loin de nous. Si je fais paroître un conquérant, peut-être pas un de ceux qui l'écouteront n'aura entendu parler un conquérant. Là, le Peintre eſt abſolument le maître de ſes portraits, parce que ſes modèles ſont imaginaires ou abſens. Tout le monde connoît le mot d'une femme de la Cour, à qui on annonçoit que le Maréchal de ****

alloit paſſer devant ſa porte : Que je le voie, s'écria - t - elle en courant à ſa fenêtre, pour ſavoir comment eſt fait un Héros.

Que d'embarras de moins auſſi du côté de l'intrigue ! La marche & le débit plus lens des Acteurs tragiques, en abrégeant la longueur réelle d'un Ouvrage, exigent du Poëte bien moins de ſituations dramatiques. Qu'on y réfléchiſſe un moment, on trouve plus de ce qu'on appelle ſituation dans nos Comédies médiocres, que dans nos meilleures Tragédies. Et combien la pompe du Spectacle & l'éclat d'un beau vers ſervent à racheter un vuide d'action, ou un moment de langueur ! Ce dernier avantage eſt inappréciable. Les beautés tragiques ſont de ces traits qui frappent, qui étonnent, & une ſeule de ce genre peut couvrir & effacer une foule de défauts.

Toutes ces reſſources ſont étrangères au Poëte comique. Il ſe préſente nud dans l'arêne ; il ne peut ſe ſoutenir que par la vérité des caractères, que par la force & le nombre des ſituations. Et quels caractères encore ? Des caractères qui ſont connus, familiers même aux Spectateurs, que chacun de ſes juges a vus, obſervés peut-être à dîner;

qu'il retrouvera peut-être encore à souper : que dis-je ? qu'il n'a pas cessé d'avoir sous les yeux. En effet, à chaque personnage qui paroît sur la Scène, le Spectateur n'a, pour ainsi dire, qu'à regarder autour de lui pour en voir le modèle ; il est sans cesse à portée de confronter la copie avec l'original, & il s'apperçoit de la moindre dissemblance. Il n'est donc pas plus facile de le tromper par des beautés fausses, que de le séduire par un étalage brillant & fastueux. En un mot, pour être Auteur tragique, il suffit d'avoir lu ; il faut avoir vu pour devenir Auteur comique : on peut faire des Tragédies d'après les livres ; on ne peut faire des Comédies que d'après les hommes. Le cœur humain, voilà le grand livre qu'il faut consulter pour cela, & qui trouve bien moins de Lecteurs qu'on n'imagine. Combien de gens, qui y regardent sans cesse, ressemblent à ce Villageois qui, dans tous les livres imprimés, ne voit que du noir & du blanc. Mais à cette science du cœur humain il faut joindre encore la science du monde & le ton de la société. Quelle longue & difficile étude !

Continuons notre parallèle. La Tragédie parle au cœur, qui eſt le plus indulgent de tous les Juges; la Comédie parle à l'eſprit, qui eſt toujours ſévère: on la juge toujours de ſang-froid. Quand le cœur eſt une fois intéreſſé, il ne juge plus, ou c'eſt un Juge corrompu; il reçoit les impreſſions qu'on lui donne ſans les raiſonner; il ne cherche plus à abjurer ſon indulgence, il y perdroit tout ſon plaiſir; plutôt que de punir, en ſe montrant difficile, le Poëte qui l'a d'abord attendri, il aimeroit mieux devenir ſon complice par une exceſſive facilité; il ſupplée le bien, pardonne au mal, ou plutôt il ne le voit plus. Mais l'eſprit qui prononce ſeul ſur un ouvrage comique eſt bien plus à l'abri de la ſéduction; il conſerve toujours ſa raiſon, & malheureuſement ſon amour-propre. Si, par ſa ſévérité, il vient à perdre le plaiſir d'être amuſé, il lui reſte encore celui de châtier d'ambitieuſes prétentions; & ce petit triomphe le conſole, le dédommage bien amplement du plaiſir qu'il a perdu; au lieu que le cœur qui jouit eſt toujours trop heureux pour appeller l'amour-propre au ſecours de ſes

jouiſſances. Enfin amuſer des Spectateurs pendant cinq actes ſans intéreſſer leurs cœurs, quelle tâche! Amuſer des Spectateurs françois, c'eſt bien pis encore; des Spectateurs qui s'amuſent facilement, mais qui s'ennuient ſi vîte ſi on ne répond pas à leur vivacité! des Spectateurs qui ne vous tiennent pas quittes des développemens, & qui veulent que l'action marche toujours avec rapidité; qui pour prononcer n'ont jamais la patience d'attendre les réſultats; qui n'eſtiment pas une ſcène par ce qu'elle promet, mais par ce qu'elle donne; qui exigent que les tranſitions même ſoient des beautés, & qui enfin veulent jouir de tout ſans jamais rien acheter.

Joignez à cela, Madame, l'embarras de faire marcher de front une intrigue & des caractères. Si l'intrigue domine trop, elle affoiblit les caractères, & l'on ne manque pas d'en faire un crime à l'Auteur. Si elle eſt trop ſubordonnée, on juge la Pièce froide, parce que l'action ne court pas.

Le ſeul point qui laiſſe à l'Auteur comique plus de facilité, c'eſt le ſtyle, parce qu'il peut diſpoſer d'un plus vaſte Dictionnaire. Les

mots nobles ſont moins nombreux en françois que les termes familiers. Mais auſſi ſi le Poëte comique a plus à choiſir pour les expreſſions, peut-être lui eſt-il plus difficile auſſi de bien choiſir. La nuance de la plaiſanterie eſt ſi fine ! il eſt ſi aiſé de s'y méprendre ! Un mot plaiſant touche de bien près au ridicule. D'ailleurs, ſi je conviens que le ſtyle ajoute infiniment au mérite du Poëte dramatique, que même ſans cette qualité, c'eſt - à - dire ſans l'épreuve du cabinet, il eſt impoſſible à un Ouvrage de ſurnager; il faudra convenir auſſi que c'eſt la choſe dont on ſe paſſe le mieux au Théâtre.

Mais il faut répondre ici à une objection qu'on ne manquera pas de me faire. On me dira que les Poëtes comiques n'ont pu en général réuſſir dans la Tragédie. Quand on me prouveroit cette aſſertion, je ne m'avouerois pas vaincu. Qu'après avoir réuſſi dans la Comédie, on échoue dans le genre tragique, cela ne prouve nullement que ce dernier genre ſoit plus difficile. L'axiôme qui dit : *qui peut le plus peut le moins*, n'eſt pas toujours auſſi vrai qu'on l'imagine. Ce qui eſt

plus vrai, c'eſt qu'en ſuppoſant le génie tragique & le génie comique raſſemblés dans la même perſonne, le dernier doit détruire l'autre infailliblement; c'eſt que la ſimplicité de la Comédie, l'eſprit d'obſervation & de raiſon qui lui convient, doivent finir par rendre inhabile à cette nature convenue & exagérée qui fait l'eſſence de la Tragédie. Et vous voyez, Madame, que je ne vous parle pas de l'influence naturelle de l'âge qui emporte par degrés cette effervefcence ſi néceſſaire à la peinture des grandes paſſions.

Me dira-t-on encore que les Poëtes comiques ſont plus nombreux ? Je répondrai, ſi l'on me fâche, que nous n'avons qu'un Auteur comique. Molière eſt parvenu à faire d'excellentes Comédies : auſſi eſt-il reſté ſeul au premier rang. Aſſurément il y a plus de diſtance entre Molière & Regnard, qui eſt regardé comme notre ſecond comique, qu'il n'y en a entre Corneille, Racine, Crébillon & Voltaire. Qu'on ſe repréſente Molière & le grand Corneille, armés de divers chef-d'œuvres; qu'on les voie s'élancer dans la carrière, & cueillir les deux palmes dramatiques. Voilà

les bornes des deux Arts poſées. De nombreux concurrens ont déjà inondé la lice; un Auteur comique, Regnard, laiſſe derrière lui tous ſes rivaux; il emporte le Prix; mais il reſte encore un intervalle immenſe entre Molière & Regnard. De ſon côté, un Auteur tragique, Racine, voit couronner ſes heureux efforts; & il va s'aſſeoir à côté du grand Corneille. Que dis-je, d'autres places au premier rang y attendent encore d'autres génies? Voilà le tableau de notre Hiſtoire dramatique; il nous prouve que Thalie n'ouvre pas, auſſi aiſément que ſa ſœur, les portes de ſon ſanctuaire. Ce n'eſt pas ici, Madame, l'inſtant de renouveller cette diſpute interminable entre les partiſans de Corneille & ceux de Racine. Il me ſuffira de vous rappeller que de nombreux Littérateurs ont placé au même rang ces deux illuſtres rivaux, & que nous ne connoiſſons encore perſonne qui ait fait aſſeoir Regnard à côté de Molière.

En voilà ſans doute aſſez, Madame, pour vous prouver que la Comédie eſt le genre dramatique le plus difficile à traiter. C'eſt peu, il faut vous prouver encore que c'eſt le genre le

plus ingrat. C'eſt à quoi j'eſpère réuſſir par une ſeconde lettre que je tâcherai de rendre auſſi courte que celle-ci. Après vous avoir prouvé enſuite que le genre comique n'a jamais été ni auſſi difficile, ni auſſi ingrat qu'aujourd'hui, je me flatte, Madame, que par humanité, par pitié pour un ami, vous voudrez bien ſouſcrire à ſon projet de retraite, & lui pardonner de préférer un repos certain, à une gloire auſſi douteuſe que pénible.

J'ai l'honneur d'être, &c.



SECONDE LETTRE

A MADAME *****,

Ou suite du parallèle de la Comédie & de la Tragédie.

QUE penferiez-vous, Madame, d'un homme qui s'engageroit volontairement dans un chemin couvert d'épines, dans un fentier rabotteux & mal-fain, où il auroit à cheminer à travers des précipices & fous un ciel toujours orageux? Vous penferiez fans doute que ce fentier épineux le conduit fur quelque bord defiré où la nature & les hommes doivent ou enchanter fes fens, ou fatisfaire à fon ambition, ou remplir tous les befoins de fon cœur. Et fi l'on vous difoit: cet homme, après fa longue & pénible courfe, ne peut attendre, pour prix de fon zèle & de fes efforts, qu'un accueil glacé & de froids complimens; on ne lui faura pas plus de gré de fes efforts que s'il ne faifoit que de quitter fon appartement ou fon lit: de quel nom appel-

ſeriez-vous notre voyageur ? Prenez - y garde, Madame, vous allez prononcer l'arrêt de celui qui, héſitant entre la Tragédie & la Comédie, finit par ſe conſacrer à la dernière. Il pourra ſe dire à lui-même : mon rival, qui s'eſt engagé ſous les drapeaux de Melpomène, trouvera des fleurs dans la carrière, les épines ſeront pour moi ; avec plus d'obſtacles à vaincre, j'aurai moins de part à la gloire : quand je ferai à peine ſourire, il excitera la plus profonde admiration.

Convenez, Madame, que ſi quelqu'un vous démontroit la vérité de cette concluſion, il auroit rempli mon but qui eſt de vous prouver, dans cette lettre, que la Comédie eſt le genre le plus ingrat. Pour y parvenir, il ne faudroit que mettre ſous vos yeux le tableau hiſtorique des repréſentations de nos Pièces de caractères. Vous y verriez Molière, le Dieu de la Comédie, eſſuyer dans ce genre des chûtes, ou n'obtenir que des demi-ſuccès. Le ſeul *Tartuffe* eut une pleine réuſſite ; & ce ſuccès, qu'il devoit obtenir par ſon propre mérite, il le dut en partie à des circonſtances locales, à la défenſe qu'on avoit faite

de ce ſublime Ouvrage. Vous verriez, dans ce même tableau, *la Métromanie* traitée comme un Ouvrage très-ordinaire, obtenir d'abord, ſans affluence, un petit nombre de repréſentations. Enfin, Madame, des Tragédies médiocres, pour ne rien dire de pis, ont fait des fortunes incroyables, ainſi que *le Timocrate* (1) de Thomas Corneille; a-t-on vu une ſeule Comédie médiocre (ſauf le bénéfice des circonſtances & du moment) faire une auſſi brillante fortune? Que dis-je? A-t-on vu nos chef-d'œuvres comiques obtenir un ſuccès qui approche de celui-là? Ajoutons encore une triſte vérité. Plus votre Ouvrage ſe renfermera fidélement dans le genre de la Comédie, plus il aura de peine à réuſſir: ſon ſuccès ſera plus facile, s'il ſe rapproche du Drame, ou de la farce. Enfin choiſiſſez une Tragédie & une Comédie d'un mérite égal, la première aura deux fois plus de repréſentations & avec plus d'affluence. Écoutons le Public ſortant du Spec-

(1) Tragédie qui eut cent repréſentations de ſuite. Les Acteurs vinrent prier le Public de leur permettre de la ſuſpendre, parce qu'ils oublioient les autres Pièces de leur Répertoire.

tacle

tacle. Si l'on vient de voir une Tragédie, on s'écrie avec enthousiasme : voilà qui est beau, sublime ! Si c'est une Comédie, on dit en sortant : cela est fort joli. Heureux encore si le Poëte comique n'entend pas dire : cela est drôle !

Aussi combien de gens regardent-ils un Auteur de Comédie comme un plaisant, un facétieux ! Eh ! comment juger autrement un homme qui n'est occupé toute sa vie que des moyens de les amuser, de les faire rire ? Cela est si vrai, que nombre de personnes ne croiront jamais que Molière n'ait pas été gai. Molière triste, lui dont on ne peut voir une seule scène sans rire ! Ils ignorent que le rire qu'excite une Comédie n'est pas l'effet de la gaieté de l'Auteur, mais le résultat des combinaisons de son génie ; ils ignorent que, pour faire rire une assemblée d'honnêtes gens, il ne suffit pas de rire devant eux ; & que le vrai comique se forme bien plutôt de traits de caractère & de situations, que de bons mots. Il est même à présumer qu'un homme gai est moins fait pour réussir dans la Comédie qu'un homme mélancolique. L'homme gai est dissipé d'or-

dinaire : le mélancolique eſt obſervateur ; & c'eſt ſur-tout l'eſprit d'obſervation qui eſt le foyer du genre comique. Regnard eſt plus plaiſant que comique ; Molière eſt bien plus comique que plaiſant.

Vous ſerez moins étonnée, Madame, de voir le Temple de Thalie preſque ſolitaire, ſi vous ſongez quelles claſſes de Citoyens forment les trois quarts de nos ſpectateurs : le peuple, les femmes & les jeunes gens. Or ces trois claſſes-là doivent préférer la Tragédie ; les jeunes gens, par leur amour naturel pour le merveilleux ; les femmes par le goût qu'elles ont pour les idées & les ſentimens romaneſques ; & le peuple parce qu'il eſt flatté d'être admis, pour ainſi dire, dans la confidence des paſſions & des malheurs des Héros & des Rois, perſonnages que le ſort a placés ſi loin de lui ; & parce qu'un pareil Spectacle lui offre le tableau des richeſſes & des grandeurs : objets qui lui ſont étrangers, & qui par-là frappent plus vivement ſon imagination. En vieilliſſant, les hommes qui deviennent alors plus raiſonnables que paſſionnés, ſe tournent du côté de

la Comédie; les femmes, dont l'imagination vieillit moins, aiment plus long tems la Tragédie : ainſi les trois quarts des ſpectateurs ſont pour le Poëte tragique.

Eh bien ! Madame, êtes-vous un peu touchée du ſort des Auteurs comiques ? Vous voyez qu'ils obtiennent à peine un quart de la gloire qui leur eſt due : ajoutons que ce quart-là ne leur eſt payé que le plus tard poſſible. Souvent un célèbre Auteur tragique meurt tout entier; mais il a vécu du moins, & il ne perd ſa gloire qu'au moment où il ne pourra plus en jouir. La réputation du Poëte comique s'affermit de jour en jour; mais ſa gloire ne commence guère qu'au moment où ſa vie finit. Comme les Ouvrages que la méditation (1) enfante, ne peuvent être jugés que par la réflexion, ſon mérite eſt reconnu beaucoup plus tard. Au lieu que le ſentiment, qui juge les Poëtes tragiques, doit leur rendre naturellement une juſtice plus prompte. Sa vivacité eſt égale à ſon indulgence; il apporte ſur l'heure,

(1) Je crois avoir prouvé dans ma première lettre, que le talent comique ſuppoſe plus de méditation que celui de la Tragédie.

à l'Auteur de ſes plaiſirs, la récompenſe de ſes travaux. En un mot, tout le monde peut juger le Poëte tragique; il ne faut pour cela qu'un cœur ou une imagination; & tout le monde à-peu-près a l'un ou l'autre. Mais pour apprécier l'Auteur comique, il faut un eſprit éclairé par le tems & la réflexion: ce qui n'eſt pas, à beaucoup près, auſſi commun.

On a remarqué que les Poëtes comiques étoient moins heureux auprès des Corps Littéraires; qu'ils étoient moins ſouvent adoptés par les Académies. La raiſon en eſt ſimple; c'eſt que les Académies, dans leur choix, ne conſultent pas ſeulement le mérite, mais la renommée d'un Auteur; elles apprécient tout à la fois ce qu'il vaut & ce qu'on le priſe; non ſeulement le tribut de gloire qui lui eſt dû, mais celui qu'on lui a payé; c'eſt qu'en effet une Académie étant, pour ainſi dire, reſponſable de ſon choix envers le Public, l'eſtime du dernier doit être de quelque poids dans la balance; c'eſt qu'il eſt de la dignité d'un Corps Littéraire, que chacun de ſes Membres y arrive eſcorté de la conſidération publique; c'eſt enfin qu'il ne faut pas, au-

tant qu'il eſt poſſible, qu'en prononçant le nom d'un nouvel Académicien, on ſoit dans le cas de demander, pourquoi l'a-t-on choiſi? Or la renommée de l'Auteur comique étant moins brillante, lui donne moins de droits au ſuffrage des Académies, ou du moins à leur adoption; les honneurs qu'il reçoit reſſemblent moins à une dette acquittée qu'à un don gratuit: c'eſt-à-dire qu'on a preſque le droit de le négliger, ſans qu'il ait celui de s'en plaindre.

Vous avez voulu, Madame, que je vous rendiſſe compte des motifs qui m'éloignent de la carrière de la Comédie. C'eſt vous répondre, je crois, que de vous prouver, comme je penſe l'avoir fait, que la Comédie eſt le genre le plus ingrat, comme le plus difficile. Je pourrois me diſpenſer de pouſſer plus loin cette diſſertation; mais ſi vous avez lû ces deux lettres ſans ennui, je paſſerai ſur-le-champ à la troiſième que j'ai promiſe. Vous y verrez, Madame, que ce genre ſi difficile & ſi ingrat n'a jamais été ni auſſi difficile ni auſſi ingrat qu'il l'eſt aujourd'hui. Après cela vous me permettrez ſans doute de me borner à jouir des Ouvrages comme Spectateur, &

de renoncer à des jouiſſances d'amour-propre qui coûtent toujours beaucoup plus qu'elles ne valent. Ne voyant nos jeux dramatiques que comme Spectateur, je n'y porterai plus ces entrailles paternelles ſi promptes à s'émouvoir douloureuſement; je n'aurai que le ſoin de ſonger à mes plaiſirs, & non l'embarras de travailler à ma gloire; je n'aurai plus de rivaux, je n'aurai que des amis; j'aurai de l'indulgence pour eux, parce que je ſens toutes les difficultés de leur Art : dépouillé de toutes prétentions, j'applaudirai ſans ſcrupule aux fruits de leurs veilles, parce que je ne craindrai pas de diſſiper mon propre bien, en diſtribuant la louange; enfin, Madame, j'aurai des plaiſirs moins vifs, mais je jouirai d'un bonheur plus tranquille.

J'ai l'honneur d'être, &c.



TROISIÈME LETTRE

A MADAME *****,

Ou fin du parallèle des deux genres dramatiques.

Encore un peu de courage, Madame, & nous arrivons. Je ne fais si vous êtes bien satisfaite des suites de votre curiosité : pour moi, quel qu'en soit le résultat, je crois que je n'aurai pas à m'en plaindre. Si je suis parvenu à vous démontrer que j'avois raison, l'aveu que vous en ferez me consolera du malheur de n'avoir pas toujours été de votre avis. Si, au contraire, sur ce chapitre, je n'ai pu réussir à changer vos opinions, je crois vous avoir guérie au moins de l'envie de me demander compte des miennes; & j'espère que vous ne vous exposerez plus à lire trois grandes lettres en réponse à une question d'une seule phrase.

Le genre de la Comédie n'a jamais été ni aussi difficile ni aussi ingrat qu'aujourd'hui :

voilà ce qui me reste à prouver. Dans *la Métromanie*, le Capitoul Baliveau, éclairé par son gros bon-sens anti-poëtique, dit à son neveu Damis, en parlant des Auteurs du siècle de Louis XIV :

> Tu m'avoûras du moins que ces rares génies,
> Outre le don qui fut leur principal appui,
> Moissonnoient à leur aise où l'on glane aujourd'hui.

Je n'ai pas assez d'enthousiasme pour répondre comme le Métromane :

> Mais le remède est simple ; il faut faire comme eux ;
> Ils nous ont dérobé, dérobons nos neveux.

Et je me vois forcé de convenir que je suis absolument de l'avis de M. Baliveau. Je ne crois pas, comme on l'a déjà dit, qu'il n'y ait plus de caractère à mettre au Théatre ; mais je crois que tous les caractères primitifs ont été déjà traités ; & ceux qui nous restent sont moins saillans, à cause d'un masque uniforme que la politesse & le ton du jour ont mis sur tous les visages. L'existence de ce masque est si réelle, que nous dînons tous les jours chez un avare, sans le soupçonner même d'éco-

nomie ; que nous voyons deux époux qui fe haïffent, fans nous en douter ; & que nous caufons dans un Bal avec la femme d'un jaloux, fans nous appercevoir des inquiétudes du mari.

S'il eft vrai, Madame, que les mœurs actuelles de la fociété aient, pour ainfi dire, effacé toutes les phyfionomies, que dirons-nous de ce qu'on appelle le bon ton ? qu'il a éteint le comique du dialogue. Il ne s'agit point ici de chercher à définir le bon ton (j'ai promis d'être laconique), ni de difcuter longuement fi l'on peut le braver, ou fi l'on doit s'y foumettre aveuglément. Je crois qu'on ne peut traduire fur la fcène un perfonnage de nos jours, fans lui conferver le ton qu'il a dans la fociété : le Poëte eft un Peintre, & ce feroit pécher contre la reffemblance ; mais il n'en eft pas moins vrai que ce bon ton a cruellement appauvri les fources du comique. Combien de mots il a procrits ! & c'eft juftement fur ceux qui fourniffent le plus au rire qu'eft tombée la profcription. *Georges Dandin*, en parlant à fon beau-père qui pour le confoler des déportemens de fa femme

lui fait valoir l'avantage de fa noble alliance, répond très-plaifamment : Fort bien ; mes enfans feront Gentilshommes, & moi, je ferai cocu. Voilà ce qu'on n'écriroit pas, & ce qu'on auroit tort de vouloir écrire de nos jours. Convenez pourtant, Madame, que fi à la place du mot de *cocu* qui fait oppofition avec celui de *Gentilshommes*, on mettoit quelque périphrafe : comme *mes enfans feront Gentilshommes, & moi, je ferai un mari trompé*, il n'y auroit plus rien de plaifant. Ce n'eft pas au refte que j'aie plus de regret à ce mot-là qu'à un autre ; mais c'eft le premier qui s'eft trouvé fous ma plume.

Outre la difficulté d'obferver & de peindre les caractères, voilà donc un nouveau tyran que trouve dans le bon ton l'Auteur comique : tyran qui n'étend pas fa verge glacée jufques fur le Poëte tragique. A cette tyrannie du bon ton, joignez encore le peu de liberté qu'on laiffe au pinceau de Thalie. Croyez-vous, Madame, que *Turcaret* & tant d'autres Comédies euffent été jouées de nos jours ? Molière étoit fous la fauve-garde de Louis XIV. Molière avoit fans doute

les aîles du génie; mais il avoit auſſi cette liberté ſi néceſſaire pour les déployer. Aujourd'hui on auroit l'un, qu'à coup ſûr on n'obtiendroit jamais l'autre.

Oubliez un moment, s'il eſt poſſible, que, dès la naiſſance de l'Art dramatique, les Auteurs ſe ſont mis en poſſeſſion de traiter de frippons les Procureurs; & réfléchiſſez enſuite au ton actuel de la ſociété. Vous finirez, Madame, par penſer, comme moi, qu'on auroit condamné au moins à des ratures un Auteur de nos jours qui ſe feroit aviſé de dire le premier qu'on ne peut pas être tout à la fois Procureur & honnête homme. Ces ſortes de ſarcaſmes ne ſont tolérés aujourd'hui que parce que nous y ſommes accoutumés, parce qu'ils ont frappé mille & mille fois nos oreilles. On ne manqueroit pas de crier maintenant au blaſphême : on diroit qu'il eſt inhumain, ſcandaleux, de dévouer d'un trait de plume un Corps entier à la honte & au ridicule; & malheureuſement cette rigidité de la cenſure eſt preſque juſtifiée par la manière dont on vit aujourd'hui. Les anciens Cenſeurs des Spectacles étoient plus tolérans,

parce que les Spectateurs étoient moins sujets à se formaliser. Les Rois eux-mêmes se soumettoient à la verge de la satyre. On sait que Louis XII en fut frappé, lui présent, en plein Théâtre, & qu'il applaudit en sortant à cette étrange liberté. Nos Censeurs actuels sont plus rigides, parce que le Spectateur étant plus enclin à s'offenser de la critique, le repos du Public exige peut-être qu'on soit plus sévère sur les traits qui peuvent le blesser; mais si cette idée est vraie, qu'en résulte-t-il? une réflexion bien plus affligeante encore; c'est qu'à cet égard non seulement le mal est réel, mais qu'il est encore sans remède, & qu'on n'a pas même le droit de crier à l'injustice. Mais qu'attendre d'un esprit qui, forcé de lutter contre les difficultés multipliées de son art, se voit encore chargé de chaînes étrangères à son talent; qui, au moment où sa verve est prête à s'allumer, se sent glacé tout-à-coup à l'aspect des ciseaux meurtriers de la censure, ouverts sans cesse devant lui?

Vous en attendrez sans doute, Madame, des efforts beaucoup moins heureux. Eh bien! le Public qui va le juger n'en sera que plus exi-

geant. Qu'ai - je dit, exigeant ? Ce mot n'exprime qu'un goût difficile : que ſera-ce ſi le Public y porte un goût dépravé ? Voilà pourtant où nous en ſommes ; & je n'effacerai point ce mot, puiſqu'il eſt écrit. Déjà depuis long tems les demi - connoiſſances, fléau des talens & des Arts, en circulant dans les diverſes claſſes de la ſociété, ont nui au goût dramatique. Autrefois, à la réſerve d'un petit grouppe de vieux connoiſſeurs dont on attendoit modeſtement la déciſion, les Spectateurs n'apportoient guère à nos Théâtres qu'un eſprit ſimple & un cœur ſenſible; il ne leur falloit pour rire que de la gaieté; il ne leur falloit que des choſes touchantes pour s'attendrir. Aujourd'hui ils veulent ſavoir pour quoi il rient, pour quoi ils s'attendriſſent : or les demi-connoiſſances qu'ils ont acquiſes ſont une fauſſe lumière qui ne ſert qu'à les égarer, en leur inſpirant une confiance aveugle qu'ils n'avoient pas auparavant : l'envie de juger leur ôte la faculté de ſentir ; chacun d'eux enfin, aſſez inſtruit pour voir des défauts, pas aſſez pour les balancer avec les beautés, & pour établir de juſtes réſultats, s'érige à part un

petit tribunal; & Dieu ſait quels arrêts en émanent ! Tels étoient depuis long tems nos Juges dramatiques. Aujourd'hui, Madame, une cauſe nouvelle vient d'ajouter au déſordre dont je me plains; c'eſt la pluralité des Spectacles, qui a brouillé toutes les idées & confondu tous les principes. Depuis qu'aux Boulevards & à la Foire on a vu des ſcènes, des Pièces même faites pour réuſſir (1), & qui réuſſiſſoient encore plus ſur ces Théâtres qui appellent l'indulgence, les honnêtes gens y ont couru en foule. Au lieu de ces habitués qui, n'étant jamais diſtraits des principes de nos grands Maîtres, ſavoient toujours en faire une juſte application, les Spectateurs actuels de la Comédie Françoiſe fréquentent avec un égal empreſſement la Foire & les Boulevards. Ce même homme qui vient juger dans ce moment une grande Comédie, fredonne encore une Ariette, ou récite un ca-

(1) Du tems que le Sage & Piron travailloient pour les Théâtres de la Foire, ſans doute on y donnoit des Pièces *faites pour réuſſir*; mais c'étoient des Opéra-Comiques qui ne pouvoient pas être confondus avec le genre de la Comédie.

lembourg ; & comment voulez-vous qu'un pareil Juge, s'il peut à peine prétendre au titre de demi-connoiſſeur, faſſe la diſtinction des genres, l'application des divers principes dramatiques? N'eſt-il pas à craindre qu'il ne trouve froid ce qui eſt raiſonnable? Eſt-il bien ſûr qu'il ne deſirera pas à la Comédie Françoiſe ce qu'il vient d'applaudir ailleurs, & qui ne pouvoit être applaudi qu'ailleurs? Ne riſque-t-il point d'approuver au Théâtre des Tuileries ce qui ne convient qu'à ceux de la Foire? Enfin, par l'habitude de voir tout ſans réfléchir à rien, ne s'expoſe-t-il pas au danger de confondre tout?

Un obſtacle des plus récens qui s'oppoſe au ſuccès des Auteurs comiques, c'eſt une grimace de philoſophie & une manie de ſentiment qui ſe ſont répandues dans le Public, & qui font qu'il s'indigne au moindre trait de dureté qu'on met dans la bouche d'un perſonnage, quoique ce trait convienne parfaitement au caractère donné. Cette obſervation, Madame, va peut-être vous ſembler d'abord étrange & paradoxale; mais j'eſpère que vous l'approuverez par la ré-

flexion. La philoſophie reſſemble à ces alimens qui ne conviennent point à toutes ſortes d'eſtomacs. Ses principes, ſi ſacrés pour l'humanité, demandent des eſprits juſtes qui ſachent les modifier & les appliquer ſelon les tems & les lieux : comme elle fait les ſages, elle fait auſſi des ſinges & des grimaciers.

Voici un trait dont j'ai été le témoin. Dans une Parodie, l'héroïne croyant voir l'ombre de ſon amant qui vient lui reprocher un hymen qu'elle a contracté malgré elle, allègue, pour l'appaiſer, la violence de ſon père : *Ah! ne m'étrangle pas*, lui dit-elle en tremblant, *c'eſt mon père qui a tout fait;* & dans l'excès de ſa frayeur, elle ajoute plaiſamment en chantant ſur le même air : *va-t-en, chère ombre, étrangler mon père.* Eh bien! Madame, j'ai vu partir à ce trait une huée d'indignation : comment, ſe diſoient ſans doute tout bas ces délicats Spectateurs, une fille qui veut qu'on aille étrangler ſon père! Quelle horreur! pour moi, qui ai toujours été tout auſſi bon fils qu'un autre, j'ai ri de cette boutade comique, très-convenable au genre & à la ſituation.

situation. Mais le scrupule de ceux qui s'en indignoient, avoit un côté spécieux, même louable; & il devoit être adopté par les personnes plus timorées qu'instruites, même par des gens éclairés qui préféreroient encore à une réputation de goût, un air de philosophie & de sensibilité. Tous les jours, chez Molière, ce Peintre énergique, je vois des traits de vérité exciter les mêmes murmures. Cette maladie devient épidémique : les personnes les plus raisonnables sont entraînées par le grand nombre; on ne se rend pas compte du motif que je viens d'énoncer, mais il n'en est pas moins réel; & la preuve que cette délicatesse n'est que grimace d'un côté, & sottise ou facilité de l'autre, c'est que le moment où le Public est devenu si délicat, est celui même où il voit avec transport entasser sur la scène les atrocités les plus révoltantes; le moment où le noir Crébillon touche à l'instant de nous sembler froid & doucereux.

On peut encore attribuer ce penchant du Public à s'indigner contr'un trait de peinture énergique, à ce masque uniforme dont j'ai parlé, & que la politesse a mis sur tous

les visages. Accoutumé à vivre dans le monde avec des hommes masqués, on ne se fait pas aisément à voir tomber leurs masques sur la scène. Vous sentez, Madame, combien cette disposition est meurtrière pour l'Art de la Comédie! Que de caractères par-là se trouvent exclus de la scène comique! comment par exemple y faire paroître l'impoli? Chaque grossièreté qui échapperoit au personnage seroit mis sur le compte de l'Auteur, que l'on condamneroit à coup sûr comme coupable de mauvais ton. On auroit tort, me direz-vous en raisonnant avec moi; peut-être même me dira-t-on, cela n'est pas possible; mais j'ai assez observé les mouvemens du Public assemblé, pour garantir la vérité de cette assertion; & peut-être les personnes qui la rejetteront en me lisant, seroient-elles des premieres à murmurer au Théâtre contre le caractère dont je viens de parler. On souffre *Fréport* & le *Bourru* bienfaisant; mais remarquez, je vous prie, que ces personnes avec un mot grossier font toujours marcher une bonne action qui intéresse; remarquez enfin que chez eux la bienfaisance

fait excuser l'impolitesse, & que l'impolitesse ne sert qu'à relever la bienfaisance.

Avouez maintenant, Madame, que c'est un être un peu à plaindre qu'un Auteur comique. Cependant je vous pardonne sans peine votre prédilection pour son rival. Amuser l'esprit des belles est un beau privilège sans doute; mais intéresser leur cœur est un bien plus doux emploi ; l'un obtient vos applaudissemens, l'autre a presque des droits à votre reconnoissance. Le Poëte tragique arrache de vos beaux yeux des larmes délicieuses ; vous en gardez un long souvenir, & lorsque lui-même vient s'offrir à vos regards, il doit vous rappeller & renouveller en vous de douces émotions; mais si son sort est mérité, pardonnez-nous au moins de lui porter envie.

Je ne finirai point, Madame, sans vous exposer un autre motif de découragement, qui de nos jours est réservé, sur-tout au Poëte comique, & auquel je ne crois pas que vous songiez en ce moment; c'est la manie des calembourgs. A ce mot, je crois vous entendre, Madame, interrompre la lecture de ma lettre par un long éclat de rire, & demander

quel rapport ont les calembourgs avec les Poëtes comiques? le rapport le plus funeste. Ignorez-vous que notre parterre, avec un calembourg, peut renverser un grand ouvrage? Et quelle langue & quelle nation furent jamais plus fécondes en calembourgs! La langue françoise est fixée depuis long tems, c'est-à-dire que depuis un tems infini les mêmes mots reviennent sans cesse à la bouche du même peuple, pour exprimer ses sensations & ses idées. Nombre d'expressions ont été appliquées & le sont tous les jours à de nouveaux rébus, à de misérables pointes; qu'en arrivera-t-il, si l'une de ces expressions vient à se montrer sur la scène? Comptez sur un fou-rire qui va gagner tout le monde, excepté l'Auteur; car il voit souvent enterrer à ce bruit-là toutes ses espérances de fortune & de gloire. Or ces rébus, ces calembourgs, se multiplient tous les jours si bien, qu'il ne restera bientôt plus de langue pour le Poëte comique.

Enfin, Madame, me voilà au bout de ma carrière. En quittant la Cour de Thalie, il a fallu vous dire pour quoi. Je l'ai dit assez longuement, sinon pour vous persuader, au

moins pous vous apprendre à m'en croire une autre fois fur ma parole. Je fais que votre jeune parent eft tenté d'entrer dans cette carrière; c'eft à vous de voir fi vous devez lui cacher ou lui communiquer notre correfpondance. Toute réflexion faite, Madame, je crois que vous pouvez la lui faire voir fans craindre de le décourager. S'il a déjà la paffion de la gloire, il eft incurable. L'amour de l'immortalité eft une folie fans doute : mais c'eft la plus opiniâtre, comme elle eft la plus refpectable; car c'eft à elle que nous devons les plus brillantes actions & les plus grandes vertus. Si vous repréfentez à notre jeune Candidat les dangers qu'il va courir, il vous dira qu'à fa première chûte, il prendra le parti de la retraite; & à fa première chûte, il redoublera d'efforts pour rentrer dans la lice. Vous fentez, Madame, qu'on ne doit pas craindre de décourager par des confeils, celui qu'un tel revers ne fait, qu'enhardir. Pour moi, à qui la nature avoit donné non pas plus de raifon qu'à un autre, mais bien moins d'amour pour la gloire, je n'ai pas befoin d'être inftruit par plufieurs naufrages;

& je ne conçois pas comment, lorſqu'on eſt au port, on peut ſe réſoudre à le quitter.

J'ai l'honneur d'être, &c.

P. S. Je ne doute pas que la préférence que je viens de donner à la Comédie, ne ſoulève la gravité des Auteurs tragiques, & qu'ils ne trouvent un blaſphême dans la moindre de mes aſſertions; mais je me ſens tous les jours plus aguerri contre les *imprécations* de Melpomène. Cependant je dois faire ici une profeſſion de foi qui puiſſe me ſauver de l'anathême. Je déclare donc que ma prédilection pour la Comédie n'ôte rien à mon eſtime pour ſa rivale; que je préférerois la Tragédie à tout, ſi la Comédie n'exiſtoit pas; & qu'en un mot, je n'ai d'autre but que de détruire un préjugé que le défaut de réflexion a fait adopter depuis long tems: préjugé funeſte aux progrès d'un Art qui a ſi grand beſoin d'être encouragé.



LETTRE QUATRIÈME.

RIEN n'eſt ſans doute plus intéreſſant que ces Spectacles donnés *gratis* au Public, en mémoire de quelqu'heureux évènement. Il eſt doux de voir le bonheur ramener pour ainſi dire l'égalité, & faire participer le pauvre aux jouiſſances des riches : c'eſt changer une fête en un acte de bienfaiſance.

J'ai voulu ſuivre ces Spectacles. La joie du Peuple, qui s'eſt manifeſtée par des cris de vive le ROI, vive la REINE, vive Monſeigneur le DAUPHIN, m'a fait grand plaiſir : mais après avoir joui de ſon allégreſſe en citoyen, j'ai voulu ſuivre ſes ſenſations avec l'œil du Philoſophe. J'étois curieux de voir ſi les beautés de l'Art peuvent être ſenties par ceux qui en ignorent les premiers principes. Sur ce point-là, Meſſieurs, je crois que nous avons beaucoup à rabattre du préjugé qu'une exceſſive politeſſe, ou l'amour de la ſingularité, avoient établi en faveur du Peuple. Le ſentiment dont il eſt

le plus susceptible dans ces cas-là, c'est l'admiration, parce qu'on lui présente des objets toujours nouveaux & étrangers : mais il m'a paru peu sensible à la beauté des choses qu'on lui fait entendre, & bien moins encore au mérite de l'Art qui les a fait imaginer. C'est que l'attendrissement tient à l'intelligence ; c'est que pour être sentie, une situation a besoin d'être comprise auparavant. Or vous savez, Messieurs, que le style dramatique n'est pas toujours à la portée du vulgaire ; & qu'un vers qui renferme quelquefois le germe d'une situation, peut lui échapper aisément. Enfin, je le demande à ceux qui se sont amusés à soutenir cette opinion se tiendroient-ils pour battus, s'ils avoient donné quelque Tragédie tombée devant de pareils Juges ? Et n'est-ce pas dégrader les Arts que de les faire ressortir au tribunal de l'ignorance ? Quand nos ayeux admiroient nos *mystères* sur les Théâtres nationaux, qu'étoit devenu ce goût naturel, qui fait apprécier le talent sans le connoître ? & ce n'étoit pas seulement le Peuple qui fournissoit cette foule d'admirateurs, c'étoit la

Nation entière. C'eſt que tout étoit peuple alors pour l'Art dramatique. Donc le ſentiment des Beaux-Arts n'appartient qu'à une raiſon exercée. Me dira-t-on que le goût du Théâtre s'eſt aujourd'hui ſi fort répandu, que chez le plus bas peuple on trouve des gens qui le fréquentent & s'y connoiſſent? Dès-lors ces gens-là ceſſent d'être peuple : ce n'eſt pas d'eux qu'il eſt ici queſtion ; ils ſont ſortis de la claſſe où le ſort les avoit cachés ; ils ſont devenus juges naturels des talens ; mais on ne me perſuadera jamais que la nature brute puiſſe juger ce que le génie éclairé enfante par le travail & la réflexion. Prenez un ſuperbe tableau, mais du genre & de tel Peintre que j'aurai preſcrits ; j'en prendrai, moi, ou j'en ferai faire un déteſtable dans le genre que j'indiquerai. Attachons chacun notre tableau à un arbre des Tuileries, & faiſons-y entrer la populace, comme elle entre un jour de *gratis* dans la Salle de la Comédie Françoiſe. Je gage bien que mon tableau aura des admirateurs mille fois plus nombreux que le vôtre.

Mais, direz-vous, des applaudiſſemens

donnés toujours à propos par le Peuple, ne fourniſſent-ils pas de ſon goût une preuve non équivoque? Soyons de bonne foi, Meſſieurs; que l'imagination ſe taiſe un moment & laiſſe parler la raiſon; êtes-vous bien ſûrs que ces applaudiſſemens ſoient toujours donnés à propos? êtes-vous bien ſûrs qu'on ait applaudi tout ce qui étoit fait pour l'être? Comme le moindre trait, ſaiſi par de pareils Spectateurs, eſt fait pour étonner, on eſt tenté de leur tenir compte de tout le reſte. Mais ſuppoſons qu'on ait applaudi aſſez juſtement. Vous n'ignorez pas que le même objet de curioſité amène toujours à ces ſortes de Spectacles une foule d'habitués comme vous & moi qui font partie des Spectateurs. D'après cela, vous devez ſentir combien il eſt poſſible & même probable que le ton particulier des Acteurs, accoutumés, ou diſpoſés à être applaudis à tel ou tel endroit, ſerve de ſignal pour faire partir l'applaudiſſement; combien même il eſt facile que quelques-uns des habitués ſoient les premiers à battre des mains, & entraînent ſeuls tout le reſte. Vous avez cité dans une de vos Feuilles deux vers d'*Adèle de Ponthieu*,

qui ont été vivement applaudis. Les voici :

> C'eſt le glaive de la Juſtice
> Remis aux mains de la valeur.

Eh bien ! Meſſieurs, je ne nierai point que dans cette ſcène, le geſte de l'Acteur a la pantomime, le tableau, la ſituation même n'aient pu produire une ſenſation ; mais qu'on aille réciter pendant huit jours ces deux vers-là parmi les bancs de la Place Maubert, & je doute que le huitième jour une ſeule perſonne les ait compris.

Que conclure de là, Meſſieurs ? qu'il faut exclure le Peuple de pareils Spectacles ? A Dieu ne plaiſe que je cherche à faire diminuer le nombre de ſes plaiſirs ! celui-là d'ailleurs eſt auſſi noble qu'innocent ; mais pour lui ouvrir l'entrée de nos Spectacles, faut-il abſolument que nous lui ayons donné auparavant ſes certificats de connoiſſeur ? Non, Meſſieurs ; il ſuffit qu'on y goûte un plaiſir réel. Je voudrois même qu'on cherchât à augmenter ce plaiſir par le choix des Pièces : mais je vois qu'on eſt encore ſur ce point-là dans un préjugé auſſi peu fondé que celui que je viens de combattre.

On croit qu'il faut donner au Peuple des Pièces dont le ſujet ſoit à ſa portée, & qui roulent ſur des évènemens qu'il puiſſe éprouver lui-même. Sans doute de pareils ouvrages ſont plus faits pour être compris par de tels Spectateurs; mais qu'ils leur donnent plus de plaiſir, c'eſt ce qu'on auroit de la peine à me perſuader. Quand ils voient ſur la ſcène ce qu'ils retrouvent autour d'eux & dans leur ménage, il n'y a rien là pour les étonner; rien n'y peut exciter leur admiration, parce qu'ils ne ſentent pas comme nous le mérite d'une imitation fidelle. J'ai vu que dans *la Partie de Chaſſe*, quand ils ont entendu la petite fille dire à Henri IV: *avez-vous un couteau ſur vous :* cette naïveté a totalement gliſſé ſur eux. C'eſt que la petite fille de chacun d'eux en dit tous les jours autant à leurs Convives; c'eſt qu'aucun d'eux ne voit là le moindre mot pour rire; c'eſt qu'encore un coup cette fidélité d'imitation qui charme le connoiſſeur eſt abſolument nulle pour eux.

Il faudroit donc au contraire leur préſenter des tableaux ou des évènemens au-deſſus de

leur ſphère, & nourrir par-là leur admiration, qui devient en pareil cas la ſource la plus féconde de leurs plaiſirs. Des Monarques, au milieu de leur cour, exerçant quelqu'acte de clémence, ou de généroſité envers le Peuple, peuvent les intéreſſer par un retour ſur eux-mêmes. La pompe du Spectacle peut avoir encore des charmes pour eux, parce que ſi le ſens échappe à leur intelligence, leurs yeux peuvent y trouver au moins de quoi ſe ſatisfaire. Mais ces réflexions me meneroient au-delà des bornes que je me ſuis preſcrites. En voilà aſſez pour une lettre : je n'avois pas promis une diſſertation.

J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE CINQUIÈME.

JE viens de voir jouer *Gabrielle de Vergy*, que je ne connoiſſois pas. Je ne ſais ce que vous en direz à vos lecteurs; mais je ne peux m'empêcher de vous écrire ce que j'en penſe. J'ai vu la Pièce à côté d'un étranger à qui on avoit tant parlé de la gaieté françoiſe, qu'il s'étoit imaginé qu'on devoit ſourire, même à nos Tragédies. Celle-ci nous a pleinement juſtifiés auprès de lui, & il m'a confeſſé qu'il n'avoit pas trouvé un ſeul mot pour rire dans les cinq Actes de *Gabrielle*. Mettre dans une coupe un cœur tout ſanglant qu'un Chevalier François vient d'arracher à ſon rival, après l'avoir égorgé de ſa propre main ; le préſenter, pour ainſi dire, aux yeux du Spectateur, le faire contempler pendant un quart-d'heure par deux femmes qui couvrent & découvrent tour-à-tour le vaſe qui le renferme; c'eſt une nouveauté qui nous étoit réſervée.

Je vois, Meſſieurs, que les Arts ſe per-

fectionnent, & que la carrière dramatique s'étend de jour en jour. Nos bons aïeux s'en tenoient à la pitié & à la terreur; nous avions le genre pathétique & terrible; nous y ajoutons aujourd'hui le genre dégoûtant : c'est ainsi que je qualifie la Tragédie de *Gabrielle de Vergy*.

Je vous avoue que, sans être bien méchant, je dénoncerois au Gouvernement de pareils ouvrages. L'Auteur étant mort, je ne pourrois lui faire aucun mal par cette démarche, & je croirois prévenir celui que sa Pièce peut faire à mes Concitoyens. Quoi! les Gens de Lettres ne cessent de crier contre le combat des taureaux, & celui des coqs, à Londres; de les proscrire comme des jeux indignes d'une Nation civilisée, capables d'accoutumer le Peuple à l'effusion du sang, & de donner aux mœurs une teinte de férocité; & ce sont des Gens de Lettres qui présentent au Public de pareils tableaux! & l'on voit le Public y applaudir avec transport; car j'ose promettre à cette Pièce un succès des plus éclatans! Quelques voix s'éleveront peut-être contre son atrocité; mais les femmes

iront en foule s'y trouver mal, & les hommes crieront *bravo* jufqu'à extinction de voix. Nous laiffons le peuple fe porter en foule vers la Place de l'Hôtel-de-Ville, pour affifter à des fpectacles de cruauté, que le bien public rend néceffaires; nous voulons avoir nos jouiffances à part; & il faut dorénavant que le Théâtre François devienne la Grève des honnêtes gens. Je fais que l'Auteur a pris fon fujet dans l'hiftoire; mais la preuve que tout fait hiftorique n'eft pas propre à être mis fur la fcène, c'eft que M. de Belloy, lui-même, a cru devoir adoucir l'atrocité de celui-ci, & qu'il a bien voulu nous difpenfer de voir manger le cœur de Raoul. Autre chofe eft lire un récit hiftorique, ou affifter à une repréfentation théâtrale. On fait ce qu'ajoutent à l'impreffion, la pompe & l'illufion de la fcène, le jeu des Acteurs, & la magie du ftyle; il eft vrai que M. de Belloy a bien voulu nous épargner au moins cette dernière féduction. Mais l'action théâtrale a été bien complette au cinquième Acte: le jeu de Madame *Veftris*, qui a eu des momens fublimes, a fidèlement fecondé les intentions

de

de l'Auteur; elle y a mis toute l'énergie possible. L'expression terrible de son visage m'a rempli d'horreur, au moment où elle a contemplé le cœur de son amant; elle l'a si bien regardé, que je l'ai vu moi-même. Je me suis retiré avec l'imagination si fort ensanglantée, que rentré chez moi, je croyois voir encore le cœur de Raoul, nageant dans le vase sanglant que tenoit embrassé la mourante *Gabrielle*. J'étois si plein de l'impression que j'avois reçue, que pendant quelques instans je semblois déjà accoutumé à ne voir la Tragédie que sous cet aspect effrayant; & qu'ayant à citer, je ne sais à quel propos, l'Auteur d'*Atrée*, je me suis senti prêt à l'appeller le doucereux Crébillon. En effet, Messieurs, je ne sais si je me trompe; mais la coupe qui contient le sang de Thieste me paroît un objet moins dégoûtant que le cœur de *Coucy*. Au surplus si *Atrée*, à la représentation, produisoit sur moi le même effet que *Gabrielle*, je ne ferois pas plus de grace à Crébillon qu'à M. de Belloy, qui semble s'être efforcé d'entasser dans son cinquième Acte tout ce qui pouvoit ajouter à

l'horreur de ce tableau : c'eſt *Gabrielle* qui meurt en contemplant le cœur de ſon amant; c'eſt *Fayel* furieux, qui déchire ſes bleſſures devant elle, en déployant aux yeux du Spectateur un linge tout enſanglanté; & remarquez, je vous prie, qu'après ces bleſſures déchirées, *Fayel*, pour être encore plus ſûr de ſon fait, ſe frappe avec un poignard qu'il arrache à ſon Ecuyer.

Enfin ce cœur eſt encore préſent à mes yeux; je n'eſpère pas que de long tems ces expreſſions, qui furent ſi ſouvent le langage de l'amour, *mon tendre cœur*, *mon cœur amoureux*, ceſſent de m'inſpirer de l'horreur & du dégoût ; & ſi j'écris en vers, je ne crois pas que je les emploie.

J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE SIXIÈME.

JE ſuis très-curieux : j'ai toujours voulu tout voir ; & j'étois, à la bavette, le plus grand queſtionneur de ma Province. Les années n'ont pas épuiſé ce fonds de curioſité; il n'a fait que changer d'objet de tems en tems. Aujourd'hui, Meſſieurs, mon goût habituel, c'eſt le Théâtre. J'y ſuis preſque tous les jours. Là, je n'entends jamais huer ou applaudir, ſans demander pourquoi l'on hue ou pourquoi l'on applaudit. Je ſuis, par mon caractère, très-diſpoſé à entrer en converſation; & malheur à mon voiſin, s'il eſt d'humeur taciturne, car il eſt forcé ou de rompre le ſilence, ou d'abandonner ſa place. Ne croyez pourtant pas, Meſſieurs, que je me borne à queſtionner. Je réfléchis ſouvent; je rêve tout ſeul, & ce ſont ces rêveries-là que j'ai envie de vous propoſer pour votre Journal. Dans tous le fatras que je vous enverrai, vous pourrez trouver quelque choſe de bon; car je vous aſſure, modeſtie à

part, que je ne suis pas une bête. Je signerai mon nom, afin que si mes envois finissent par vous ennuyer, la signature seule vous épargne la peine de lire. Voilà, je crois, des procédés. Pour moi, Messieurs, ma lettre écrite, j'aurai toujours eu du plaisir; car c'est converser que d'écrire. Je vais donc, pour faire connoissance avec vous, proposer une question.

Lorsqu'un Auteur, à qui je suppose un vrai talent, donne au Théâtre une Pièce, soit comique, soit tragique, n'est-il pas vrai qu'il prend pour juge le Public? n'est-il pas vrai qu'il est fier, satisfait, si ce Public approuve son Ouvrage; & que s'il le condamne, notre Auteur en est tout honteux; qu'en un mot, c'est d'après l'indication des Spectateurs qu'il réforme sa Pièce, & qu'il n'est absolument content que lorsque le Public assemblé n'y trouve rien à redire. Voilà qui est de fait, & par conséquent incontestable. Supposez maintenant que mon Auteur vous dise: « pourquoi voulez-vous que je reconnoisse l'autorité de ce Tribunal? Le Spectacle est composé (je suppose) de deux mille per-

ſonnes. Parmi ces deux mille perſonnes ; dans ce qui eſt relatif à mon talent, il n'y en a peut-être pas une qui me vaille ; & à coup ſûr, il n'y en a pas dix qui vaillent mieux que moi ; ces dix perſonnes ſont donc nulles dans l'aſſemblée, parce que dix perſonnes ne ſauroient donner le ton à deux mille. J'ai fait de mon art une longue étude, théorique & pratique ; & mes juges ne ſont là que par l'attrait du plaiſir. Quand ces Meſſieurs auront prononcé ſur mon ouvrage, quel en ſera le réſultat ? c'eſt qu'un homme d'eſprit aura été apprécié par environ deux mille ſots ».

Convenez, Meſſieurs, que ce raiſonnement du Poëte ſeroit impoli, mais ſans réplique. Il n'en eſt pas moins vrai que le ſuffrage de ces deux mille ſots aſſemblés détermine le degré d'eſtime qu'on doit à un ouvrage dramatique ; que c'eſt par eux que chaque production eſt miſe à ſa place ; que ce ſont les ſeuls juges compétens, & que même ce Tribunal de ſots juge très-bien. Comment expliquer, je vous prie, une pareille contradiction ? Cette queſtion mériteroit d'être diſcutée ; & je deſirerois que quelqu'homme

inſtruit voulût bien ſe charger du ſoin de l'éclaircir par la voie de votre Journal. En attendant, voici une comparaiſon, qui, à mon avis, donne la ſolution de ce problême. Ma comparaiſon manque de nobleſſe, & je paſſe condamnation d'avance ſur ce point-là; mais c'eſt de la juſteſſe qu'il nous faut; & je vous prie avant de prononcer ſur ce dernier article, d'entendre toutes mes raiſons. Je compare l'Auteur dramatique à un Tailleur; & le Public eſt l'homme à qui l'on doit rendre un habit. A l'application, aſſurément, vous conviendrez que je ſuis juge compétent pour décider ſi mon habit eſt à ma taille; s'il m'eſt trop large ou trop étroit; je ſuis très-compétent pour dire à mon Tailleur: je n'ai pas aſſez de lumières dans votre art, pour vous apprendre ce que vous auriez dû faire pour que mon habit allât bien; mais j'en ai aſſez pour vous dire qu'il me va mal. Or je ſoutiens qu'une Pièce qu'on donne au Public, eſt un habit qui doit être à ſa taille, & que par conſéquent il eſt en droit de juger; c'eſt-à-dire, qu'il faut qu'une Comédie l'amuſe, & qu'une Tragédie l'intéreſſe. Je ſoutiens que les Légiſlateurs du Théâtre, en nous traçant

les règles de la Comédie & de la Tragédie, n'ont eu d'autre but, que de nous inſtruire à plaire au Public qui ignore ces mêmes règles. Ce n'eſt pas lui qui doit les apprendre, mais celui qui veut entrer dans la carrière dramatique; & quand on lui donne une Comédie qui ne l'amuſe pas, ou une Tragédie qui ne l'intéreſſe pas, il eſt compétent pour dire à l'Auteur: remportez votre ouvrage, il eſt mal fait.

Peut-être m'objecterez-vous, pour faire clocher ma comparaiſon, qu'encore faut-il, pour prononcer ſur un vêtement, connoître le goût actuel, la manière reçue de s'habiller. Oui, ſans doute; mais il eſt bien plus facile de s'en inſtruire que d'apprendre l'art du Tailleur; d'où il s'enſuivra toujours qu'un homme, pour juger ſon habit, n'a pas beſoin d'en ſavoir autant que ſon Tailleur. On pourroit me faire d'autres objections, que je réſoudrois tout auſſi facilement; mais ma lettre n'eſt déjà que trop longue, & je ne veux pas, (s'il ſe peut) commencer par où je finirai peut-être, par vous ennuyer.

DIT-TOUJOURS.

LETTRE SEPTIÈME.

PUISQUE vous avez imprimé ma lettre, je peux croire qu'elle vous a fait quelque plaisir; & si elle vous en a fait, je crois qu'elle doit en faire à vos lecteurs. Vous conviendrez que cette conclusion est polie; & mon amour-propre m'assure qu'elle est juste. Me voilà donc une fois Auteur: tâchons de l'être deux fois.

Je viens de lire une Parodie qui m'a vraiment amusé. Après en avoir ri, j'ai réfléchi; car on ne peut pas toujours rire. Ce genre dramatique, dont nous sommes les créateurs, & qui est fort analogue au caractère de la Nation Françoise, m'a fait faire de nombreuses réflexions. J'en ai deux, Messieurs, à vous communiquer aujourd'hui.

Il me semble qu'il y a une manière de Parodie, qui, de tout tems, a été mise en usage, & que les Auteurs devroient s'interdire; c'est celle qui ne fait que travestir un ouvrage. Je vais m'expliquer. Je voudrois

qu'on n'entreprît une Parodie que d'après une idée générale que la Tragédie auroit fait naître, mais qui ne feroit pas l'idée même de la Tragédie : je defirerois qu'il y eût une création quelconque de la part du Parodifte ; c'eft-à-dire que j'eftime moins celui qui fe réduit à changer en vers burlefques, des vers héroïques ou fublimes. Que fera-ce encore, s'il conferve jufqu'aux noms des perfonnages de la Tragédie, comme cela arrive quelquefois ? C'eft ce que j'appelle traveftir, plutôt que parodier. On m'a parlé d'une Parodie repréfentée il y a fort long tems, qui répond parfaitement à l'idée que j'ai de ce genre d'ouvrage. L'idée en eft originale & d'une gaieté folle ; la voici.

Les perfonnages de cette Parodie étoient le *premier Acte*, le *fecond Acte*, le *troifième Acte*, le *quatrième Acte* & le *cinquième Acte* de la Tragédie perfonnifiés. Le *premier Acte* arrivoit d'abord fur la fcène, maigre, foible, écourté, parce que l'Acte de la Tragédie étoit maigre, foible, écourté. Le *fecond Acte*, qui venoit joindre le premier, étoit ou très-gros ou très-mal bâti, ou extravagant ; en

un mot, chaque Acte représentoit & par son costume & par ses discours, les défauts de l'Acte que l'on parodioit. Un défaut général de la Tragédie, c'est que les Actes étoient tirés, très-mal attachés, très-mal amenés; d'après cela, le premier Acte, après avoir dit & fait ce qu'il avoit à dire & à faire, appelloit le second Acte; mais il avoit besoin d'appeller deux fois, pour le faire venir. Le second Acte une fois venu, comme le troisième dans la Tragédie étoit encore plus mal amené, les deux premiers pour le faire arriver, avoient besoin de crier à tue-tête & à plusieurs reprises. Enfin il n'y avoit pas moyen d'avoir le cinquième Acte: les cris, les injures n'y faisoient rien, & les quatre premiers réunis, étoient obligés d'aller le chercher jusques dans la coulisse, & de l'entraîner sur la scène avec des crocs.

Je ne dis point que toutes les Parodies doivent, ni qu'elles puissent même avoir l'originalité & la gaîté folle de celle-là; je ne la donne pas comme un patron à suivre, mais comme un à-peu-près qui explique ma pensée.

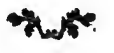
Je crois donc qu'on eſt en droit d'exiger que le Parodiſte ait conçu une idée de plan avant de prendre la plume. Je vous ai dit, Meſſieurs, comment je voudrois qu'une Parodie fût faite, & voilà ma première réflexion ; ma ſeconde, c'eſt que j'aimerois encore mieux qu'on n'en fît point. A ce mot, garre l'anathême! me voilà ſans doute convaincu du crime de lèze-gaieté; mais je n'en ſoutiendrai pas moins que le genre de la Parodie eſt un genre repréhenſible. Quoique j'aime autant à rire qu'un autre, ma juſtice & ma raiſon ne ſauroient approuver une gaieté qui ne ſe ſoutient qu'en rendant ridicules les plus grandes beautés; car plus un ouvrage eſt ſublime, plus il prête à la Parodie. Je me figure un Parodiſte aſſiſtant à la première repréſentation d'une Tragédie. A meſure qu'il voit paſſer un beau vers, il ſe dit tout bas: *il eſt beau, je le parodierai* ; & quand il arrive une ſituation intéreſſante : *bon ! cela ſera plaiſant.* Aſſurément, Meſſieurs, le Parodiſte ne ſauroit détruire un beau trait; mais il n'en eſt pas moins vrai qu'il y attache une eſpèce de dériſion ; qu'il

confond dans la mémoire une belle idée avec un trait de ridicule ; & qu'il eſt tel vers ſublime dont on rit ſouvent malgré ſoi, par le ſouvenir de la Parodie. Enfin, Meſſieurs, je ne ſens point la néceſſité de ridiculiſer ce qui eſt beau ; je crois qu'on peut être gai ſans cela ; & je penſe que par le mal qu'elle produit, la Parodie eſt preſque en Littérature ce qu'eſt la calomnie en Morale.

Au reſte mon humeur contre ce genre ne m'empêchera pas de convenir qu'il fait honneur à la gaîté françoiſe ; que je ſuis fort aiſe que nous en ſoyons les créateurs ; mais aujourd'hui que ſur ce point nos titres ſont établis, je crois qu'à la gloire d'avoir créé la Parodie, il ſeroit tems de joindre celle de l'abandonner.

Je vous prie, Meſſieurs, de me pardonner mon rigoriſme, de me faire grace du vôtre, de m'imprimer & de me croire, &c.

DIT-TOUJOURS.



LETTRE HUITIÈME.

COMME je vais habituellement aux Spectacles, il me vient souvent des idées bonnes ou mauvaises sur la manière dont on représente les chef-d'œuvres du Théâtre. En voici une que je voudrois bien communiquer aux Comédiens François par la voie de votre Journal.

C'est par l'observation religieuse de mille détails qu'on peut donner à l'ensemble le charme de l'illusion; mais quand on songe aux efforts qu'on a faits pour perfectionner l'art du Théâtre, on est surpris de voir qu'on ait oublié quelquefois les observations les plus naturelles & les plus simples. Plusieurs de nos Tragédies commencent par des vers qui supposent une conversation déjà ouverte : par exemple, *Iphigénie en Aulide* commence par,

Oui, c'est Agamemnon, c'est ton Roi qui t'éveille.

Mahomet, par,

Qui, moi, baiſſer les yeux devant ces faux prodiges !

Athalie, par,

Oui, je viens dans ſon Temple adorer l'Éternel.

&c. &c. Un Grammairien a critiqué ce dernier vers, parce que, dit-il, on ne commence jamais une converſation par *oui*. Cette réflexion eſt juſte; mais la concluſion en eſt abſurde. Il eſt certain que *oui* ne peut pas commencer une converſation; mais il peut au moins la continuer; & avant de trouver Racine coupable, il falloit citer une loi qui défendît de commencer une Tragédie par une converſation déjà commencée. Si cette loi ſe trouvoit dans le code théâtral, il faudroit l'abolir, parce qu'elle ſeroit ridicule; car pour entrer dans l'eſprit dramatique, les perſonnages ne ſont pas cenſés arrivés là pour les Spectateurs; mais les Spectateurs ſont cenſés introduits dans l'endroit où ſe trouvent les perſonnages,au moment où l'Auteur l'a jugé à propos. Si les Spectateurs étoient en droit d'exiger que l'on commençât chaque

conversation qu'on leur fait écouter, ils pourroient exiger de voir commencer aussi la moindre action qu'on exposeroit à leurs yeux. D'après ce principe, quand ils voient dans la première scène *du Joueur*, Hector se lever, ils seroient en droit de dire: pourquoi ne l'avons-nous pas vu se coucher? Or vous sentez combien, avec ce droit prétendu, les Spectateurs pourroient mener loin les Auteurs dramatiques.

Mais si le Grammairien a tort de trouver mauvais que Racine commence ainsi *Athalie*, les Comédiens font, en représentant cette Tragédie, une faute qui pourroit justifier la critique que je viens de réfuter, lorsqu'on les voit arriver sur la scène pour dire :

Oui, je viens dans son Temple adorer l'Éternel.

C'est à eux, & non pas à Racine, qu'on pourroit objecter qu'on ne commence pas une conversation par *oui, je viens ;* & s'ils répondent que la conversation est commencée, je leur dirai qu'elle ne peut pas être commencée, puisqu'ils ne font que d'arriver. S'ils l'ont commencée ailleurs, je voudrois

ſavoir ce qui les empêche de l'y continuer, & pourquoi ils arrivent juſte à ce mot-là ſur la ſcène? Il réſulte de cette obſervation-là, que dans toutes les Pièces qui commencent par une ſuite de converſation, les Acteurs doivent ſe trouver ſur la ſcène avant que la toile ſe lève. Cette réflexion eſt ſi naturelle, que je ne doute pas un moment qu'elle ne ſoit adoptée par les Comédiens; & ſi l'on a manqué juſqu'ici à cette petite convenance, il eſt à préſumer que c'eſt faute d'y avoir réfléchi.

J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE NEUVIÈME.

JE ne ſuis ni Poëte, ni Auteur dramatique; mais je lis beaucoup de vers & je vais ſouvent aux Spectacles. J'ai déjà tant ſouffert, en entendant eſtropier au Théâtre nos meilleurs vers tragiques & comiques, que vous voudrez bien me permettre de dénoncer au public la négligence des Comédiens ſur cet article aſſez important de la déclamation théâtrale. Ma lettre ne parviendra peut-être point à les corriger, mais j'aurai du moins vengé mes oreilles déchirées, ſi je ne réuſſis point à garantir celles d'autrui. Il eſt honteux de voir ſur les Théâtres de la Capitale des Acteurs même eſtimables, mutiler des vers en les récitant, & ne pas s'appercevoir qu'ils en rompent la meſure en les raccourciſſant ou en les abrégeant aux dépens de l'harmonie.

Il entre aujourd'hui dans l'éducation qu'on donne aux honnêtes gens, non pas de ſavoir faire des vers, mais d'en connoître au moins

la mesure, & de savoir de quel nombre de pieds ils sont composés; parce que si les honnêtes gens ne sont pas obligés de versifier, ils sont forcés quelquefois de réciter des vers en compagnie; parce qu'il ne faut point gâter ce qu'on récite, & qu'il est honteux d'ignorer ce qu'il est si facile d'apprendre. D'après cela, n'est-il pas bien étonnant que des hommes qui prennent l'emploi de réciter des vers en public, n'ayent pas fait une étude préliminaire du méchanisme au moins de la versification? Il y a quelque chose de plus étonnant peut-être, c'est qu'à force d'en réciter, leur oreille, continuellement exercée, ne parvienne pas à en sentir la mesure sans le secours de la réflexion. Enfin, Messieurs, par la peine que je souffre, comme Spectateur, en voyant ces mutilations anti-harmoniques, je conçois le supplice d'un malheureux Auteur placé au parquet de la Comédie, qui, ayant livré ses vers sains & entiers, les voit sortir de la bouche de l'Acteur, monstrueusement estropiés. Je sais que la mémoire peut tromper quelquefois le Comédien le plus exercé & le plus attentif; mais ce n'est pas des distrac-

tions dont je me plains ici. Je n'accuse que les Acteurs, qui, ayant à dire cent fois le même vers, le réciteront cent fois ou trop long ou trop court. Je voudrois que l'amour de leur art engageât les Comédiens à établir entr'eux des amendes pour cette espèce de délit dramatique. Cette rigueur seroit utile à leur gloire & à nos plaisirs. J'ignore s'ils voudront prendre ce parti-là ; mais à coup sûr le Public leur en sauroit gré. On peut sans doute avoir beaucoup de talent pour le Théâtre, & ignorer le méchanisme de la versification ; mais je crois qu'il est du devoir d'un Comédien de s'en instruire ; & je pense qu'un Acteur qui estropie des vers, ressemble, à peu de chose près, à un Musicien qui chante faux.

J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE DIXIÈME.

Les souscriptions sont si fort en vogue aujourd'hui, que j'ai envie d'en proposer une d'un genre assez neuf. J'ouvrirai, si mon projet réussit, un Cours public pour mettre les jeunes gens, amateurs du Théâtre, en état de passer pour connoisseurs. On ne va guère plus au Spectacle pour jouir des beautés d'un Ouvrage : on y va pour prononcer sur le mérite de la Pièce ou des Acteurs. Le but des Spectateurs est donc plutôt de se faire une réputation que de se procurer des plaisirs; or c'est l'art d'acquérir facilement cette réputation que je veux professer, si je trouve à remplir ma souscription. La vie est courte; il faut l'employer. Pourquoi s'instruit-on ? pour paroître savant. Il vaut donc mieux acquérir la réputation de connoisseur que d'en avoir le mérite, parce que le mérite ne s'acquiert que par le travail & l'étude, & que le travail & l'étude sont des choses assez tristes. Pour moi, Messieurs, je m'engage à

mettre mes Écoliers en état de se faire le plus grand honneur au parquet & dans le foyer de la Comédie Françoise. Mon instruction sera divisée en plusieurs Leçons.

La première roulera sur les *hochemens de tête ;* la manière de leur donner ordinairement l'expression du mépris, & quelquefois une physionomie équivoque ; elle se terminera par l'*art des distractions*, c'est-à-dire l'utile affectation de ne pas suivre l'intrigue d'une Pièce, & même la précaution de changer de place, afin de n'être pas obligé de raisonner sur un Ouvrage ; ce qu'il faut éviter avec le plus grand soin.

La seconde Leçon traitera des *applaudissemens ;* je déciderai la teinte d'ironie qu'il faut donner à sa figure, à mesure qu'on bat des mains, afin d'avoir l'air d'applaudir une beauté ou de persiffler une sottise.

Dans la troisième, je parlerai des *calembours*, des *allusions ;* ce qui donnera lieu à des dissertations très-intéressantes. On y verra comment, avec un seul calembour de deux ou trois syllabes, on peut renverser cinq actes comiques ou tragiques ; ce qui

prouve combien le génie du calembour l'emporte naturellement ſur celui de la Comédie & de la Tragédie.

L'article *foyer* fournira une des Leçons les plus piquantes. On y apprendra l'art de ſourire malignement & d'écouter ſans rien dire, ou de ne répondre que par demi-phraſes, j'y ferai répéter les pirouettes ſur le talon, &c. &c.

La cinquième Leçon apprendra l'*art de diſſerter*, c'eſt-à-dire la manière dont on doit prononcer ces deux mots, *ſuperbe* & *déteſtable*, qui compoſent tout le dictionnaire des connoiſſeurs modernes, avec l'attention de ſe ſervir preſque toujours du mot *déteſtable*, & très-rarement de l'autre. Il n'y a preſque jamais rien à riſquer à condamner une Pièce, même avant de la connoître; ceci peut ſe prouver par un raiſonnement bien ſimple. Sur cent Ouvrages qu'on met au jour, à peine s'en trouve-t-il deux qui ſoient réellement bons; ainſi avant de connoître un Ouvrage, il y a quatre-vingt-dix-huit à parier contre deux, que c'eſt un mauvais Ouvrage; ainſi on riſque peu à le condamner, &c. &c.

Ce court exposé suffit pour prouver combien j'ai profondément médité sur mon Art. On voit que j'ai choisi pour mes Leçons, non des détails minutieux & futiles, mais des sujets importans, essentiels; & je promets de faire marcher mes Élèves à pas de géant.

Chacune de mes Leçons sera semée d'anecdotes très-curieuses; & je me fais fort d'instruire en amusant. Je vous prie de vouloir bien publier cette espèce de *Propectus.* S'il se présente un nombre suffisant de Souscripteurs, je me ferai connoître; j'indiquerai le lieu où j'établirai mon *Cours ;* & je me flatte que pour un prix assez modique, & dans un très-court espace de tems, je pourrai communiquer le fruit de mes observations, & d'une expérience de vingt ou trente ans.

J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE ONZIÈME.

IL faut, Meſſieurs, que vous me faſſiez juſtice. Il faut au moins que vous m'aidiez à me venger : voici d'abord l'offenſe dont je me plains.

Nous ſommes deux ſœurs, toutes deux jolies. On m'a pourtant dit toujours à moi que j'étois plus jolie que ma ſœur de beaucoup ; & je vous apprends que je ſuis ſon aînée, mais de bien peu. Nées toutes deux dans la bonne bourgeoiſie, nous avons pris chacune un mari ſortable. Nous l'avons choiſi riche, afin qu'il pût faire pour nous de la dépenſe, & Pariſien, afin qu'il fût bon mari. Nous avons réuſſi l'une & l'autre ; mais il faut vous dire que ma ſœur eſt une ambitieuſe, qui veut paroître, qui aime à être remarquée, qui voudroit m'éclipſer enfin. Vous ſentez qu'on ne ſe laiſſe pas humilier volontairement. Je vous aſſure, Meſſieurs, que ſi je n'avois été ſans ceſſe aux aguets, j'aurois été prévenue par elle ſur toutes les modes que

nous avons vues jufqu'ici. Quand les *Polonoifes* font arrivées, encore un jour, un jour plus tard, j'avois l'affront de me voir faluer le matin dans la grande allée du Palais Royal par ma fœur en polonoife, & forcée, moi, de lui rendre fon falut en robe françoife: voyez à quoi l'on eft expofé! c'étoit de quoi fe trouver mal, & fous les yeux de ma fœur, qui n'auroit pas manqué d'en deviner la raifon. Lors des *Lévites*, le même malheur fut près de m'arriver. C'en étoit fait, fi étant avertie à tems, je n'avois payé fort graffement fa couturière, pour l'engager à ne pas lui rendre fa robe le jour convenu. Ma fœur en fut malade, mais je ne fus point prévenue; & le lendemain ayant appris qu'elle venoit me voir le matin avec fa nouvelle parure, je me fis habiller auffi, quoique je n'euffe point à fortir, afin de recevoir ma fœur Lévite, en Lévite. Vous n'imagineriez pas, Meffieurs, les foins & les frais qu'il m'en a coûté pour éviter de pareilles humiliations. J'ai toujours payé quelqu'un chez fa marchande de modes pour me donner le compte exact & la defcription des bonnets & des

chapeaux qu'on devoit lui fournir. Et l'hiſtoire de nos Jocquais ? j'avois, je ne ſais pas pour quoi, de la répugnance pour les Jocquais; eh bien ! elle m'a forcée de m'en donner un, parce que j'ai ſu qu'elle en alloit prendre un elle-même. Cela m'a coûté d'autant plus, que mon mari n'en vouloit pas, & qu'il m'a fallu recourir aux larmes, aux vapeurs, aux évanouiſſemens pour l'y faire conſentir; encore je me ſuis apperçue enſuite que le Jocquai de ma ſœur portoit à ſon chapeau un bord plus large que le mien.

Ah, Meſſieurs ! cette humiliation-là n'étoit que le prélude d'un malheur qui doit empoiſonner le reſte de mes jours. Il y a déjà quelque tems que mon cher mari me fit des repréſentations ſur ma dépenſe, diſant qu'il ne falloit pas imiter en tout ma ſœur, parce que ſon mari eſt devenu plus riche que nous par des héritages. Quoi ! Meſſieurs, je vous le demande, parce que mon beau-frere eſt plus riche, eſt-ce une raiſon pour moi de réformer mon train? & cependant ce mien beau-frere ayant commandé un carroſſe pour ſa femme, j'ai vu le moment où je ne pourrois décider

mon mari à m'en donner un. C'eſt ſa lenteur qui m'a procuré la cruelle avanie que je viens d'eſſuyer. Je ne ceſſois de le ſolliciter pour faire hâter ſon ſellier, lorſqu'un jour (c'étoit Lundi dernier.) ayant fait la partie d'entendre Madame Todi, le Jocquai de ma ſœur parut chez moi pour m'apprendre qu'elle m'attendoit à la porte pour m'y mener. Je deſcends, ne ſoupçonnant rien de la trahiſon qu'on m'avoit faite : on ouvre la portière du carroſſe qui m'attendoit, je monte, & à peine je ſuis aſſiſe, qu'on me me dit que je ſuis dans la voiture de ma ſœur. Un coup de foudre, Meſſieurs, m'eût moins frappée que cette horrible nouvelle. Il n'étoit plus tems d'échapper à l'humiliation; il fallut même cacher l'impreſſion que j'avois reçue pour ne pas augmenter le triomphe de ma ſœur. Non, je ne crois pas qu'on ait ſouffert jamais ce que je ſouffris ce jour-là. Etre menée par ma ſœur, dans ſa voiture, avant d'en avoir une moi-même ! & c'étoit, j'en ſuis ſûre, pour redoubler ma honte, qu'elle vint me prendre chez moi, tandis qu'il étoit convenu que j'irois la prendre chez elle.

Mon parti eſt pris, Meſſieurs; il faut que je ſois vengée; & voici comment. Mon mari a commandé ma voiture ſur le modèle du carroſſe de ma fœur; je veux que la forme en ſoit changée, qu'elle ait plus d'élégance & de richeſſe; je veux enfin être dédommagée du retard par la beauté de mon équipage. Si mon mari n'y conſent, je ſuis réſolue plutôt (tant je ſuis en colère) à demander ma ſéparation. J'aimerois mieux me jetter dans un Couvent; au moins dans un Couvent les guimpes, les voiles, tout cela eſt uniforme; pas une Sœur qui efface l'autre.

Voilà ma réſolution, Meſſieurs; comme elle eſt un peu ſérieuſe, & que mon mari eſt vraiment un bonhomme, je n'ai pas oſé lui porter ma propoſition moi-même; mais il eſt au nombre de vos abonnés; il lira ma lettre, m'y reconnoîtra ſans peine; il peſera les motifs de ma demande, & il ſentira que la raiſon & ſon intérêt lui font un devoir de me ſatisfaire; car il y va de mon honneur, & par conſéquent du ſien.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE DOUZIÈME.

AH ! Meſſieurs, que vous pourriez me rendre un grand ſervice ! je vous en prie, ne me le refuſez pas; car j'ai bien envie de l'obtenir ! Voici de quoi il eſt queſtion. Vous ſavez que pour une fille bien née, il n'y a guère que deux partis : le mariage, ou le couvent. Je ſuis dans ma quinzième année; j'ai une ſœur, & je ne ſuis que ſa cadette. Or il faut vous dire que nos parens ſont décidés à ne me marier qu'après avoir marié ma ſœur aînée. Cela vous paroît juſte, Meſſieurs; eh bien ! vous allez voir que rien n'eſt moins raiſonnable. Je ſuis jolie; & ma ſœur, (je vous le dis à l'oreille) ne l'eſt point du tout. Ajoutez à cela qu'elle eſt fort boudeuſe : de ſorte que les Amans ne viennent pas en foule. Cela peut durer long-tems; & vous ſentez qu'il eſt ridicule de vouloir retarder mes affaires, parce que les ſiennes n'avancent point. Je voudrois donc, Meſſieurs, que vous me fiſſiez le plaiſir de gliſſer quelques mots, comme par haſard dans une de vos Feuilles, ſur une loi auſſi abſurde; de faire voir com-

bien il est ridicule à un père de vouloir, pour le mariage de ses filles, s'assujettir à l'ordre chronologique, & faire dépendre le bonheur de l'une de la laideur ou de l'indifférence des autres; je voudrois, en un mot, que vous prissiez la peine de prouver qu'un père, en pareil cas, doit laisser toujours les plus pressées aller devant. Nous recevons votre Feuille; on lira vos réflexions; on croira que la raison seule vous les a dictées; car on ne soupçonnera point que je vous aie conté mes chagrins; & peut-être parviendrez-vous par-là à changer les dispositions injustes de mes parens. Ah, Messieurs! quelles obligations je vous aurois! par reconnoissance je dirois par-tout du bien de vos Feuilles; & vous pourriez dès ce moment compter au nombre de vos Souscripteurs nés tous mes enfans, & les enfans de mes enfans à perpétuité. Je ne vous fais pas ici une demande injuste; car vous conviendrez qu'il est ridicule de me refuser un mari, parce que ma sœur ne peut pas en trouver un.

Fin de la troisième & dernière Partie.

OUVRAGES qui se trouvent chez le même Libraire.

LECTURE du matin, *ou* Nouvelles Historiettes en prose, par M. Imbert, *in-8°. gr. pap. broché.* 3 l. 12 f.
Lecture du soir, *ou* Historiettes en prose, par MM.***, *in-8°.* 1 vol. *gr. pap. br.* 1782. 3 l. 12 f.
Les Aventures d'un Provincial, *ou* Histoire du Chevalier de Jourdans, *in-12*, 2 vol. *br.* 1782. 1 l. 8 f.
Le Traité de la Ponctuation, *br.* 1782. 1 l. 10 f.
Phanor, Poëme, *in8°*, 1782. 1 l. 10 f.
Lettre d'Héloïse & d'Abailard, traduction nouvelle, avec le texte à côté, *in-12*, 2 vol. *br.* 5 l.
Il y en a quelques exemplaires *in-8°*, *br.* du prix de 10 livres, & quelques autres en papier d'Hollande, *br.* 1782. 5 l.
L'Art de faire des Garçons, *in-12*, 1 vol. *p.p.br.* 1 l. 16 f.
Art (l') de rendre les Femmes fidelles, *in-12*, 2 vol. *br.* 1779. 3 l.
Anecdotes Eccléfiastiques, *in-8°*, 2 vol.
Anecdotes Orientales, *in-8°*, 2 vol.
Anecdotes Espagnoles & Portugaises, *in-8°*, 2 vol.
Anecdotes Germaniques, *in-8°*, *1* vol.
Anecdotes du Nord, *in-8°*, 1 vol.
Anecdotes Chinoises, Japonoises, Siamoises, *in-8°*, 1 vol.
Anecdotes des Républiques modernes, *in-8°*, 2 vol.
Anecdotes Arabes & Musulmanes, *in-8°*, 1 vol.
Anecdotes Françoises, *in-8°*, 1 vol.
Suite des Anecdotes de l'Histoire de France, *ou* Bienfaisance Françoise, *in-8°*, 2 vol.
Anecdotes de la République Romaine, *in-8°*, 1 vol.
Anecdotes Américaines, *in-8°*, 1 vol.
Anecdotes Africaines, *in-8°*, 1 vol.
Anecdotes des Beaux-Arts, vingt volumes *in-8°*, à 5 l. le vol. *relié.*
Anecdotes du Regne de Louis XVI (année 1777), 2 l.
Analyse des fonctions du systême nerneux, par M. de la Roche, Docteur en Médecine de la Faculté de Geneve, *br.* 1778. 5 l.
Art (l') de s'amuser à la Ville, *ou* les Quatre Parties du Jour, 1 vol. *br.* 1 l. 10 f.

Confidences Philosophiques, par M. Vernes, *in*-8°, 1 vol. *troisieme édition.* 3 l.
Correspondance d'un jeune Militaire, *ou* Lettres du Marquis de Saint-Just, 2 vol. *in*-12, *br.* 1779. 3 l.
Callipédie, *ou* la maniere d'avoir de beaux enfants, *in*-8°, 1 vol. 3 l.
Confrairie de Notre-Dame Auxiliatrice, *in*-18, 1 vol. *fig rel.* 1780. 10 f.
Les deux Freres, *ou* la Famille comme il y en a tant, par M. Imbert, *in*-8°, 1 vol. *br.* 1779. 1 l. 16 f.
Dictionnaire des Origines, *ou* Epoques des inventions utiles, des découvertes importantes, & de l'établissement des Peuples, des Religions, &c. *in*-8°, 6 vol. *rel.* 1777, *& suiv.* 27 l.
Tous les Volumes se vendent séparément, excepté les Tomes I & II.
Fables choisies, mises en vers par M. de la Fontaine, 1 vol. *in*-12, *p. p. rel.* 2 l. 10 f.
Gymnastique Médécinale & Chirurgicale, par M. Tissot, *in*-12, 1 vol. *br.* 1780. 2 l. 10 f.
Henriade de Voltaire, *rel. in*-12, 1780. 3 l.
Histoire des Révolutions de la Pologne, depuis la mort d'Auguste III jusqu'à nos jours, *in*-8°, 2 vol. *rel.* 1777.
Histoire du Grand-Pompée, *in*-12, 2 vol. *rel.* en 1, 1777. 3 l.
Histoire de Socivizka, fameux brigand de la Nation des Morlaques, &c. *in*-12, 1 vol. avec son portrait, *br.* 1776. 1 l. 4 f.
Milord d'Amby, Histoire Angloise, par Mad. Beccary, *in*-12, 2 vol. *br.* 1780. 3 l.
Mémoires du Comte d'Orabelle, *ou* les Illusions du Plaisir, *in*-12, 2 vol *br.* 1780. 5 l.
Matiere médicale, tirée de *Halleri Historia Stirpia indigenarum Helvetiæ*, &c. *in*-8°, 2 vol. *br.* 5 l.
Mémoire sur la Peste, Ouvrage qui a remporté le Prix, par M Pâris, *in*-8°, 1 vol. *br.* 1778. 6 l.
Philosophie des Vapeurs, *ou* Lettres raisonnées d'une jolie Femme, à l'usage des symptômes vaporeux, *in*-12, 1 vol. *p. p. br.* 1781. 1 l. 16 f.
Quatre Heures de la Toilette des Dames, Poëme en quatre Chants, avec Figures magnifiques. 9 l.
Traite des Délits & des Peines, traduit de l'Italien, d'après la sixieme édition *in*-12, 1 vol. *rel.* 1773. 3 l. 16 f.
Œuvres de Montesquieu, *in*-12, 7 vol. *rel.* 21 l.





